

1963-64 - m35/36 -
34/40 (c)



N^{os}
35 - 36
OCTOBRE
1963
A
MARS
1964

4° R. 6139

Nouvelles du MEXIQUE



NOUVELLES DU MEXIQUE

Revue trimestrielle fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet



Octobre 1963

Nos 35-36

Mars 1964

SOMMAIRE

Première de couverture : Avenida Juárez, à Mexico - (photo Jean Maumus)

- 50° Anniversaire de la mort de José Guadalupe Posada Horacio Flores Sánchez
Paul Westheim
Justino Fernández
José Julio Rodriguez
- Le collège de Las Vizcainas Antonio Toussaint
- Codex indigènes
- Financement du Mexique par le Gouvernement Français et un consortium bancaire Antonio Ortiz Mena
- Le vieux problème d'El Chamizal est liquidé María Eugenia Martínez
- Le Président de la République Française est l'Hôte du Mexique.

Dos de couverture : Fragment de figurine, Côte du Golfe (Veracruz)

Maquette et traductions : Albert P. Prieur et A. G. Formentí

AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE
SERVICES CULTURELS
9. RUE DE LONGCHAMP
PARIS (XVI^E)



"CALAVERA CATRINA"
(Tête de mort de l'élégante)

50^e ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE



VINGT ans après la première exposition en l'honneur de José Guadalupe Posada, la seconde se présente précisément dans ce même Palais des Beaux-Arts. Cette exposition n'a pas seulement pour but de rendre, une fois de plus, un juste hommage à l'un des principaux créateurs du mouvement plastique mexicain — cette raison suffirait, surtout lorsqu'il s'agit du cinquantième anniversaire de sa mort. Ce que l'Institut National des Beaux-Arts souhaite, en outre, c'est l'actualiser. Après avoir répété avec vénération, pendant des lustres, le nom d'un artiste, la réputation de celui-ci se trouve, certes, établie ; mais, à défaut de contact direct avec son œuvre, l'on tombe fréquemment dans le travers d'en faire un héros mythique, presque un fantôme, distant et vide de sens. Et les œuvres d'art et leurs créateurs ont un plus grand destin que celui des auréoles, des temples et de la renommée. Les rapports familiers avec les artistes sont plus importants que la vénération qu'on leur porte. Les vrais artistes — des hommes ayant créé pour des hommes — ne souhaiteraient pas autre chose. L'art, privé de son influence communicative, n'en est pas un ; il perd de sa valeur, cesse de se convertir en une œuvre humaine ayant une signification. Et, dans le cas de Posada, qui a créé si consciencieusement pour la vie quotidienne de tant de gens, il se pourrait qu'il n'en reste plus que le nom, ce qui serait particulièrement regrettable. Ce qu'il importe, c'est que son langage ait aujourd'hui la plus large audience, qu'il franchisse les cercles limités, insuffisamment familiarisés avec son œuvre. Quel meilleur hommage pourrait-on rendre à ce graveur du peuple que de mettre ce dernier en contact avec lui ?

Actualiser Posada, c'est montrer combien lui-même et son œuvre font partie de nous-mêmes, nous Mexicains d'aujourd'hui ; c'est aider à jeter un pont entre notre passé et notre présent ; c'est rendre le dialogue possible ; c'est permettre à la révélation qu'il s'était faite de son monde et qu'il fit pour les hommes de son époque, de rester toujours vivante. Mais, certes, il est beaucoup plus aisé d'offrir une leçon d'histoire que d'y reconnaître des gens et des événements. Par le contact avec ses images,

il est permis de participer à des états d'âmes ; l'on prépare les spectateurs, par la voie sensible et émotionnelle, à la découverte d'eux-mêmes, à la révélation d'un univers qui s'étend au-delà du moment actuel. Tant il est vrai que le dialogue, la participation émotionnelle et la révélation transcendent les frontières nationales. Tout en étant bien mexicain — il faut le répéter — le langage de Posada est universel.

Mais, tenter de jeter le pont vital en vue de l'actualisation de Posada, afin de rendre possible la véritable jouissance de sa création dans toute son intensité, c'est là une tâche difficile. Cela implique beaucoup plus que de suspendre aux murs des feuillets encadrés de bristol et protégés par des verres. Éviter le déprimant formalisme muséographique est souvent pure prétention. Aussi nous sommes-nous attachés à le rendre dramatique, tout en nous servant de méthodes simplement documentaires : la reconstitution d'un atelier du début du XX^e siècle, d'une scène citadine pendant les années préévolutionnaires, ainsi que d'une place de village avec ses chanteurs et son public de corridos (chants populaires). Il n'y a là rien de nouveau ; mais souhaitons que ce ne soit pas déjà vieillot et dépassé. Notre idée est d'évoquer et de faire sentir, en employant quelques éléments tridimensionnels, ce qu'était le monde historique dans lequel vivait Posada et quelle en fut la transposition réalisée par lui, comment il le traduisit dans l'éloquente simplicité de ses gravures. L'exposition montre, en outre, les instruments de travail, de nombreuses planches travaillées de sa main et, avec plus de six cents gravures de son époque ainsi que celles tirées de vieilles planches, un grand nombre d'exemplaires de publications (revues, contes, cancioneros, etc.), qui constituent aujourd'hui d'imposantes archives.

Une grande partie de l'exposition est basée sur des travaux que MM. Victor M. Reyes et Fernando Gamboa avaient présentés en 1943, ainsi que sur des recherches préliminaires des dirigeants du Fondo Editorial de la Plástica Mexicana, MM. Leopoldo Méndez et Rafael Carrillo, qui y ont apporté leur aide et leurs conseils. Nombre d'institutions et de personnalités y ont collaboré.

D'autre part, à côté des buts de l'exposition, déjà indiqués, le principal objet en étant de contribuer à une meilleure connaissance théorique dans le cadre de l'histoire de la plastique du Mexique, nous donnons, ci-après, trois études dont les auteurs sont : Justino Fernández, Paul Westheim et José Julio Rodríguez.

Tous les chercheurs ne sont pas unanimement d'accord quant à la paternité de certaines œuvres, notamment les fameuses Calavera huertista et Calavera zapatista. Aussi bien et pour permettre d'approfondir davantage l'analyse de la technique, le style et l'évolution de Posada, ainsi que les parallèles avec les graveurs de son temps, ces deux gravures ont-elles été placées en évidence, de même que la Calavera infernal.



Horacio FLORES SANCHEZ
Chef du Département des Arts Plastiques
de l'Institut National
des Beaux-Arts de Mexico.

Calavera zapatista
(Tête de mort zapatiste)

JOSÉ GUADALUPE POSADA, DESSINATEUR DU PEUPLE

par Paul WESTHEIM

Il était un modeste artisan qui, durant toute sa vie, dessina des illustrations pour des feuilles volantes et autres imprimés populaires, écrits un jour et oubliés le lendemain. Sans aspirer à faire de « l'art », cet art qui remplit musées et galeries, il consacrait son temps et son talent — comme Daumier en France — à une production sur une grande échelle. Quand on publiait ses estampes, celles-ci passaient presque inaperçues de la critique et des gens épris d'art. Il est fort probable que Posada lui-même n'a jamais pensé que les artistes et les connaisseurs le découvrirait un jour, qu'ils arriveraient à s'enthousiasmer devant les résultats de son travail, avec lequel il gagnait chichement son pain quotidien, et qu'ils finiraient par lui attribuer une importance décisive dans le développement du nouvel art du Mexique.

José Guadalupe Posada est né en 1851 à Aguascalientes. Il mourut en 1913, voici cinquante ans. Il a pu voir la chute de Porfirio Díaz et les premières années de la Révolution. Après une enfance de gamin pauvre, dont les faibles forces sont déjà mises à contribution et exploitées, à douze ans Posada commence à aider son frère, qui est maître d'école. C'est alors que naît sa passion pour le dessin, et il semble que l'enseignement lui laisse du temps pour ses premiers essais et exercices. Il copie ce qui lui tombe sous la main : images de saints, cartes à jouer, affiches. Pendant un certain temps — très

court, probablement — il prend des leçons de dessin. Puis, il entre comme apprenti dans un atelier de lithographie, où est édité un journal progressiste, « El Jicote ». Lorsque la courageuse attitude d'*El Jicote* oblige son éditeur à quitter Aguascalientes, Posada l'accompagne à Léon (Guanajuato). En 1887, il vient à Mexico pour y tenter sa chance. La chance, pour lui, s'appelle Antonio Vanegas Arroyo ; elle consiste en un emploi de dessinateur, au salaire de trois pesos par jour, dans la maison d'édition dirigée par celui-là.

Les Editions Vanegas Arroyo — dans leur genre, la plus grande maison de Mexico — publiaient de la littérature à bon marché pour les foules, surtout des feuilles volantes : prières, histoires de saints, *corridos*, descriptions de cas ébouriffants, de crimes, de miracles, de monstruosités, de commentaires, parfois humoristiques, de faits-divers d'actualité, de *calaveras* (têtes de mort) pour le jour des morts. Ces feuilles volantes, en papier journal de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, coûtaient un ou deux *centavos*. Des marchands ambulants les vendaient dans tous les coins du Mexique, même dans les endroits les plus écartés, à la campagne et à la ville, devant les églises, sur les marchés, dans les foires. Pour les acheteurs, en majeure partie analphabètes, le plus intéressant était l'illustration, qui leur donnait du fait-divers sensationnel une idée beaucoup plus vivante que des vers insignifiants.



“El jarabe de ultratumba”
(la danse du jarabe d'outre-tombe)

Posada n'était pas le seul dessinateur de Vanegas Arroyo. Avec lui travailla, pendant un certain temps, Manuel Manilla, excellent artiste, dont les gravures reflétaient de lointains échos du romantisme.

Posada devint peu à peu le pôle d'attraction de la maison d'édition. Vanegas Arroyo l'installa dans le vestibule d'un logement aménagé en atelier, près de l'Académie de San Carlos. Dans une vitrine étaient exposées quelques eaux-fortes, notamment une estampe d'après « Le Jugement dernier » de Michel-Ange. Derrière ces œuvres se trouvait la table de travail sur laquelle Posada composait ses illustrations. On évalue à plus de vingt mille le nombre de ses dessins. En dehors de cet emploi fixe, il travaillait pour d'autres imprimeries et faisait des caricatures politiques pour divers journaux d'opposition : *Argos*, *La Patria*, *El Ahuizote*, *El Hijo del Ahuizote* et autres. Etant donné son immense popularité, Posada tient une place importante parmi les hommes qui préparèrent le terrain à la Révolution.

Pour sa production courante, il ne se servait plus de la gravure sur bois, matériau qu'il avait employé du temps où il était à León. Il inventa sa propre technique, mieux adaptée : avec une plume de métal, ordinaire, et une encre spéciale, il traçait ses dessins directement sur des planches de zinc ; il plongeait celles-ci dans un bain contenant quelque corrosif, et alors le cliché était prêt pour la presse. Un récit de Don Blas Arroyo — fils d'Antonio Vanegas Arroyo et propriétaire de la maison d'édition après la mort de son père — donne une idée de l'étonnante maîtrise avec laquelle Posada exerçait son métier. L'auteur écrit : « Quand il voulait faire imprimer quelque chose, mon père entra dans l'atelier et disait : — *Monsieur Posada, nous allons illustrer ça*. Posada lisait le texte et tout en le parcourant, il prenait sa plume et demandait : — *Que pensez-vous de ce dessin ?* Il trempait la plume dans l'encre spéciale qu'il employait, traçait le dessin, plongeait la



Querelle de belles-mères, commères et gendres



Tendres invocations à Saint Antoine

planche dans un bain d'acide, et ça y était ». Et Arroyo poursuit : « *Il était très travailleur. Il se mettait à l'ouvrage à huit heures du matin et travaillait jusqu'à sept heures du soir* ».

Comment s'expliquer que Posada soit arrivé à tenir une place aussi importante dans le panorama de l'art mexicain, que Diego Rivera — avec Frances Toor — lui a consacré une magnifique monographie ; que toutes les histoires de l'art traitant de l'art moderne du Mexique parlent de lui à la première place, et qu'il soit considéré, à côté du paysagiste José María Velasco, comme la personnalité artistique la plus originale du Mexique de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci ?

Le phénomène Posada s'explique par le caractère populaire de son œuvre. Lui-même enfant du peuple, il a su donner une expression à la pensée et au sentiment du peuple. Il est ainsi devenu le précurseur et le promoteur de la nouvelle génération artistique qui allait créer, sous forme de grandes fresques et de gravures populaires, un art issu de l'esprit des masses qui firent la Révolution. Dans la préface du petit album de Posada, édité par le *Taller de Gráfica Popular*, Leopoldo Méndez — dont l'œuvre graphique s'appuie sur celle de Posada — écrit que le maître travaillait « tel un horloger », que ses travaux « marquent les heures et les moments de la vie du peuple du Mexique ».

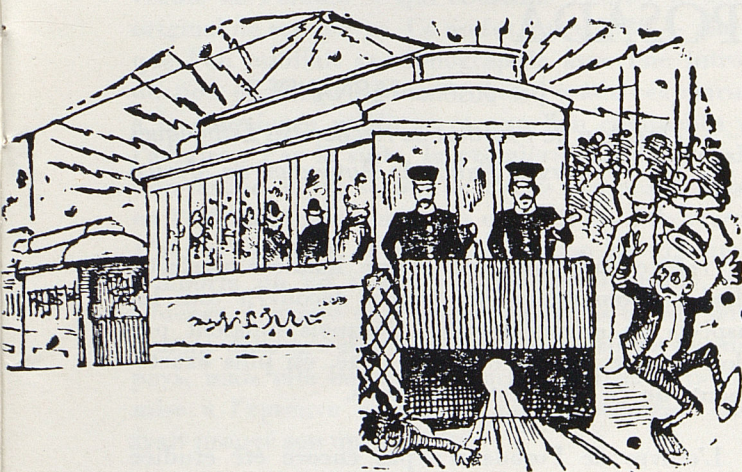
La pensée et le sentiment du peuple : ceci ne veut pas dire la représentation, plus ou moins fidèle à la réalité, de types populaires. Il y a bien des peintres et des dessinateurs qui ont recours à « la vie du peuple », car cela leur paraît un sujet suggestif et pittoresque. Il est évident que l'œuvre de Posada nous offre toute une galerie variée de types du peuple, mais il y manque la note pittoresque ou folklorique. L'on y voit représenté ce que le peuple conçoit de lui-même et de son monde, une représentation un peu différente de celle que se font les gens qui dirigent les banques ou qui vivent dans de luxueuses demeures. Posada n'a pas besoin de se baisser vers cet étrange monde inférieur, comme le touriste en quête d'émotions. Pour lui, ce n'est pas un monde inférieur ni étrange. Il ne le voit pas d'un regard



ironique, ni avec compassion ou simplement avec curiosité. Pour lui, c'est le monde, un point c'est tout; son monde. En tant qu'artisan possédant un petit atelier — c'est ce qu'il est —, il retrouve, devant le comptoir de l'estaminet, d'autres artisans, des ouvriers, et il discute avec eux de politique, des bas salaires, de la vie chère, des faits divers et des scandales qui troublent les esprits. Tout ceci, il le reproduit. Il le reproduit pour ces gens-là, pour les gens qui achètent les feuilles volantes éditées par Vanegas Arroyo.

Les artistes consacrés du XIX^e siècle — au Mexique comme dans le monde entier —, choyés par l'Académie, loués dans les expositions, comblés de commandes, avaient toujours le regard tourné vers en haut : vers le ciel, peignant des vierges et des crucifiements ; vers le pouvoir, glorifiant les exploits des grands ; vers un monde surhumainement beau, représentant des femmes d'une beauté idéale. Posada ne regarde pas au-dessus de lui, ou, s'il le fait, son regard est celui du critique social, qui se raille et qui condamne. Il regarde le monde autour de lui et il ne le voit sûrement pas d'en-haut. C'est pourquoi ses œuvres — parfois de la grandeur d'une main — sont si près de la vie, qu'elles possèdent cette spontanéité et ce naturel.

De plus, Posada n'est jamais tombé dans un réalisme photographique. Pour ses dessins, il a su créer non seulement une technique personnelle, mais aussi son propre style : style concis et expressif qui rappelle celui de la gravure sur bois — de ces anciennes gravures sur bois dont l'Eglise se servait bien souvent et, parfois, les mouvements politiques. Un style qui s'inspire sans doute de l'imagerie populaire, dont il adopte bien des formules — le diable et ses cornes, ses griffes et sa queue, la gueule de l'enfer crachant des flammes, etc..., images vivantes dans l'esprit fantaisiste du peuple. Par la clarté de ses lignes, la distribution magistrale du blanc et du noir, la limitation à ce qui est objectivement nécessaire,



L'inauguration des tramways

les gravures de Posada révèlent la conscience créatrice d'un grand artiste. Diego Rivera disait de lui : « Posada était un classique ; il n'a jamais été obnubilé par la réalité photographique, la sous-réalité ; il a toujours su exprimer... le surréalisme de l'ordre plastique ».

Ce n'était pas seulement un reporter, pas seulement un narrateur. Il créa une forme graphique qui correspondait au monde imaginaire des foules, non encore altéré par le cinéma et par la télévision. Dans une de ses estampes, intitulée *Plegaria a San Antonio de Padua*, les jeunes filles de plus de quarante ans, ayant coiffé Sainte-Catherine, sont en train de supplier avec ferveur un des saints, de leur donner un époux. Elles sont dessinées avec tout l'esprit sarcastique avec lequel le peuple voit ces pauvresses. Dans une autre planche, on assiste à une querelle de famille ou avec de charmants voisins. Il s'agit parfois de l'amour dans le péché. Nous voyons un diable robuste dépêchant un libertin en enfer. Ce qui n'empêche pas — et telle est l'opinion du peuple en l'occurrence — un autre séducteur de se promener au bras d'une jeune fille à travers les sentiers du vice. Nous sommes témoins d'incidents affreux, de scènes monstrueuses qui ont excité la fantaisie du peuple. A Pachuca, un fils dénaturé



Entrée triomphale de Francisco I. Madero dans la ville de Mexico

jette du poison dans une marmite de *frijoles* (haricots noirs)... Les victimes, les parents et la bonne, gisent, déjà sans vie, sur le sol. Une mère rendue furieuse, donnant la mort à sa fille à l'aide d'un grand couteau, est représentée avec une objectivité ingénue, comme s'il s'agissait de sacrifier une poule. Le grand événement de la ville — l'inauguration du tramway électrique, en février 1900 — est célébré en vers et par l'illustration. Mais, le nouveau véhicule — autre planche — entre en collision avec un corbillard ; le mort, arraché de son cercueil, git sous les brancards. Néanmoins, il y a mieux : des couvertures de recueils de chansons, de livres de contes ou de cuisine, d'épistoliers amoureux. Dans un de ces

milliers d'opuscules, l'on commente la dévalorisation du *peso* : le nouveau *peso* — qui ne vaut que vingt *centavos* — traverse l'ancien avec une épée. Une idée qui rappelle l'eau-forte de Breughel, « Lutte des bourses plates contre les besaces replètes ». Les caricatures politiques, les scènes de la lutte contre la réaction, les héros révolutionnaires — Madero et Zapata —, les combats de rues, l'exécution des révolutionnaires par les troupes du Gouvernement, les « calaveras » : que d'imagination plastique, que de discipline, que de génie. En raison de son caractère exceptionnellement impressionnant, du fait de son audace formelle et de ses dimensions, nous ne saurions manquer de citer la « Calavera de Zapata ».

Lorsque, la Révolution terminée, les artistes se sont vu dans l'obligation de créer un nouvel art, monumental, expressif et accessible au peuple, ils se souvinrent, évidemment, de Posada. Nombre d'entre eux l'avaient connu alors qu'ils étaient encore à l'école primaire ou à San Carlos. Après avoir bataillé avec la perspective ou avec la copie des moulages de plâtre, ils couraient jusqu'à son atelier et y admiraient la façon dont il travaillait... Et ce furent également des artistes qui découvrirent l'importance artistique de Posada. Orozco disait de celui-ci : « A l'égal des véritables grands artistes, Posada est une admirable leçon de simplicité, d'humilité, de dignité et d'équilibre ».



Les sept péchés capitaux

L'ART DE POSADA

par Justino FERNANDEZ

*Directeur de l'Institut de Recherches Esthétiques
de l'Université Nationale Autonome de Mexico*

TOUTE donnée nouvelle concernant la biographie d'un grand artiste ouvre des perspectives sur une meilleure compréhension de celui-ci, mais rien ne saurait avoir l'attrait offert par l'étude de son œuvre même. Quant au génial graveur José Guadalupe Posada (1852-1913), sa vie extérieure ne présente pas de côté sensationnel, comme c'est le cas d'artistes ayant une imagination véritable. En revanche, sa vie intérieure, l'activité de son esprit,

se reflète intégralement, d'une manière parfaite, dans son œuvre, et l'on peut y découvrir tous les aspects de sa personnalité, lesquels finissent par donner une vue de ce qu'il a été, ou plus exactement, de ce qu'il est pour nous.

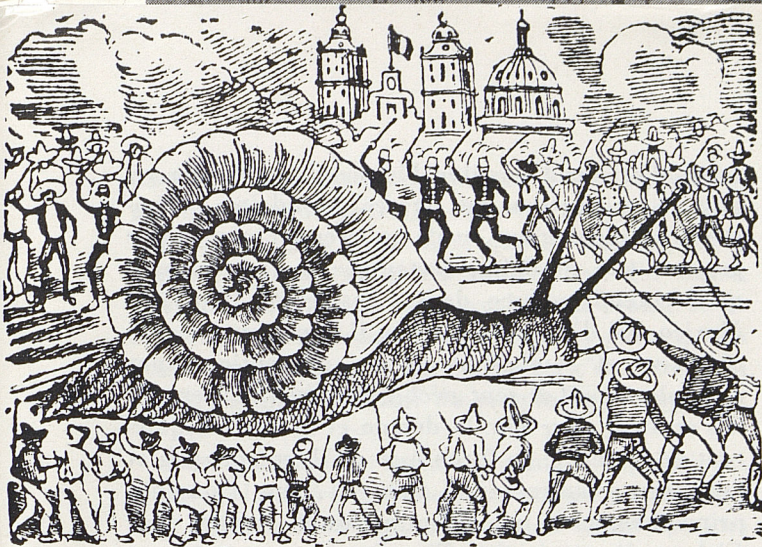
L'œuvre de Posada n'a pas encore été étudiée comme elle mérite et, certes, ce n'est point aisé, en raison de la difficulté de la tenir en mains, afin



d'en
mar
tho
cour
logi
elle
par
ima
riq

U
auj
poir
hen
vea
Si l
pay
qu'a
que
crit
que
lem
vea
orig
que
duc
à la
l'ad
tion
en l
L'an
rem
Chi
lem
pay
mis
ava

D
ont



L'escargot

d'en entreprendre une investigation minutieuse. On manque de travaux préliminaires précisant les méthodes et techniques employées par l'artiste au cours de ses différentes étapes, ainsi que la chronologie des œuvres et l'identité de nombre d'entre elles. Toutefois, l'on en connaît suffisamment pour parler de ses moyens d'expression, de sa puissante imagination créatrice et de son sens critico-historique.

Un demi-siècle après sa mort, nous pouvons, aujourd'hui, contempler l'œuvre de Posada de points de vue susceptibles d'en faciliter la compréhension ; aussi est-il opportun de présenter de nouveau au public une vaste collection de ses gravures. Si l'on se souvient de ce qui se passait en notre pays durant l'année où cet artiste a disparu ainsi qu'au cours des années suivantes, l'on comprendra que les circonstances n'étaient guère propices à la critique d'art, ni à des hommages, tristes ou non, et que la nouvelle conception de l'art n'était pas tellement généralisée pour que l'on apprécîât la nouveauté de Posada, ce qui constitue l'aspect le plus original de son œuvre. Ce ne fut qu'en 1930 — alors que l'on publiait sa monographie avec une introduction de Diego Rivera — que Posada réapparut à la conscience publique et que l'on commença à l'admirer. Par la suite, la première grande exposition de son œuvre se tint au Palais des Beaux-Arts, en 1943, soit trente ans après qu'il ait cessé de vivre. L'année suivante, la même collection de gravures remporta un vif succès au *The Art Institute*, de Chicago. L'œuvre de Posada n'était pas entrée seulement dans la conscience et dans l'histoire de son pays, mais elle en avait franchi les frontières et, mise à l'épreuve devant un public étranger, elle avait prouvé son universalité.

Diverses publications, essais et études sur Posada ont enrichi notre connaissance de son œuvre et,

cependant, ce n'était pas encore suffisant pour rendre pleine justice à l'artiste. L'on en a fait diverses interprétations sous des angles différents, certains plus extrémistes que d'autres, et l'on continuera d'en faire ; ce qui, en fin de compte, ne peut que prouver l'authentique vitalité de son art. On a également suggéré que certaines de ces gravures n'étaient pas de sa main, et pourtant, il semble fort difficile de trouver, à cette époque, un autre graveur ayant pu parvenir à ces sommets ; l'on ne saurait dire non plus que les œuvres mises en doute soient absolument étrangères à ses modes d'expression ou à son attitude critique. Dans le futur, de véritables études pourront peut-être éclaircir ces questions. Mais l'on peut affirmer qu'en enlevant ou en ajoutant à son œuvre, ce que l'on en connaît est suffisant pour que ses valeurs soient réaffirmées, et encore mieux quand on pourra disposer d'un catalogue raisonné de ses œuvres, ce qui doit être le premier pas dans la voie de toute autre tentative.

Aussi bien Rivera qu'Orozco ont exprimé des opinions élogieuses à propos de Posada ; tous deux ont dit également qu'ils s'en étaient inspiré au début de leur carrière. Mais, si quelque aspect de l'esprit du graveur peut avoir un certain rapport avec Rivera, il est évident que Posada est plus près d'Orozco, par le fond de liberté de son sens critique de la vie et de l'histoire, ainsi que par l'expressionnisme dominant ses œuvres. En tout cas, la parenté spirituelle de Posada avec de grands artistes du passé et de notre siècle, le situe parmi les sommets de l'art universel.

L'œuvre de Posada s'est épanouie principalement à Mexico, dès que celui-ci arriva dans la capitale, vers 1887, venant de Léon (Etat de Guanajuato), jusqu'à ses derniers jours de 1913. Son épanouissement embrasse un quart de siècle, et son œuvre appartient en majeure partie à l'époque dite du « porfirisme » ; les dernières années de son activité créatrice se rapportent aux débuts de la Révolution

La danse des détroites



Mexicaine de 1910. Profond observateur de la vie de son temps et artiste sincère, il a créé, dans son œuvre, une image réelle, vraie, du Mexique de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci, avec un sens critique et esthétique si élevé, un humanisme si profond, qu'il atteint l'universalité, soutenu par sa fantaisie formelle provenant de sa vaste imagination.

Quiconque connaît le changement fondamental qui s'est produit au début du siècle dans la conception de l'art, comprendra et en estimera davantage Posada. Alors que la tradition académique s'obstinait à considérer l'art comme la représentation de formes naturelles plus ou moins idéalisées, ou que, dans ce domaine, la nouveauté était le « réalisme », la nouvelle conception naquit de la nécessité d'une expression poétique qui, dédaignant le naturalisme, pût transmettre les visions personnelles avec plus d'intensité. Ainsi, depuis le post-impressionnisme, il est bien évident qu'en matière d'art il ne s'agit plus désormais de *représenter* mais d'*exprimer* des sentiments, des idées et toute sorte de visions créées par l'imagination, sans pour cela abandonner la réalité, mais, bien au contraire, pour l'exprimer plus intensément, non pas dans un sens « réaliste », mais symbolique et allégorique.

Posada appartient à cette nouvelle conception et on peut le ranger, par anticipation, parmi les artistes du xx^e siècle. Quiconque s'approcherait de son œuvre avec un critère académique *naturaliste*, exigeant des proportions objectives, le respect de la perspective et d'autres principes traditionnels, ne saurait comprendre sa vraie valeur ni son originalité. Par contre, sera plus proche de lui quiconque prend l'indispensable des formes naturelles pour en faciliter la transmission au public, tout en se permettant toute sorte de libertés vis-à-vis de la réalité objective afin d'exprimer plus intensément une idée.

Ainsi, l'art rend possible l'impossible; Posada réduit les proportions des figures secondaires en importance idéologique, mais au premier plan d'une gravure afin d'éclairer davantage les personnages qu'il entend, comme dans *l'Entrée de Madero à Mexico*. En d'autres occasions, il donne une réalité objective et symbolique à des conceptions, par exemple dans *Les sept péchés capitaux*; ou encore il s'arrange pour que le démon et la mort acquièrent de la vérité, de façon à ce qu'ils soient réels et familiers. D'autres fois, enfin, il peut s'attacher principalement à une vision naturelle, comme dans *El Incendio*; mais alors l'insolite, le surprenant, un monstre, surgit au milieu de la scène, comme dans *le Corrido del caracol* (chant populaire de l'escargot), ou quelque figure fantastique, comme dans *Flora et Gil persécutés par leur antagoniste Luzbel*.

Ce ne sont là que quelques remarques parmi tant d'autres que l'on pourrait faire en face des gravures de Posada, lequel, d'ailleurs, n'était pas un ingénu — comme on l'a dit —, mais qui, au contraire, savait tout ce qu'il avait à faire pour parvenir aux effets qu'il se proposait d'exprimer. Et les connaissances fondamentales, voire classiques, de l'art ne lui manquaient pas; par exemple, dans la gravure *Un hijo que mata a la autora de sus días* (un fils qui tue l'auteur de ses jours), la composition semble très libre par le dynamisme de la scène, mais, en réalité, elle repose sur la structure classique de diagonales et d'axes verticaux et horizontaux; ainsi, la main tendue qui empoigne le couteau correspond à un axe qui est dans la « section d'or » du rectangle englobant la composition. D'autre part, quand Posada fait des « portraits » — comme celui d'*Ignacio Zaragoza* —, il montre que la conception académique de l'art ne lui était pas étrangère. Ce qui précède prouve, à mon avis, la pleine conscience de Posada pour s'exprimer librement, comme dans *La danza de los apuros* (la danse des détresses), ou

Eleuterio Mirafuentes



dans
gravu
appan
voitu
Posad
fanta
être
il a é

Ain
thème
sont
trucu
tienne
toujo
critiq
« cor
dém
appan
petite
Miraf
contr
atrain
fanta
son d
« ph
mort
sa fan
ce ne
varié
res pl
Posad

Tou
les se
celles
sous
le mo
quoti
tres d
lui au
pour
un se
ridicu
l'« au
trans
lettes
veras
porta
— le
échev
bicic
faisa
bien
par l

dans *Collision entre un tramway et un corbillard*, gravure dans laquelle le cadavre, principal sujet, apparaît en gros plan, alors que le tramway et la voiture sont de moindres dimensions. En outre, Posada a obtenu une belle synthèse de réalité et de fantaisie tout au long de son œuvre, et son art, sans être naturaliste, a un air naturel ; c'est pourquoi il a été compris et aimé du peuple de son époque.

Ainsi que nous le savons, Posada a exprimé des thèmes relatifs à des événements contemporains, qui sont devenus historiques, des sujets ayant des airs truculents, macabres et horribles ; d'autres appartiennent à la vie quotidienne, mais l'artiste donne toujours un sens critique à ces derniers, ou alors le critique impose carrément son idée, comme dans le « corrido » *Les trois grâces* ou dans *Los 41*. Les démons interviennent dans la vie quotidienne et ils apparaissent en y faisant des leurs, ravissant la petite *Josefina Lara* ou poussant au crime *Eleuterio Mirafuentes*. Les « phénomènes », ces pauvres êtres contrefaits qui naissent de temps à autre, sont d'un attrait particulier pour l'artiste, en raison de la fantaisie de leurs formes, et pour le peuple, en raison de leur morbosité et de leur étrangeté. D'autres « phénomènes » de l'au-delà se matérialisent ; la mort enlève le cadavre lui-même, sous les yeux de sa famille, dans *La alfajorera* (la pâtissière). Mais, ce ne sont là que des exemples pris au hasard, car la variété d'expression, d'intentions, d'idées et de figures pleines de caractère, est infinie dans l'œuvre de Posada.

Tout comme Goya a incorporé dans ses *Caprichos* les scènes de la vie des jours d'abstinence ainsi que celles relevant du songe, en en faisant la critique sous ces deux aspects — mais plus librement pour le monde de la sorcellerie, dans lequel l'existence quotidienne est transfigurée, afin de porter à d'autres degrés d'intensité sa critique sociale —, Posada, lui aussi, a recours à l'autre aspect de la vie, la mort, pour intensifier toujours sa critique sociale dans un sens humoristique, ce qui lui permet d'user du ridicule et de l'extravagance. Les scènes et figures de l'« au-delà » ne sont que celles d'« en-deçà », mais transfigurées en un monde de *calaveras* et de squelettes pleins de vie. C'est dans le « monde des *calaveras* » que Posada a réussi nombre de ses plus importantes gravures : *Don Quijote y Sancho Panza* — le « don quichottisme » à cheval dans une course échevelée, provoquant douleur et mort — et *Las bicicletas* — parfaite satire du progrès mécanique, faisant échec à la tradition — qui servent tout aussi bien à s'envoler vers la liberté qu'à être montées par les classes aisées (capitalisme ?), alors que le

peuple tente mollement de se joindre au cortège. Ce sont des gravures géniales, en raison de l'idée et de la façon d'exprimer celle-ci. L'on a douté — ou l'on en doute — de la paternité de Posada en ce qui concerne deux gravures de premier ordre, la *Calavera huertista* et la *Calavera zapatista* ; cette dernière, en particulier, est un chef-d'œuvre par sa composition, son dessin, la distribution des blancs et des noirs, ainsi que par la technique. Elle est d'un effet émouvant et c'est, tout à la fois, une critique du « zapatisme », lequel brandit l'étendard de la mort et ne respecte même pas les morts qui gisent entre les pieds de la monture : mais cette dernière — sa force dynamique — n'est pas un squelette, de telle sorte que, une fois encore, il s'agit de la vie et de la mort, en une course échevelée.

Revenons à ce monde de « l'au-delà » pour y retrouver *Don Chepito*, personnage singulier, créé par Posada — de même que Daumier a créé Robert Macaire — en vue de l'utiliser comme atout et de s'en servir pour la critique sociale. Ainsi, *Don Chepito* prononce des discours politiques, fait la cour aux femmes mariées et leur donne des verges ; il essaie de toréer et reçoit un coup de cornes de taureau — dans une extraordinaire gravure —, mais tout cela est plein d'humour, car il s'agit de *Don Chepito mariguano* (le fumeur de « mariguana »).



“ Don Chepito mariguano ”

Pour dernière preuve de la puissance d'expression de Posada, je citerai la figure arrogante d'un coq, ayant pour titre *Espolón contra navaja libre !* (ergot contre poignard nu) ; c'est une figure bien construite, traitée selon des procédés techniques de détail, qui contribuent à la vigueur de sa structure ; on peut dire sans exagération qu'elle a la force de certaines œuvres semblables de Picasso, par exem-

ple *El hombre con pirulí*. L'on ne saurait terminer sans jeter un regard sur une fort belle gravure — couverture, sans doute, de quelque opuscule — dans laquelle apparaît l'inscription « La calavera », en caractères romains et en diagonale descendante ; un mince squelette avec des cornes et une queue s'appuie sur les lettres, tandis qu'un autre petit squelette lui tire la queue. Les lignes générales de la composition ont une harmonieuse fluidité et l'ensemble est élégant et beau, d'une beauté macabre, si l'on veut. L'on a également douté que cette gravure fût de Posada. Or, si les gravures qui me paraissent des chefs-d'œuvre, sont considérées comme n'étant pas de Posada, il faut convenir qu'un autre graveur génial lui faisait concurrence,

dont le nom et les antécédents nous sont inconnus. Et je ne parle pas de Manuel Manilla, dont on sait qu'il était vieux et qu'il mourut avant que Posada ne fût parvenu au sommet de son expression.

Tout ce que nous en avons dit ne fait que souligner certains aspects et certaines œuvres de l'art de Posada, dont un bref essai ne saurait mettre en valeur tant de richesse plastique. Néanmoins, l'on peut — grâce à ces images — jouir de l'art de Posada, directement, sans intermédiaires, comme de son temps. Toutefois, il ne faut pas oublier que l'on jouit d'abord de tout grand art, pour en souffrir ensuite ; celui de Posada est de ce genre, car c'est de l'excellent art.

LA MATIÈRE DANS LE LANGAGE ARTISTIQUE DE POSADA

par José Julio RODRIGUEZ

UN critique réputé, aujourd'hui disparu, visitait un jour l'exposition d'un graveur contemporain et, engageant un dialogue avec ce dernier, il lui demanda si le bois de long offrait moins de difficultés que celui de bout ou rondin pour la réalisation d'une gravure. L'artiste, qui avait la réputation de savoir manier le couteau et le burin, lui déclara que le bois de bout se prêtait plus aisément aux intentions d'un bon graveur que celui comportant des fibres de coupe transversale. Par la suite, lorsque ce vieil écrivain s'adressa au public, dans les pages d'une revue illustrée, il assura tout le contraire. La critique d'art s'écarte souvent, de cette façon, de sa mission intrinsèque en s'embarquant, en revanche, dans des élucubrations purement littéraires. Nous ne chercherons pas à savoir où voulait en venir cet écrivain, mais nous croyons que le grand public, tout comme la foule qui

pénètre dans les galeries officielles, a besoin d'une notion ou d'une conception pour savoir que la technique est l'unique instrument employé par l'artiste pour transformer la matière brute en expression pure, ainsi que pour distinguer sommairement les divers procédés qu'il utilise et perfectionne pour arriver à ce but.

Ce fait prend une plus grande importance si nous tentons d'examiner l'œuvre multiple et unique du maître José Guadalupe Posada, à cette époque de transition et de désordre, alors que l'emploi du bois gravé allait provisoirement disparaître, que les méthodes de gravure en creux étaient détenues par les seules académies, et que les moyens graphiques photo-mécaniques s'imposaient peu à peu, aussi bien en Europe qu'au Mexique.

José Guadalupe Posada a été le dernier héritier des grands lithographes mexicains du XIX^e siècle. C'est pourquoi, à l'époque de son œuvre de jeunesse, dans le dernier tiers du siècle, il a réalisé des estampes lithographiques pour « El Ahuizote », « El hijo del Ahuizote » et d'autres publications de l'opposition au régime de Porfirio Díaz. Dans certaines villes de la République, de même que dans la capitale, se trouvaient alors dispersées de nombreuses presses de lithographie, voire à Aguascalientes et à Léon de los Aldamas, lieux où Posada vécut et lutta. Mais la lithographie était déjà passée par son étape de gloire et se trouvait menacée de mort. Certains *Talleres* (ateliers) commençaient à fermer leurs portes, et les pierres de Bavière passaient aux mains des repousseurs de cuirs fins. Il reste de cette période quelques estampes inspirées des nobles intentions de critique sociale et politique qui allaient encourager Iriarte, Escalante, Hernández et Villasana, et dans lesquelles Posada se limite aux mêmes solutions graphiques que ces maîtres.



Ergot contre poignard nu



Un exemple de « corrido »

La technique lithographique pratiquée par Posada se réduit simplement — comme Senefelder (son inventeur) l'employa dès le début — à dessiner au crayon ou à l'encre grasse, au moyen de la plume ou du pinceau, sur une pierre calcaire plus ou moins grenée. Les pierres provenaient de Bavière. Celles de qualité supérieure ne devaient être ni blanches ni ocre, mais grises. On les dégrossissait en frottant avec soin deux pierres l'une contre l'autre, en en mouillant la surface avec de l'eau de grès. Une fois utilisées, les pierres étaient passées à la ponce et au grès. On obtenait le grain en appliquant délicatement du sable jaune, tamisé et dépourvu de toutes impuretés, jusqu'à ce que les pierres apprêtées parviennent à s'ajuster et à adhérer. Alors, afin de les mieux affiner, on terminait l'opération en promenant dessus une molette de verre ; ainsi, les pierres étaient prêtes à recevoir des dessins d'une exécution soignée.

La meilleure encre était fabriquée en France — elle est encore fabriquée par la Maison Faber, de Paris — en petits bâtons à pointe carrée. On emploie ces derniers en les frottant d'abord à sec dans une soucoupe tempérée. Après y avoir jeté une quantité suffisante, on ajoute de l'eau tiède et l'on dissout doucement avec un doigt afin d'éviter qu'il ne se forme de l'écume. De cette façon, le mélange peut être appliqué immédiatement.

Le crayon employé par Posada était le même que celui utilisé aujourd'hui ; la mine est un mélange de savon neutre, de soude purifiée, de cire vierge, de gomme laque et de noir de fumée.

Le dessin une fois exécuté sur la pierre, on passait celle-ci à l'acide afin d'éliminer l'alcali contenu dans la matière, car, autrement, étant soluble dans l'eau, les traits se seraient altérés au fur et à mesure des lavages. Aussi passait-on la pierre à l'acide, en employant pour le trait une solution d'acide à 2° Baumé. Ensuite, l'on plongeait la pierre dans l'eau pure afin de la débarrasser de tout reste de mordant, puis on la recouvrait de gomme arabique additionnée de sucre candi, afin d'éviter les craquelures.

La presse utilisée par Posada et les lithographes de son temps, était très archaïque si on la compare aux actuelles machines offset pour impressions en couleur, avec registres électroniques. Elle épousait la forme d'un banc à claire-voie de quatre pieds reposant sur des patines résistantes. Un chariot mobile, disposé entre deux traverses, était mû au moyen d'une courroie enroulée sur l'arbre, dont la roue ou moulinet était fixe.

L'opérateur tirait à lui le dévidoir, en enroulant la courroie qui faisait mouvoir le chariot, lequel, chargé de la pierre recouverte par le châssis, devait recevoir la pression que lui imprimait la pédale. Celle-ci, foulée par un ouvrier, mettait en marche la crémaillère, laquelle agissait sur la barre de pression assujettie au collier par une bride de fer.



Autre modèle de « corrido »

Au terme de l'opération, le chariot était sollicité de l'arrière par un contrepoids qui l'aidait à reprendre sa place, et l'imprimeur commençait les lavages et les encrages nécessaires.

Le tirage exigeait un soin absolu, en raison des dangers de destruction du dessin, lequel était constamment exposé à des accidents divers.

Les rouleaux d'encrage étaient en bois massif, revêtu de flanelle et recouvert de peau parfaitement adhérente et lisse, se terminant, des deux côtés, dans l'axe qui s'emmanchait avec les doigtiers correspondants afin de faciliter le rodage.

L'encrage du dessin sur la pierre se faisait tout d'abord avec un rouleau trempé dans l'encrier de marbre avec la matière nécessaire. Puis, l'on passait un autre rouleau qui nettoyait afin de laisser suffisamment d'encre pour l'impression.



Calavera révolutionnaire

Ainsi obtenue cette impression présentait l'aspect d'un dessin ordinaire exécuté au crayon ou à la plume. Néanmoins, observée à la loupe, on relevait aisément la présence du grain très fin transmis par la pierre.

L'on ignore le nombre d'estampes lithographiques exécutées par Posada, pendant que celui-ci travaillait en province et à Mexico, mais celles qui sont conservées dans des collections particulières revêtent une extrême importance en raison de leur rareté et parce qu'elles n'ont jamais été prêtées pour la reproduction en *fac*

simile, ainsi que cela s'est passé avec les zincographies traitées au « *guillochage* » et exécutées en grand nombre dans l'atelier d'Antonio Vanegas Arroyo. Telle est la raison pour laquelle une estampe lithographique de Posada atteint une grande valeur, alors qu'une zincographie divulguée à l'excès et reproduite à la perfection par le simple procédé de photogravure au trait, ne conserve qu'une valeur d'estimation et, par conséquent, ne figure jamais dans les galeries de marchands de tableaux.

A la fin du XIX^e siècle, la lithographie n'a pas survécu à la crise aiguë provoquée par les progrès des nouvelles méthodes photo-mécaniques. Cette crise devait toucher Posada lui-même. Certains ateliers importants travaillaient encore, tels ceux de Murguía, Monturiol et *El Buen Tono*, mais aucun d'eux ne faisait appel à ses services. D'autre part, Posada ne s'adaptait pas au rude et stérile travail commercial.

Une circonstance tout à fait inconnue le liait à un obscur éditeur qui s'était installé, dans les débuts, du côté de la *Calle del Carmen*. Cet éditeur populaire, qui était assurément un homme de bonne foi et de non moins bonne volonté, s'appelait Antonio Vanegas Arroyo. Don Antonio et Don José Guadalupe se découvrirent de mutuelles affinités. Ils s'habillaient du même drap foncé et d'excellente qualité ; tous deux se coiffaient d'un chapeau melon et portaient la canne sur le bras.

Dans le modeste atelier de Vanegas Arroyo il n'y avait pas de presse lithographique. Sur un rayon poussiéreux s'étaient installés des flacons d'acide, des bouteilles d'encre, des rouleaux de gélatine et quelques instruments de dessin. Dans un angle, près d'un poste d'eau, une cuvette en bois, montée sur un chevalet, avait un mouvement de bascule. Des presses typographiques d'origine américaine et d'un format courant, mues par une pédale, constituaient l'avoire le plus important de l'humble officine d'édition ; ajoutons-y les casses dans lesquelles étaient rangés des caractères de différents types.

Ces instruments impliquaient l'emploi de zincographies et xylographies en relief, outre les caractères d'imprimerie pour la composition à la main. Avec ces éléments, Vanegas Arroyo se proposait d'éditer des *corridos*, des contes pour enfants, des pièces dramatiques et des pastourelles à intention pieuse.

Il n'est pas douteux que les nouveaux procédés techniques adoptés par le maître Posada naquirent d'une collaboration étroite entre ce dernier et Don Antonio. Les nouveaux genres d'édition réclamaient ces mesures. En outre, tout effort était aiguillonné par la nécessité. Cette situation amena Posada à employer de préférence le procédé au guillochage. Cette méthode — expérimentée pour la première fois en France, sous le règne de Louis XV — consiste à dessiner sur une planche de zinc avec une encre grasse, soit à la plume, soit au moyen d'un report lithographique, et à attaquer ensuite le zinc avec un acide.

L'on procédait de la manière suivante : on prenait une planche de zinc, polie et dégraissée ; on y dessinait au pinceau ou à la plume, en employant l'encre grasse, qui était renforcée selon les procédés lithographiques. Ceci étant, on saupoudrait le dessin imprimé avec de la fleur de résine ; on laissait sécher et l'on vernissait le dos et les bords de la planche, si cela n'avait été fait auparavant. Dans cet état, la planche était plongée dans une cuvette dotée d'un mouvement de bascule, dans laquelle on versait une solution d'acide nitrique à 3° Baumé et l'on imprimait à la cuvette un mouvement continu afin que, tandis que le métal était mordu, se séparassent les sels qui se formaient en combinaison avec l'eau.

Dans le but de corroder les parties blanches comprises entre les parties plus obscures du dessin, on commençait par une légère touche, en faisant basculer la cuvette pendant un temps suffisant — généralement un quart d'heure — et, cette première opération terminée, on séparait les sels qui s'étaient formés et restaient à la surface de la planche, au moyen d'un pinceau doux ou d'une plume d'oie. Après cette corrosion initiale, on retirait la planche, on la rinçait, l'égouttait et la séchait ; puis on la plaçait sur une tablette de fer chaude, au contact de laquelle la résine se fondait avec l'encre et tombait goutte à goutte par les côtés du dessin, en les préservant, de cette façon, des attaques ultérieures de l'acide. On enlevait alors la planche de zinc, on la refroidissait à l'air, on l'encreait au moyen d'un rouleau lithographique, on la saupoudrait de résine pour donner de la consistance à l'encre et on la soumettait de nouveau à l'action de l'acide dans la cuvette, en s'assurant de l'activité de celui-ci à chaque opération, en versant quelques gouttes sur une pierre lithographique, afin d'augmenter la quantité d'acide à mesure que celui-ci était neutralisé ; ce que l'on reconnaissait à la plus ou moins grande rapidité avec laquelle se dégageaient les bulles d'acide carbonique attaquant le carbonate de chaux qui entrait dans la composition de la pierre.

On répétait cette opération quatre ou cinq fois, ou plus si c'était nécessaire, jusqu'à ce que le dessin ne présentât plus que l'aspect d'une masse uniformément obscure et que l'on pût distinguer les teintes moyennes.

A la fin de ce processus, on nettoyait soigneusement la planche avec de l'étoffe trempée dans un dissolvant ; puis on procédait à l'impression de l'épreuve.

Toutes les couvertures de contes pour enfants, édités par Vanegas Arroyo, étaient illustrées de gravures de Posada obtenues par ce procédé. De même, de nombreuses vignettes étaient le résultat de ce même procédé ; notons, parmi ces dernières, celles de la très connue *Muerte catrina* et de la *Calavera du Président Madero tenant une bouteille*. Ces gravures sont caractérisées par leurs traits croisés en forme de losanges, ainsi que par le trait, ferme et sûr, obtenu avec la plume et le pinceau.

Dès les premières années du xx^e siècle, la photogravure avait envahi le domaine du journalisme et de la publicité. Néanmoins, Vanegas Arroyo, assisté du maître Posada, affrontait cette situation avec désinvolture. Grâce à ses publications, il s'emparait des sens et de l'esprit du public, et il touchait les coins les plus reculés du pays, dans les éventaires portatifs des marchands ambulants ou colporté par les chansonniers populaires, sur les places et dans les ruelles.

Il est curieux d'observer que, tandis que les ateliers de photogravure dotés d'équipements ultra-modernes fleurissaient dans tous les points de la capitale, Vanegas Arroyo et Posada, par suite d'une impérieuse nécessité, tiraient



Calavera de Francisco I. Madero

de l'oubli un procédé dont l'invention remontait à Voltaire et à la Pompadour, en lui donnant, toutefois, un but plus élevé et plus noble que celui poursuivi par la toute nouvelle industrie graphique.

L'on ne connaît guère de noms de graveurs sur bois de l'époque où don Ignacio Cumplido faisait ramener les premiers blocs de buis burinés par les artisans d'Espagne. Il faut reconnaître qu'au cours de ces années-là, Gabriel Vicente Gahona, Manuel Manilla y Valadez travaillaient sous notre climat ; mais, seul le premier — connu sous le pseudonyme de « Picheta » — est digne d'être reconnu comme le précurseur de José Guadalupe Posada. Tous ont gravé dans des blocs de buis, d'oranger et de quelque autre bois précieux qui n'était connu que dans le pays.



Scène de la Révolution
"Combat contre les zapatistes"

Le buis était ramené d'Espagne et provenait d'une plante originaire du bassin méditerranéen. Le tronc de ce végétal est étroit et l'on n'en peut tirer que des blocs de dimensions réduites. Son corps est jaunâtre et son poids dénote sa qualité compacte. Il était travaillé, en Espagne et en France, dans des blocs de trente centimètres au maximum, assemblés et renforcés à la perfection, avec une hauteur et un nivellement précis. Les fournitures de l'Espagne étaient sporadiques, du fait de la rareté de la demande. Cette circonstance a sans doute obligé « Picheta » à utiliser le bois foncé du « chico zapote » (genre de sapotillier). Mais, dans les forêts mexicaines croissent des arbres de bois précieux dont la matière, compacte et dure, allait se prêter à une technique mieux élaborée et plus délicate, ignorée des actuels graveurs mexicains.

Posada disposait d'une réserve surprenante de bois de bout. L'on peut assurer que trente pour cent de son œuvre ont été réalisés dans cette matière, compte tenu que le nombre de ses gravures serait d'environ quinze mille. Le bois de long était totalement inconnu des graveurs de cette époque. Aussi Posada n'en a-t-il jamais employé. Seule une partie des illustrations de *corridos* présente des xylographies d'un sceau que l'on ne saurait confondre. Posada les faisait alterner régulièrement avec les planches de zinc traitées au guillochage. Le bois de bout ou rondin se coupe en blocs rectangulaires, dont l'épaisseur ou la hauteur doit être de vingt-deux millimètres. La surface principale doit être polie avec du papier-émeri fin et uniforme appelé communément papier de verre de bijoutier. On l'enduit aussitôt d'une légère couche de rouge indien à la gouache, et sur ce fond, on trace le dessin. Puis on procède à la gravure avec les outils adéquats. Pour graver le bois de bout on utilise des burins à section carrée, en losange, en amande ou *angleta* (cette dernière pour le tracé des courbes) ; on emploie aussi l'échoppe à section arrondie pour faire sauter les espaces blancs.

Le travail du graveur sur bois consiste à creuser toute la partie vierge de la planche, en laissant en relief tous les traits du dessin devant servir ensuite à prendre l'encre

et à le reproduire par impression. La méthode suivie par le graveur pour obtenir une plus grande richesse de ton, implique l'emploi d'une série très variée de tailles, de losanges et de points lumineux, avec une gamme non moins variée de noirs et de blancs, mais sans jamais affaiblir les contrastes qui produisent l'effet suggestif retenant le regard du spectateur. Au cours du XIX^e siècle, on utilisait le burin à plusieurs pointes, appelé « vélo » en France et *lengua de gato* (langue de chat) en Espagne. Cet outil donnait l'effet du ton moyen et permettait la reproduction de la photographie avec sa variété de teintes grises. Les graveurs de l'équipe de Gustave Doré parvenaient à manier cet instrument avec une véritable maîtrise. Son emploi a presque disparu, et seuls deux ou trois disciples de cette école continuent de s'en servir en France.

José Guadalupe Posada employait tous ces outils dont nous avons parlé, mais il n'a jamais suivi l'exemple de Doré, ni celui des illustrateurs ayant enjolivé les pages éditées par Ignacio Cumplido. Il s'en servit d'une manière fort différente et rompit complètement avec les règles auxquelles se pliaient tous les graveurs de son époque ayant la maîtrise de cet instrument. De plus, il agissait ainsi en raison de l'urgence avec laquelle on « expédiait » le travail dans l'atelier de Vanegas Arroyo. Mais son exigeante probité, jointe à la pureté de l'artiste populaire, n'a jamais subi d'accroc. D'autre part, cet artiste du peuple s'en accommodait du fait des nécessités courantes de la manipulation. Aussi bien, l'œuvre de Posada ne pouvait-elle qu'être marquée, parfois, d'une très infime signification artistique, laquelle dénote une lassitude inévitable. Circonstance qu'il nous faut admettre pour affronter la critique de ses éventuels détracteurs et pour échapper aux situations dogmatiques.

Néanmoins, toutes les estampes ayant trait aux scènes de la Révolution naissante — représentant les soldats de Madero et les guerrilleros de Zapata sous le poids d'un énorme *sombrero de petate* (chapeau de jonc) et de cartouchières remplies de balles américaines, ainsi que d'autres aspects de cette aube sanglante — furent les suprêmes réalisations de son génie artistique qui, dans ses derniers enfantements, nous offre des estampes pleines de force et de maturité. Examinons cette *Calavera de Zapata* chevauchant un bidet efflanqué, sous un ciel chargé de sombres nuages aux reflets rougeoyants : le sol est jonché de crânes ; le cheval emballé et lançant des étincelles a servi de modèle aux grands peintres du modernisme ; le cavalier brandit un drapeau dont l'emblème macabre symbolise l'extermination. Le pessimisme dégagé par ce tableau sera repris, plus tard, dans les toiles de José Clemente Orozco. Dans la façon de traiter le fond, le sol et certaines parties du vêtement, est intervenu le « vélo », qui a été manié avec la dextérité d'un grand maître, chose qu'aucun grand graveur mexicain ne saurait surpasser. On peut considérer cette gravure et *La muerte catrina* comme étant deux chefs-d'œuvre de José Guadalupe Posada. Il s'en dégage le talent et la pénétration d'un éminent artiste.

LE COLLÈGE DE LAS VIZCAINAS

par Antonio TOUSSAINT

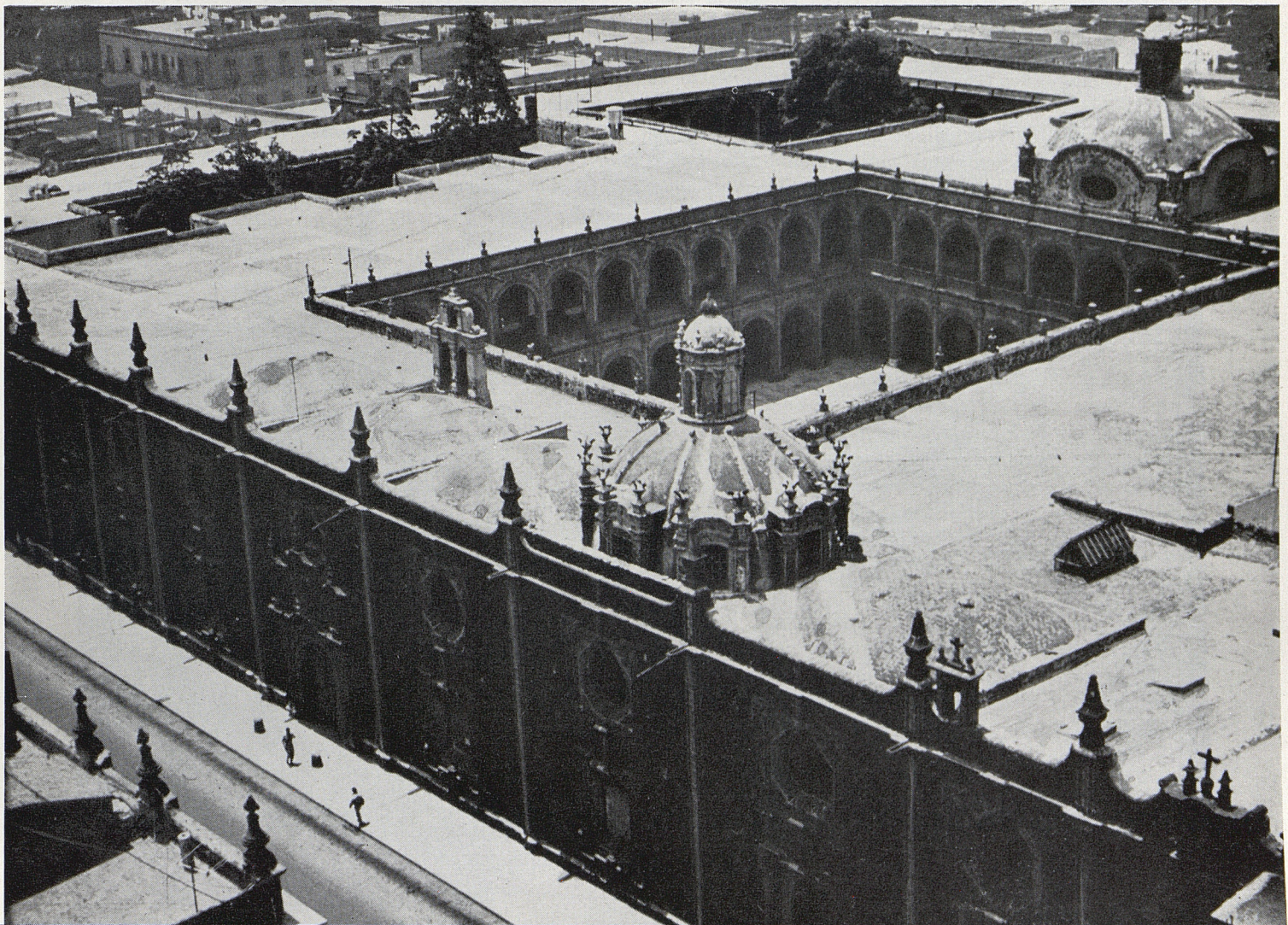
Au cœur même de la ville de Mexico, des monuments d'une valeur inestimable passent inaperçus, en dépit de l'intérêt considérable que renferment aussi bien leur architecture que leur histoire. L'un d'entre eux, le *Collège de Las Vizcainas*, imposant édifice ayant conservé intacte sa saveur coloniale du XVIII^e siècle, se présente dans une précieuse tradition, en tant qu'institution, pour l'orgueil de la capitale.

Exécuté selon des plans précis en vue d'y installer un collège, il est curieux que ce bâtiment ait conservé sa destination première, malgré les coups du sort qu'il a subis

à différentes époques ; et il est encore plus remarquable que ce soit le premier collège laïque ayant été fondé au Mexique.

Quant à sa fondation, une tradition remontant au siècle dernier nous assure que « par un certain après-midi de l'année 1732, trois riches commerçants espagnols se promenaient dans le quartier de la *Cruz Vidriada*, quand ils croisèrent un groupe de fillettes pauvres qui jouaient en se tirant par leurs vêtements et se lançant des mots grossiers. Emus par ce spectacle, ils résolurent d'employer leurs richesses à la création d'un collège sur les lieux mêmes ».

Vue générale du Collège de Las Vizcainas





Don Francisco de Echeveste

Bien que cette anecdote n'ait aucun fondement historique et que l'on dirait plutôt une légende, Echeveste, Aldaco et Meave — les trois personnages en question — ont été, néanmoins, considérés comme le symbole de la fondation et de l'existence du collège, certainement en raison du rôle prépondérant qu'ils y ont tenu. Pour perpétuer leur mémoire, leurs noms ont été gravés dans la cloison du palier de l'escalier monumental, et de magnifiques portraits à l'huile (du XVIII^e siècle), les représentant en pied et richement vêtus, ornent le salon actuel de la Direction. Selon la coutume de l'époque, des légendes figurent sur ces tableaux, indiquant les principales données biographiques des personnages. On peut y lire textuellement : « Le Général Don Francisco de Echeveste, originaire de la ville d'Urbil, dans la très noble et très loyale province de Guipuscoa, est né le 2 novembre de l'année 1683 ; il a obtenu par deux fois la charge de Général des Galions de Sa Majesté dans les Philippines — galions qu'envoie le Gouvernement en ce Royaume — ; il a été envoyé comme Ambassadeur au Roi de Turquie, dans l'Empire de la Grande Chine, ainsi que comme Consul et Prieur du Tribunal Royal du Consulat de la Nouvelle-Espagne... Il fut l'un des fondateurs et le principal bienfaiteur de ce collège. Don Manuel de Aldaco, originaire de la Vallée d'Oyarzun dans la Province de Guipuscoa, Royaume d'Espagne, Trieur Général d'Or et d'Argent et Prieur du Tribunal Royal du Consulat du Royaume de la Nouvelle-Espagne. Insigne bienfaiteur et l'un des principaux fondateurs du Collège Royal de Jeunes Filles de San



Don Manuel de Aldaco

Ignacio de Loyola de la ville de Mexico... Enfin, Don Ambrosio de Meave est né dans la ville de Durango, en la Seigneurie de Biscaye, le 7 décembre 1710. Cet insigne et royal collègue doit une éternelle reconnaissance pour l'amour, le zèle et la magnificence avec lesquels ils y ont veillé... C'est Don Ambrosio, riche boutiquier, qui, en raison de sa science des affaires, se vit confier d'importantes missions, notamment en ce qui concerne l'organisation matérielle du collège. »

Don Ambrosio de Meave



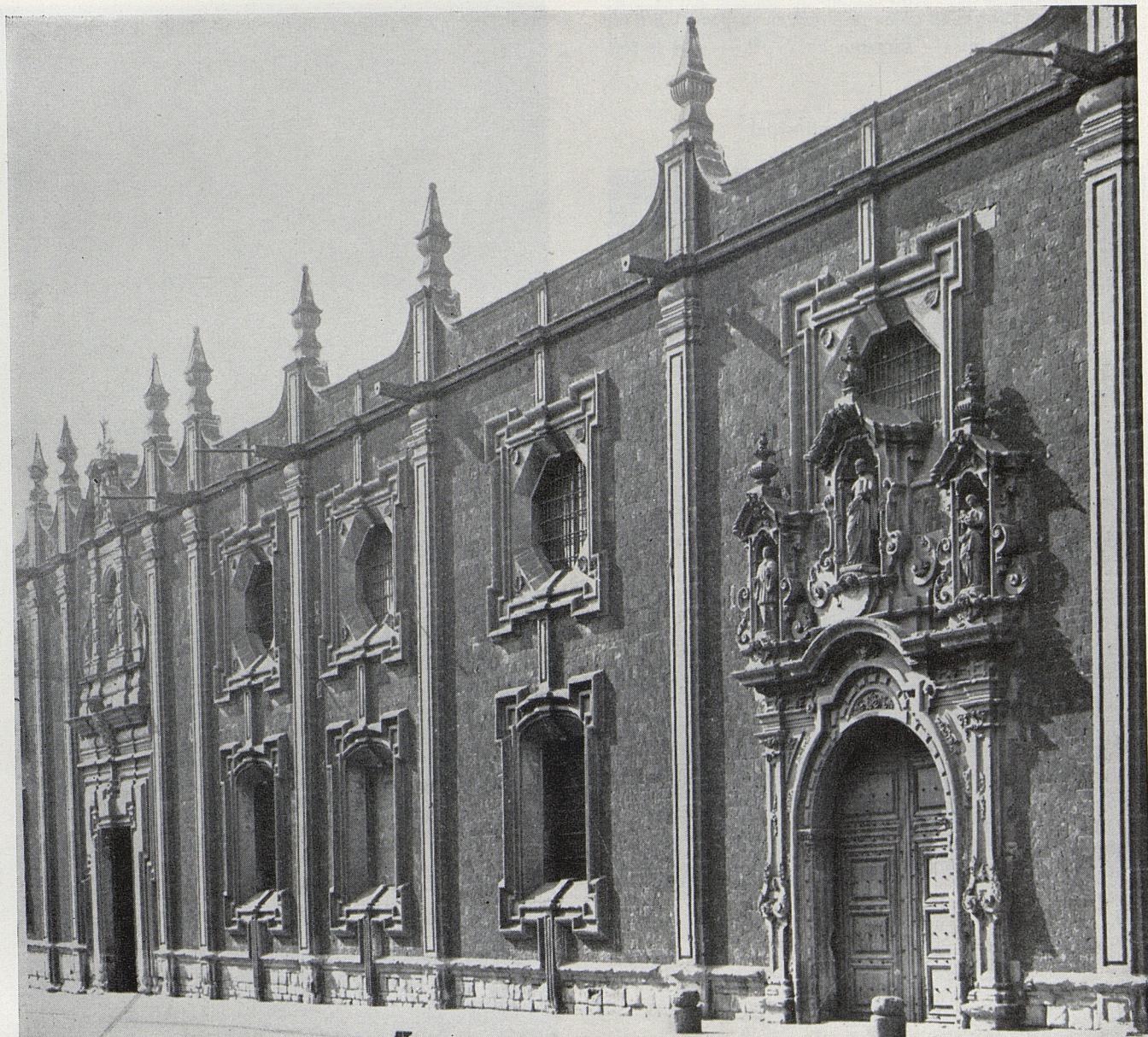
Bien que l'influence de ces trois personnages soit à la base de la fondation du collège — fondation dont l'initiative venait probablement de Don Francisco de Echeveste — il est à noter qu'il n'en tenait pas exclusivement à eux. Ce fut l'œuvre collective de tous les Basques résidant au Mexique, membres de la *Confrérie de Notre-Dame-d'Aránzazu*, lesquels décidèrent, à la fin de 1732, de créer un collège de jeunes filles, et chargèrent ces trois personnages de collecter les fonds nécessaires.

L'autorisation d'entreprendre les travaux ayant été obtenue et les obstacles levés, la construction fut mise en chantier. Le 30 juillet 1734, *S. Exc. le Très Illustre Docteur Don Juan Antonio Vizarrón y Eguiarreta, Archevêque de Mexico et Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne*, en présence d'une nombreuse assistance, posait la première pierre d'un édifice qui devait durer dix-huit ans, « pendant lesquels la Confrérie ne relâche pas sa vigilance, ni les *Vizcáinos* ne marchandent leurs aumônes ».

Dès les premiers projets, le Comité directeur de la Confrérie d'Aránzazu avait mis comme condition essentielle à la fondation du collège que celui-ci serait absolument indépendant vis-à-vis des autorités ecclésiastiques et civiles, comptant sur l'énergique protection de l'archevêque Vizarrón y Eguiarreta, originaire des Provinces Basques. Cependant Vizarrón mourut et, remplacé à l'Archevêché par Don Manuel Rubio Salinas, d'un caractère intransigeant et rancunier, les Bisciaïens ne perdirent pas seulement cette protection, mais ils eurent en ce dernier un ennemi hostile à leurs prétentions.

L'intransigeance de l'archevêque révolta tellement Aldaco, alors recteur de la Confrérie, que, dans une note adressée à Don Ambrosio Meave — pièce conservée au musée du Collège —, il terminait sur ces mots : « Quant à moi, j'entends que cette affaire ne relève plus que de la Cour et de Rome. Si nous en sortons sans honneur ni profit, nous mettrons le feu à ce qui nous a coûté tant d'ar-

Façade du Collège de Las Vizcáinas



enfin, Don
ngo, en la
Cet insigne
ance pour
s ils y ont
r, qui, en
importantes
sation ma-

gent. » Les choses en étant là, le comité directeur décida de s'adresser à la *Congrégation de Saint-Ignace-de-Loyola* à Madrid, en lui donnant pouvoirs et instructions en vue de traiter ces affaires, car les dirigeants étaient bien décidés à ne pas ouvrir le collège s'ils n'en obtenaient pas le droit de gestion en toute indépendance. C'est ainsi que s'ouvrit un procès, qui devait durer seize ans, « faisant ressortir les qualités qui ont toujours caractérisé la manière d'être des Basques : l'indépendance et la ténacité ».

Au cours de ce long procès, le Comité directeur disposa des habiles conseils juridiques de M^e Francisco Javier de Gamboa, remarquable jurisconsulte et l'un des plus brillants avocats de la Nouvelle-Espagne. « A l'occasion d'un voyage qu'il effectua en Espagne, au milieu de l'année 1755, le Comité l'avait chargé d'un autre mémoire dans lequel se trouvaient renouvelées ses revendications ». Ce mémoire fut transmis au *Conseil des Indes*, où il sommeilla durant toute l'année 56.

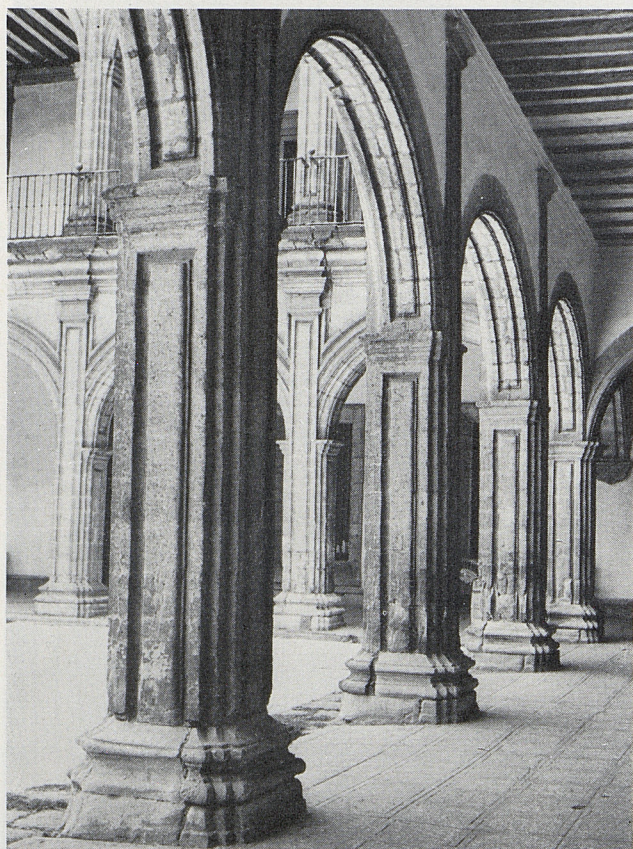
Au grand désespoir des Biscariens, la mort de la Reine Amalia influença fatalement l'esprit de Ferdinand VI, et toutes les affaires en cours restèrent en suspens. Ce n'est qu'à la mort du roi — survenue en 1759 — que le sort

changea radicalement pour eux. En effet, Charles III monté sur le trône, les choses s'améliorèrent définitivement pour les Biscariens, car le souverain estima que leurs prétentions étaient justifiées : « il déclare que la requête de la Confrérie est absolument conforme à sa volonté royale et donne des instructions pour que l'on insiste à Rome sur une prompt solution de cette affaire ».

La *Congrégation de Saint-Ignace*, de Madrid, interjeta aussitôt un nouvel appel devant le Souverain Pontife, Clément XIII, lui demandant de résoudre les points litigieux et lui faisant une relation exacte de ce qui s'était passé. La *Congrégation* concluait que la *Confrérie d'Aránzazu*, confiante en l'équité de ses prétentions, avait continué de perfectionner son œuvre en y investissant un million de pesos.

Avec la lenteur qui caractérise le Vatican, la décision finale tarda plus de six ans. Mais, en définitive, le Pape

Arcades du patio principal



Le patio principal et la fontaine



Charles III
ritivement
eurs pré-
ête de la
royale et
Rome sur

interjeta
Pontife,
oints liti-
ui s'était
d'Arán-
continué
million de

décision
le Pape

Le patio principal et la fontaine



accéda à cette requête et promulgua, le 3 février 1766, une bulle — dont le texte original est conservé aux archives du Comité directeur du Collège — par laquelle il accordait toutes les grâces sollicitées par la Confrérie. De son côté, Charles III scella une patente royale, selon laquelle il prenait le Collège sous sa protection, en énumérant les exonérations qu'il lui accordait et en y insérant ses « constitutions ».

Le texte original de la bulle de Clément XIII et la patente royale de Charles III parvenaient en août 1767 dans la capitale de la Nouvelle-Espagne.

Aussi bien, disposant alors des autorisations nécessaires, une messe solennelle était célébrée le dimanche 13 septembre 1767, dans la chapelle du collège, au milieu d'un décor de gerbes et de fleurs, et en présence du vice-roi, de l'archevêque, du chapitre régulier et séculier et de nombreuses personnalités. L'inauguration du collège,

dont l'organisation avait été confiée au comte San Mateo Valparaiso et à Don Ambrosio de Meave, eut lieu en grande pompe. Tandis que se déroulait cette longue cérémonie, les jeunes élèves arrivaient en voiture, en compagnie des délégués de la confrérie. Ce jour-là, soixante-dix internes firent leur entrée dans ce qui s'appelait le *Colegio Real de San Ignacio de Loyola de México*.

La solide et stable administration indépendante de l'équipe étant assurée selon le vœu des fondateurs, la vie des collégiennes coule tranquillement, réglée par les « constitutions » dont il a été question, « vrai modèle de prudence et de sagesse, et qui honorent leur auteur, Don Francisco Xavier de Gamboa ».

Dans les premières années, cette institution, plus qu'un collège, était simplement un lieu de retraite volontaire pour petites filles et femmes nécessiteuses. Pour y être admises, il leur fallait être Espagnoles, filles légitimes et précisément demoiselles ou veuves de bonnes vie et mœurs.

Une de ces règles stipulait un système de logements séparés par groupes de jeunes filles ; de quatre au début leur nombre augmenta par la suite, sans dépasser toute-

Le jet d'eau du patio central



fois le chiffre de neuf. Les internes pouvaient être « boursières » ou « pensionnaires » ; les premières vivaient exclusivement des subsides offerts par les bienfaiteurs du collège, tandis que les pensionnaires payaient une redevance mensuelle. La collégienne la plus âgée et la plus apte était chargée de veiller sur son groupe. Elle devait s'occuper de son éducation et de son instruction. On l'appelait *primera de vivienda* (chef de chambre) ou « Nana » ; le trésorier lui remettait une somme de dix pesos par mois pour les repas et les goûters de chaque élève, le surplus étant destiné aux frais de linge de corps, de chaussures et autres menues dépenses.

Les collégiennes avaient le droit, certains jours, de recevoir des visites. Mais elles ne pouvaient y parler qu'à travers les fameuses *rejas* (grilles) et toujours sous la surveillance des « écoutes », lesquelles devaient s'enquérir de tout ce qui se disait « au désespoir des petits amis des internes ».

A l'époque coloniale, l'enseignement était imparti aux jeunes filles en partant du principe que celles-ci devaient être éduquées en vue de la vie au foyer ; on leur enseignait tous les genres de travaux ménagers. Mais l'instruction religieuse était aussi une partie fondamentale de l'enseignement, et, bien que la méthode en usage au collège marque une véritable innovation pour l'époque, la vie des internes correspondait encore à un système plus ou moins conventuel. La distribution même du collège est adaptée à cette manière de vivre : le grand patio central — le cœur du collège, pourrait-on dire — est entouré d'une galerie qui, tout en n'en ayant pas l'aspect austère, n'en est pas moins un cloître.

Le patio principal et le dôme de l'escalier monumental



L'un des plus insignes bienfaiteurs du *Collège Royal de San Ignacio* était Don José Patricio Fernández de Uribe, chanoine de la cathédrale, recteur de l'*Université Royale et Pontificale de Mexico*, homme possédant une vaste culture et des dons exceptionnels. Il était né à Mexico. Néanmoins, en tant que descendant de Biscaïen, il appartenait à la *Confrérie d'Aránzazu*. En 1790, il proposa au Comité la création d'écoles publiques de jeunes filles, disposant d'un legs de l'abbé Manuel Zorrilla, dont l'« âme » héritait de tout son patrimoine, c'est-à-dire que celui-ci devait être investi dans des œuvres pies, notamment pour la création d'une école publique de jeunes filles, que ces dernières fussent Espagnoles, Indiennes ou autres. Le Comité de la *Confrérie d'Aránzazu* accepta, naturellement, le patronage qui lui était offert ; il prit en mains la fondation d'écoles publiques, réservant la partie basse du collège aux nouvelles salles de classes. L'ouverture eut lieu le vendredi 21 juin 1793, fête de saint Louis de Gonzague, qui en devint le patron. Cette école remporta un tel succès qu'elle fut considérée comme l'un des « établissements les plus nobles, les plus utiles, les plus pieux, et qui font le plus grand honneur, non seulement à la Nouvelle, mais encore à la Vieille Espagne ».

Depuis que les congrégations ont disparu du Mexique, le collège a toujours été dirigé par un Comité directeur ou de patronage qui, en tant qu'héritier de la *Confrérie d'Aránzazu*, a continué de remplir les conditions requises par les fondateurs, notamment en ce qui concerne son indépendance, laquelle fut menacée en plus d'une occasion.

Le *Collège de Las Vizcainas*, ayant débuté avec des règles quasi conventuelles, est devenu actuellement un externat de jeunes filles, qui tient une place prédominante parmi les collèges de la capitale. Dirigé avec compétence, riche d'une tradition séculaire, offrant aux élèves une formation morale et intellectuelle complète, il embrasse tous les degrés de l'enseignement : maternel, primaire, secondaire, commercial et normal (institutrices).

Le bâtiment occupé par le *Collège de Las Vizcainas* est un des plus importants monuments coloniaux de la capitale, un modèle d'architecture civile du XVIII^e siècle, aussi beau — si ce n'est plus — que celui de San Juan Ildefonso. Il occupe un pâté de maisons, limité au couchant par la *Calle de las Vizcainas*, côté qui offre une magnifique façade de *tezontle* et de pierre de taille — typique du XVIII^e siècle —, couronné d'un créneau de pinacles pyramidaux. Entre les sveltes pilastres de pierre de taille, qui séparent les murs, trois larges portes ornées de magnifiques portails, alternent avec les grands vantaux. La porte d'entrée principale — à gauche de la façade — est de style baroque. Sur l'embrasure de cette porte, un blason espagnol figure au centre. Dans la partie centrale du second

corps se trouvent une sculpture de San Ignacio, dans une niche, la Vierge d'Aránzazu, et, pour couronnement, une croix et deux petits pinacles pyramidaux. La porte du côté gauche, dite des Chapelains, est fort semblable à celle de l'entrée principale, sauf que le motif central représente saint François-Xavier et, dans le couronnement, la Vierge de Begoña. Les armes de la République Mexicaine ont pris la place occupée à l'origine par un blason espagnol. Le frontispice churriguéresque de la porte centrale donnant accès à la chapelle, remonte — nous dit Manuel Toussaint — à 1786, et l'auteur en était Lorenzo Rodríguez.

Le côté du levant de l'édifice donne sur la *Calle de Aldaco* (auparavant *Impasse de Pañeras*) ; celui du midi, sur la *Plazuela de las Vizcainas*, et celui du couchant, sur l'*Impasse de San Ignacio*. De ces trois côtés se trouve une série de dépendances (portant un numéro) dont l'aspect extérieur reste tel qu'il était au moment de leur construction, conservant un genre roman et pittoresque, qui rappelle beaucoup le style colonial. Ces locaux, occupés principalement par des artisans, étaient connus sous l'appellation de *taza y plato* (la tasse et la soucoupe), car ils sont composés uniquement de deux pièces, l'une au-dessus de l'autre.

La majesté extérieure de cette superbe construction se manifeste également à l'intérieur : après avoir traversé deux vestibules, on parvient au spacieux patio central, l'un des plus beaux de Mexico en raison de son ampleur et de ses proportions, de sa magnifique fontaine centrale, de la double rangée d'arcades qui l'entourent et dont les piliers rectangulaires présentent, selon l'architecte Robina, dans le cadre de la liberté du baroque, des caractéristiques du style gothique.

Au fond du patio, dans la partie du midi, un escalier monumental donne accès à l'étage supérieur ; on y entre par trois arches de construction massive, d'une puissante force architectonique, lesquelles impressionnent du fait de leur solidité.

Outre le patio principal, six autres — qui conservent leur nom d'origine — sont distribués dans tout l'édifice ; s'ils n'en ont pas la majesté, chacun de ces derniers a un sceau caractéristique dans ses proportions harmonieuses, tel que celui des *Azulejos*, encore doté de sa fontaine aux carreaux de faïence bleus et blancs, le *Patio des Cèdres*, qui conserve orgueilleusement ses arbres vétustes, celui de *l'Etoile*, celui de *l'Horloge*, le petit *Patio des Chapelains* et celui de *l'Arc* ; ce dernier, plus qu'un patio est un long couloir faisant communiquer le *Patio de los Azulejos* avec le *Patio de la Estrella* — son nom lui vient d'un très bel arceau, d'une grande ampleur, qui supporte les deux rampes en dur fer biscaien, de deux balcons ramassés, formant

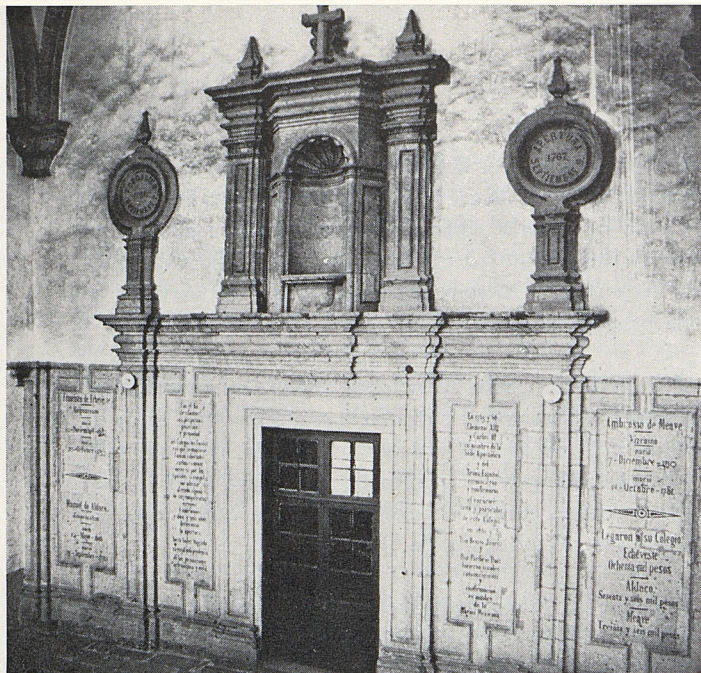
dans l'ensemble l'un des lieux les plus beaux et les plus romantiques du collège. Contrastant avec le style de construction du superbe édifice, cet ensemble — rappelant un *caserío* basque — fait penser à un caprice des architectes de cet ouvrage, lesquels ont voulu laisser un souvenir de leur pays natal.

A travers les patios et les longs couloirs du second étage se tient l'accès aux salles de classe et aux dortoirs. La partie du midi occupe un sympathique jardin avec une fontaine contemporaine. Combien de fois l'aura visitée Doña Josefa Ortiz, interne du collège, qu'elle quitta pour se marier avec le *corregidor* de Querétaro.

Parmi les valeurs architectoniques du collège, l'on remarque, en particulier, sa belle chapelle : de proportions harmonieuses et d'une magnifique ornementation, avec des rétables dorés d'une exécution parfaite — ils ont été construits entre 1745 et 1781 —, sa forme est caractéristique des églises monacales. Son plan est d'une seule nef ; dans l'abside, un splendide rétable churriguéresque sert de maître-autel ; dans les murs latéraux, quatre rétables complètent la décoration et sont dédiés respectivement à la Vierge des Douleurs, à Notre-Dame-d'Aránzazu, à Notre-Dame-de-Lorette et à la Vierge de Guadalupe. Sur ce dernier rétable se trouve une très belle tribune taillée dans des bois précieux, ayant des jalousies en forme d'étoiles. La partie postérieure de la chapelle est occupée par le jubé et le chevet, le jubé conservant encore sa grille, telle qu'elle fut installée lorsque la chapelle a été construite ; c'est un échantillon de grilles typiques des églises conventuelles, permettant aux internes de suivre les offices religieux sans être vues des fidèles qui y assistaient à l'intérieur de la chapelle.

La triple arcade de l'escalier monumental





Le palier de l'escalier monumental

Un modeste musée a été installé dans une des salles du collège. Modeste en fonction du nombre de pièces, mais précieux par la qualité de celles-ci. Il contient des peintures d'une excellente facture, appartenant à l'école mexicaine des XVII^e et XVIII^e siècles : magnifiques tableaux de Cristóbal de Villalpando, Miguel Cabrera, Correa, Ibarra, etc. Ce musée contient également de délicieuses sculptures de marbre et de bois décoré, telles que *El Niño de la Resurrección*, d'une douceur impressionnante ; des gravures du XVIII^e siècle notamment, d'un travail délicat, dont certaines représentent la Vierge d'Aránzazu. Mais, ce qui est peut-être le plus intéressant de ce musée, ce sont des commodes ou des placards, remplis d'objets usagés ou fabriqués par les collégiennes des années précédentes. M. Gonzalo Obregón était chargé d'organiser le musée en question.

Le Comité de Patronage conserve jalousement dans la chambre forte, un bon nombre de bijoux liturgiques appartenant à la chapelle, notamment un ostensor en or, des pierres précieuses et un bas-relief, en or lui aussi, avec l'image de la Vierge d'Aránzazu. Ces bijoux avaient été confisqués à l'époque de la Réforme, mais ils furent



Le rétable du maître-autel

rendus au Collège par ordre de Don Benito Juárez, sur la proposition de Don Melchor Ocampo, qui avait reconnu que l'institution de San Ignacio, établissement d'éducation non confessionnel, n'était pas inclus dans la Loi portant nationalisation des biens du Clergé ; ce qui couronnait la ténacité des fondateurs basques, lesquels s'étaient battus envers et contre tous pour l'indépendance du collège.

De la voûte catalane de l'immense belvédère se dégagent deux belles coupes typiques du XVIII^e siècle : l'une couvre l'escalier monumental, et l'autre appartient à la chapelle ; un sobre campanile abrite les cloches. Sur la terrasse, un petit — mais intéressant — monument est rehaussé d'une plaque dont les caractères gravés commémorent les restaurations du bâtiment, en vue de réparer les détériorations qu'il avait subies lors du tremblement de terre de 1800.

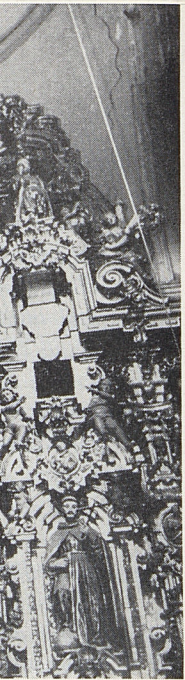
Sans prétendre que ce récit soit une monographie complète, nous avons essayé de présenter les aspects les plus intéressants du grand *Collège de San Ignacio de Loyola*, de Mexico, mieux connu sous la dénomination de *Las Vizcainas*.

Les « constitutions » du collège



Borgi
Vaticar
Laud
Codex va
Colum
Calendri

1
fr
à
à
I
b
2
ti
L



Borgia



Cospi



Cospi



Cospi



Nuttall



Borgia



Nuttall



Vaticanus B
Laud — Cospi



Laud — Fejervary
Mayer



Codex vaticanus



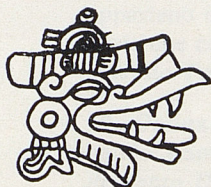
Nuttall — Selden II
Vienne — Vaticanus B
Porfirio Diaz



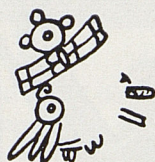
Columbinus



Nuttall



Calendrier aztèque



Columbinus



Fejervary-Mayer
Ms. del cacique



Tonalámatl d'Aubin



Peinture de Santa Rita

CODEX INDIGÈNES

D'un ouvrage intitulé Fuentes indígenas de México (essai de systématisation bibliographique), dont l'auteur est José Alcina Franch, nous extrayons les données relatives aux lieux où se trouvent certains des plus importants manuscrits indigènes précolombiens ou postérieurs à la conquête.

Après avoir revu les classifications de Walter Lehmann, Garry Hirtzel, Eduardo Noguera et Salvador Toscano, Alcina Franch les classe de la manière suivante : I. Manuscrits nahuas ; II. Manuscrits du groupe Borgia ; III. Codex zapotèques ; IV. Codex mixtèques ; V. Manuscrits d'autres cultures ; VI. Manuscrits indigènes écrits en caractères latins.

I. MANUSCRITS NAHUAS

GRUPE A - CODEX CALENDRIERS RITUELS

(y compris tous les codex précolombiens et post-cortésiens, contenant des calendriers rituels, symboles religieux, séries chronologiques, les dieux, les fêtes, les coutumes, les rites et, enfin, les annales ou histoires de certaines périodes).

1. Codex Borbonicus. On l'appelle ainsi parce qu'il fut découvert dans la Bibliothèque du Palais-Bourbon, à Paris ; il avait été volé par des grognards de Napoléon, à l'Escurial, où il était conservé depuis le xvi^e siècle. Il est actuellement à Paris, à la Bibliothèque de l'Assemblée Nationale.

2. Tonalámatl Aubin. Il est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris (Collection Aubin-Goupil).

Le comte Max de Waldeck a dû l'acquérir à la Bibliothèque du Couvent de San Francisco, de Mexico ; il le vendit à M. Aubin (le manuscrit porte son nom). Puis, l'ouvrage revint à M. Goupil, qui l'offrit à la Bibliothèque Nationale.

3. Codex Humboldt. Recueilli par le baron de Humboldt, celui-ci le présenta, en 1806, à la Bibliothèque Royale de Berlin, où il se trouve encore aujourd'hui.

Les illustrations du titre ci-dessus représentent Ehecatl (vent), le deuxième des vingt jours du mois aztèque

4. **Codex Magliabecchi.** Provenant de la Bibliothèque d'Antonio Magliabecchi (1633-1716), il est passé, avec quelques milliers d'autres volumes, à la *Biblioteca Nazionale Centrale, de Florence (Italie)*, où il a été repéré par Zelia Nuttall, qui l'a édité.

5. **Codex du Musée de l'Amérique.** Il a été découvert en Espagne, en 1945, et remis à la « Real Academia de la Historia », de Madrid, par Pilar Bermúdez de Castro. Finalement, il a été acquis par le *Museo de América, de Madrid*.

6. **Codex Telleriano-Remensis.** Celui-ci faisait partie de la bibliothèque de Charles-Maurice Le Tellier, archevêque de Reims, dont il tire son nom. En 1700, il passait à la Bibliothèque Royale, la *Bibliothèque Nationale de Paris*.

7. **Codex Vaticanus 3738.** Il est également connu sous les appellations de « **Codex Vaticanus A** » et de « **Codex Ríos** ». C'est vraisemblablement le Père Acosta qui le découvrit à la fin du XVI^e siècle dans la *Bibliothèque du Vatican*, où il est encore.

GROUPE B - ROLE DES TRIBUTS

(y compris les manuscrits se rapportant — de près ou de loin — aux tributs que les populations payaient à leurs maîtres, les Aztèques. Les trois premiers de ces manuscrits sont apparentés entre eux, et l'on suppose même que le 9 et le 11 pourraient être des copies du même manuscrit précortésien).

8. **Rôle des tributs.** Il date de 1512 ou de 1522. Il a appartenu à la « Collection Boturini ». Il ressemble étrangement au *Codex Mendoza*.

9. **Codex Poinsett.** L'ambassadeur Joël R. Poinsett l'emporta aux Etats-Unis en 1826. Il resta durant trois années à l'« American Philosophical Society ». En 1877, il passait à l'*Académie des Sciences Naturelles de Philadelphie*, où il est encore.

10. **Codex Mendoza.** On l'appelle encore « **Codex Mendocino** », car il avait été commandé par le vice-roi Mendoza. Toutefois, cet ouvrage a été composé par

des indigènes. En 1549, le navire sur lequel était transporté ce manuscrit — à destination de l'Espagne — fut arraisonné par des pirates français. Ce codex a dû être acquis en 1553 par le cosmographe royal A. Thevet. A la mort de ce dernier, vers 1584, il fut remis à Richard Hacluyt. Il passa ensuite à la *Bodleian Library*, de Londres.

11. **Codex Mauricio de la Arena.** On l'appelle également « **Codex Tlahquitenango** », parce qu'il provient de cet endroit, dans l'Etat de Morelos. Il est conservé au *Museo Nacional de Historia de México*. Il avait été découvert par de la Arena.

Rôle des tributs



- Costume de guerrier -



Codex florentino (XXIII - 19, Musiciens)
- Danses aztèques -

Rôle des tributs



- Costume de guerrier -

GROUPE C - CODEX HISTORIQUES

(C'est sans doute le groupe le plus important ; il offre naturellement le plus grand intérêt, car ses images fixent chronologiquement d'innombrables faits qui ne sont donnés que partiellement par les chroniqueurs espagnols.)

12. Codex Boturini. On l'appelle aussi « **Tira de la peregrinación** » ou « **Tira del Museo** ». Il a d'abord appartenu à Lorenzo Boturini, puis au gouvernement du vice-royaume, pour finir au *Museo Nacional de México*, où il est conservé.

13. Codex Sigüenza. Il se trouve actuellement au *Museo Nacional de Historia, de Mexico*. Ayant appartenu tout d'abord à Fernando de Alva Ixtlilxóchitl, puis à Sigüenza y Góngora, il a été prêté par ce dernier à Gemelli Carreri, aux fins de publication. Il a été vu, en 1759, par Clavijero, au Collège des Jésuites de Mexico, et, plus tard, à la « Profesa ». Finalement, acheté par J. Vicente Sánchez, il a été offert par ce dernier au Musée National d'Histoire.

14. Codex Azcatitlán. Est conservé actuellement à la *Bibliothèque Nationale de Paris (Collection Aubin-Goupil)*. Son nom vient du lieu d'où a été tirée la narration.

15. Codex Cozcatzín. Il doit son nom à l'un des protagonistes du récit. Il a été la propriété de Boturini, puis d'Aubin.

16. Codex Aubin ou de 1576. Il avait également appartenu à Boturini, puis à Aubin. Volé, il a été perdu. Mais une copie en est conservée à la *Bibliothèque Nationale de Paris*.

17. Codex Ramírez. Il a été découvert par José Fernando Ramírez. Une copie était conservée au *Couvent de Santo Domingo (Mexique)* et fut utilisée par le Père Durán. Une autre copie fut retrouvée, en 1856, par Ramírez, au *Couvent de San Francisco (Mexique)*.

18. Codex Durán. On l'appelle aussi « **Atlas Durán** » ; il a la même origine que le Codex Ramírez.

19. Codex Osuna. C'est l'un des plus intéressants, que l'on ne peut comparer qu'au « Codex Mendocino ». Edité à Madrid, il a pu être complété avec des feuillets retrouvés dans l'*Archivo General de la Nación, à México*.

20. Codex en Croix. Aubin l'appelait « **Anales de Cuauhtitlán, de Texcoco y de México** », ce qui n'est pas tenu pour exact. Après avoir appartenu à Boturini, Aubin l'eut en sa possession. Il est actuellement à la *Bibliothèque Nationale de Paris (Collection Aubin-Goupil)*.

21. Codex Xolotl. On l'appelle également « **Histoire de la Nation chichimèque** ». Après Boturini, il appartient à Aubin. Une copie en est conservée à la *Bibliothèque Nationale de Paris*.

Lienzo de Tlaxcala

- Première rencontre de Cortès et de Moctezuma, à Tenochtitlán, avec la Malinche comme interprète -



22. Codex Kingsborough. Il a été dénommé ainsi par Del Paso y Troncoso.

23. Codex Misantla. Datant, sans doute, de 1563, ce codex représente l'arrivée des Espagnols et le débarquement de ceux-ci à Liacatlán.

Codex de Dresde, 69

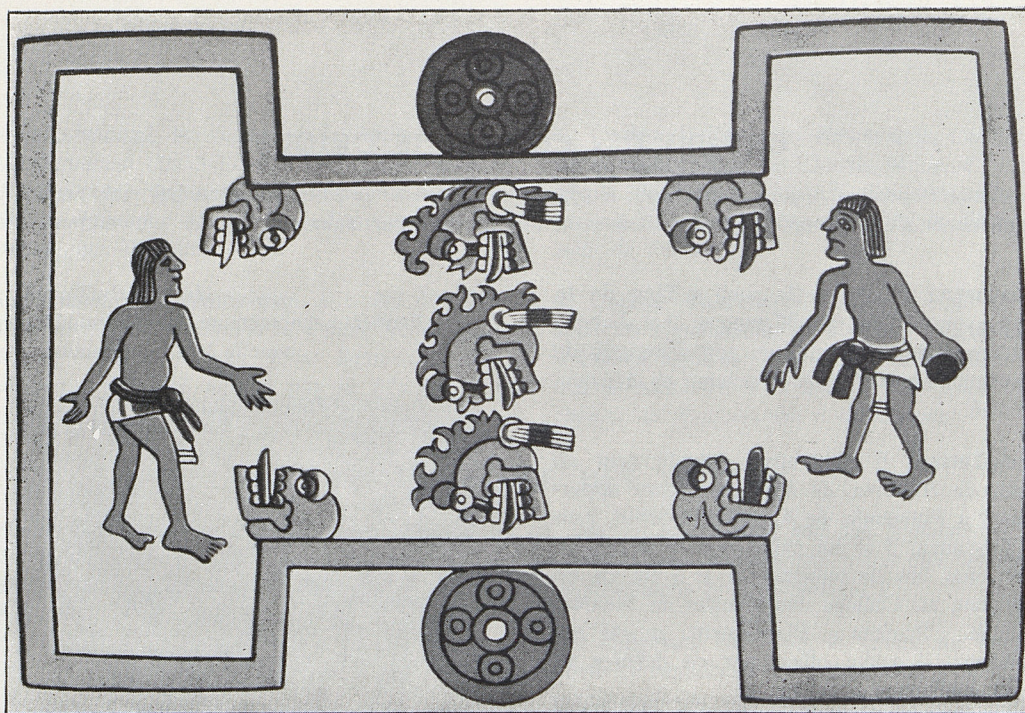


Codex de Dresde, 61



- Système de numération aztèque -

Codex
Magliabecchi
(68)



Jeu
de
pelote

24. Lienzo de Jucutácato. Découvert en 1877 par Nicolás León, celui-ci l'offrit à la *Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística*.

25. Lienzo de Santa María Chimalpa. L'on n'en connaît que ce qu'en dit Lehmann, selon lequel Eduardo Seler l'aurait vu.

26. La « **Carte de Tepechpan** » appartient à Boturini. Waldeck l'emporta à Paris, où elle est conservée à la *Bibliothèque Nationale*.

27. La « **Carte Tlotzin** » contient l'histoire de la fondation de Texcoco et des Chichimèques. Elle appartient à Aubin.

28. La « **Carte Quinatzin** » passa des mains de Boturini dans celles d'Aubin.

29. Codex de Nexmoyotla. On l'appelle aussi « **Généalogie de Ateno** ». Il est conservé au *Musée National d'Anthropologie, de Mexico*.

30. Codex de Santo Tomás Xochtlán. L'original était peut-être de 1530, mais l'on n'en connaît qu'une copie (probablement du XVIII^e siècle).

31. Codex de Tlatelolco. Il a été étudié récemment par R. H. Barlow. La première partie a été perdue.

32. Généalogie des rois chichimèques. L'original a été perdu. Deux copies en sont conservées — l'une de Boturini et l'autre de José Pichardo — à la *Bibliothèque Nationale de Paris (Collection Aubin-Goupil)*.

GRUPE D - CODEX TOPOGRAPHIQUES

(Ce groupe est d'un intérêt considérable, en raison de la description graphique de divers endroits. Ce sont des cartes ou des plans portant des légendes géographiques, des noms de lieux et, dans plusieurs cas, l'histoire de leurs colonisateurs, des itinéraires, des dates.)

33. Plan de Tlatelolco. L'original a été perdu. D'une copie, due à León y Gama, Vargas Rea a tiré récemment une édition. Cette copie se trouve dans une institution des Etats-Unis d'Amérique du Nord.

34. Les Plans de Teotihuacán, appelés également « **Codex Saville** » et « **Codex Ayres** », ont été découverts par Leopoldo Batres, au début du siècle dernier.

Il s'agit de deux plans : l'un, provenant du professeur Marshall H. Saville, a été remis par ce dernier au *Musée d'Histoire Naturelle, de New York* ; l'autre est conservé dans l'*Ayres Collection* de la *Newberry Library, de Chicago*.

35. Carte de Cuauhtinchan N° 3 : conservée au *Musée National d'Anthropologie, de Mexico*.



Le plus ancien plan de la Vallée de Mexico (attribué à Alonso de Santa Cruz)

36. **Carte de Cuauhtinchan N° 4** : conservée au Musée National d'Anthropologie, de Mexico.

37. **Carte de Popotla** : conservée au Musée National d'Anthropologie, de Mexico.

38. **Codex de Tonayán** : a été étudié récemment par Barlow.

39. **Codex de Contlantzinco** : est conservé au Musée National d'Anthropologie, de Mexico.

GRUPE E - CODEX TECHIALOYAN

(C'est l'un des groupes les plus nets quant à leur différenciation et à leurs caractéristiques. Il est dénommé de « Techialoyan », parce que c'est le premier qui ouvre la série. Tous ces codex sont précortésiens ; on y trouve donc mêlés peintures et hiéroglyphes avec des fragments dans la langue náhuatl, mais en caractères latins. Commentant le « Codex de San Antonio Techialoyan » et le comparant à d'autres connus, Gómez de Orozco a pu déterminer ce groupe ; il a donné comme explication de son caractère unitaire, le fait que Fray Pedro de Gante avait installé son école de peintres indigènes dans le Couvent de San Francisco, de Mexico, d'où provenaient certainement ces manuscrits. Pour sa part, Barlow a proposé que chaque codex de ce groupe porte une dénomination arbitraire, au moyen d'une lettre, ce qui a été adopté.)

40. Le **Codex A, de San Antonio Techialoyan**, date de 1534 ; c'est le témoignage d'une répartition de terres. Il a été édité par Gómez de Orozco.

41. **Codex C, de Quauhximalpan**, est conservé dans l'Archivo General de la Nación, à Mexico.

42. Le **Codex E, de Cempoala**, date de 1530. Le manuscrit a été découvert en 1846, par l'abbé Brasseur, de Bourbourg (France). Il a été reproduit par Bernard Quaritch.

43. **Codex F, « Cuaderno de Iztapalapa »** : il appartient à Boturini, puis au Musée National d'Histoire, de Mexico. Perdu peu après, il n'a pu être retrouvé.

44. **Codex G. Enciso** : Gómez de Orozco en fait mention.

45. **Codex H.** Il est conservé dans la Bibliothèque de Mrs. Milton E. Getz et figure dans son catalogue.

46. Le **Codex J**, de **Santa Cecilia Acatitlán**, est conservé au *Musée de Guadalajara (Etat de Jalisco - Mexique)*.

47. Le **Codex L**, de **San Miguel Mimiahuan**, date de 1544 et appartient à une *collection particulière*.

48. Le **Codex M**, de **San Bartolomé Tepanahuayan**, se trouve actuellement à la *Bancroft Library de l'Université de Berkeley (Californie, Etats-Unis)*. Selon Barlow, il remonterait à 1534 ou 1544.

49. Le **Codex N**, de **Santa María Tetelpan** — datant certainement de 1545 — est aujourd'hui à la *John Carter Brown Library, de Providence (Etats-Unis)*.

50. **Codex Q**, **García Granados**. Il a été acquis à Paris, sur la fin du XIX^e siècle, par M. García Granados, qui l'a offert au *Musée National d'Anthropologie, de Mexico*, où il est encore.

3. **Codex Cospianus**, anciennement « **Codex bolognese** » ou « **Codex de Bologne** ». Son titre actuel lui a été donné par Del Paso y Troncoso, parce qu'il avait appartenu au marquis de Cospi, avant de devenir la propriété de l'Institut des Sciences et des Arts de Bologne. Il se trouve actuellement à la *Bibliothèque de l'Université de Bologne (Italie)*.

4. **Codex Fejérvary-Mayer**, auparavant « **Codex de Pesth** », « **Codex Fejérvary** » et « **Codex Mayer** ». Offert par J. Mayer, il est actuellement conservé au *Free Public Museum, de Liverpool (Grande-Bretagne)*.

5. **Codex Laud**. Il semble qu'il ait été emporté d'Espagne en Angleterre, en 1623, par Charles I^{er} et le duc de Buckingham. Ces derniers l'auront probablement offert à l'archevêque de Canterbury, William Laud (1573-1645), qui l'a légué à la *Bodleian Library, de Londres*.

6. Le **Codex Vaticanus 3773** est l'un des plus importants de ce groupe. Il a sûrement dû, entre 1565 et (1573-1645), entrer dans les collections de la *Bibliothèque du Vatican*.

II. MANUSCRITS DU GROUPE BORGIA

(Ce groupe, traditionnellement classifié en dehors de tout autre, vient du « Borgia ». En raison de la beauté de ses peintures, du caractère mythologique et religieux des manuscrits, l'ensemble forme un tout indépendant et bien caractérisé. D'autre part, bien qu'il y ait une similitude entre eux — ce qui fait penser qu'ils correspondent à la culture mixtèque —, on relève aisément certains traits ayant fait naître des doutes encore sans solution. Il est donc prudent de considérer ce groupe en dehors du reste des manuscrits mixtèques que nous verrons par la suite.)

1. **Codex Borgia**. En réalité, c'est l'appellation du groupe tout entier. Il est parvenu en Europe peu après la conquête. Le cardinal Stefano Borgia (1751-1804) l'a trouvé par hasard et l'a incorporé au *Musée Borgia, de Rome*.

2. **Peinture n° 20 de la Collection Aubin**, connu aussi sous l'appellation « **Culto rendido al Sol** » (Culte rendu au Soleil). Il est conservé à la *Bibliothèque Nationale de Paris (Collection Aubin-Goupil)*.

III. CODEX ZAPOTÈQUES

1. **Codex Baranda**. Après avoir appartenu à Boturini, ce codex passa à la Bibliothèque Nationale de Mexico. Sur instructions de Joaquín Baranda — dont il a reçu le nom pour cette raison —, il a été déposé au *Musée National d'Histoire, de Mexico*.

2. **Carte de Huilotepec**. Eduardo Seler en a fait mention en 1896. Puis, en 1901, *Frederick Starr*, ayant visité le village de Huilotepec, tira une photocopie de la carte, qu'il *publia*.

3. **Lienzo de Guevea**. Cette planche a une forte ressemblance avec la carte précédente. On l'appelle également « **Généalogie des seigneurs zapotèques** ». Ce « lienzo » est conservé à Guevea, au nord de Tehuantepec (Mexique) ; une copie — peu exacte — se

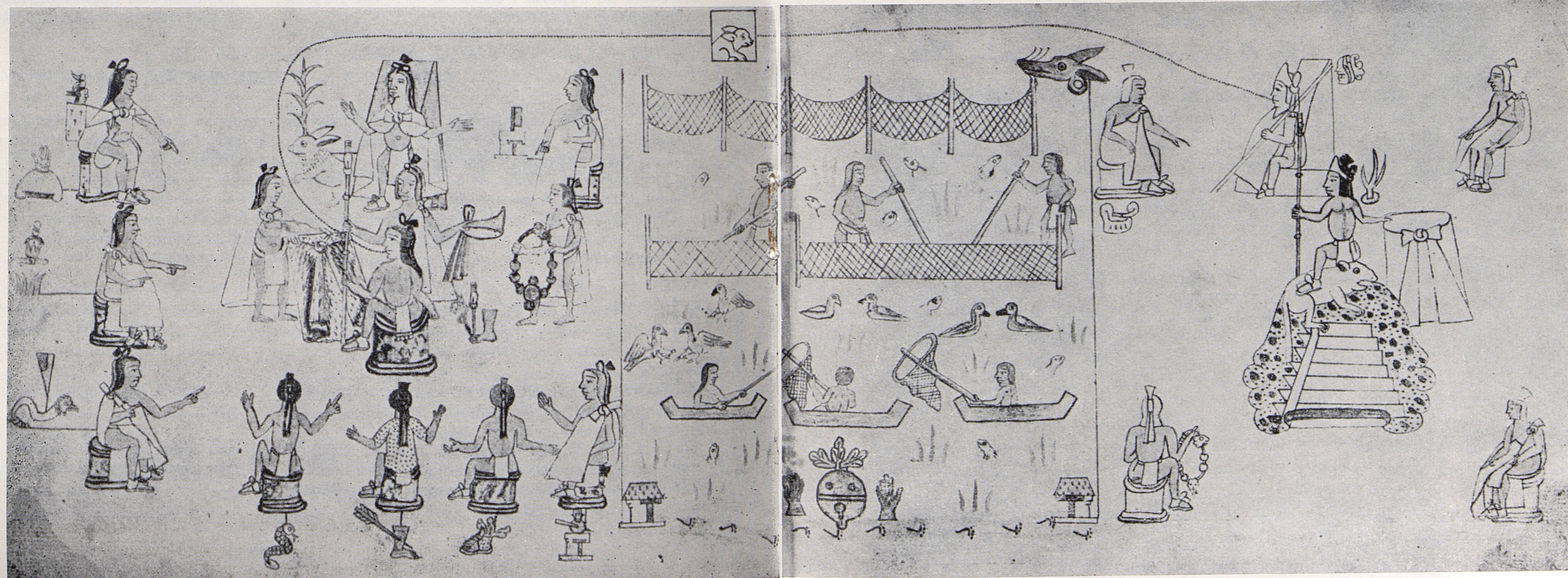
trouve au *Musée National d'Anthropologie, de Mexico*.

4. Le **Codex Sánchez Solís** tire son nom de son ancien propriétaire. On l'appela ensuite **Codex zapotèque** ou **Codex Waecker-Gotter**, du nom de son propriétaire le plus récent, qui l'emporta en Allemagne. Une copie se trouve actuellement au *Musée National d'Histoire, de Mexico*.

5. **Carte de Tehuantepec**. L'original figurait à l'*Exposition de Madrid de 1892*.

6. **Codex Alvarado**. Chavero dit que ce codex se rapporte aux conquêtes d'Alvarado jusqu'aux Chiapas et au Guatemala, et Paso y Troncoso assure qu'il n'a qu'un caractère chronologique.

Codex Azcatitlán
(planche 13)



Établissement des
premiers seigneurs
de Tenochtitlán
(1325)
et de Tlatelolco
(1337)

IV. CODEX MIXTÈQUES

(C'est un groupe parfaitement différencié parmi l'ensemble des codex mexicains ; en outre, c'est l'un des plus caractéristiques. Quant à l'origine culturelle de ces manuscrits, certains chercheurs, parmi lesquels Seler, estiment qu'ils pourraient être zapotèques ; Alfonso Caso a pu, en revanche, démontrer que — qu'ils soient mixtèques ou zapotèques — ils étaient d'une époque si « mixtéquisée » que l'on peut pratiquement les considérer comme étant de la même culture. Leur caractéristique commune est d'avoir tous un caractère historique. C'est ce qu'indiquent, tout d'abord Zelia Nuttall, puis Cooper Clark et Spinden. Mais c'est Caso qui a indiscutablement prouvé ce caractère en reconstituant l'histoire même d'une série de caciques ou chefs politiques mixtèques depuis le VIII^e siècle environ jusqu'au XV^e. Ces manuscrits possèdent une autre caractéristique commune : l'éclat dans le coloris, la perfection et la sûreté du trait, la fantaisie dans l'exécution des sujets, et un signe particulier répété dans tous et qui serait l'indication de l'année dans chaque cas.)

1. Codex Vindobonensis, appelé également « **Codex Indiæ Meridionalis** » et « **Codex Clementino** ». L'original fut envoyé par Cortés à Charles-Quint, en 1519 ; l'empereur l'offrit au roi de Portugal, ce dernier à Jules de Médicis (le futur pape Clément VII). Il est actuellement à la *Bibliothèque de Vienne (Autriche)*.

2. Codex Nuttall. Son histoire est parallèle à celle du codex précédent, jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle, où il fut acquis par Lord Zouche, et il figure toujours dans sa *bibliothèque particulière*. Zelia Nuttall l'a étudié là-bas.

Codex Mendoza
(63)
Prêtre contemplant
les étoiles



alraqui mapz. Esta de no
de mirando las estres
llas enel cielo za bers
katorá que es, que tie
ne xpoz fof^o2 congo/.

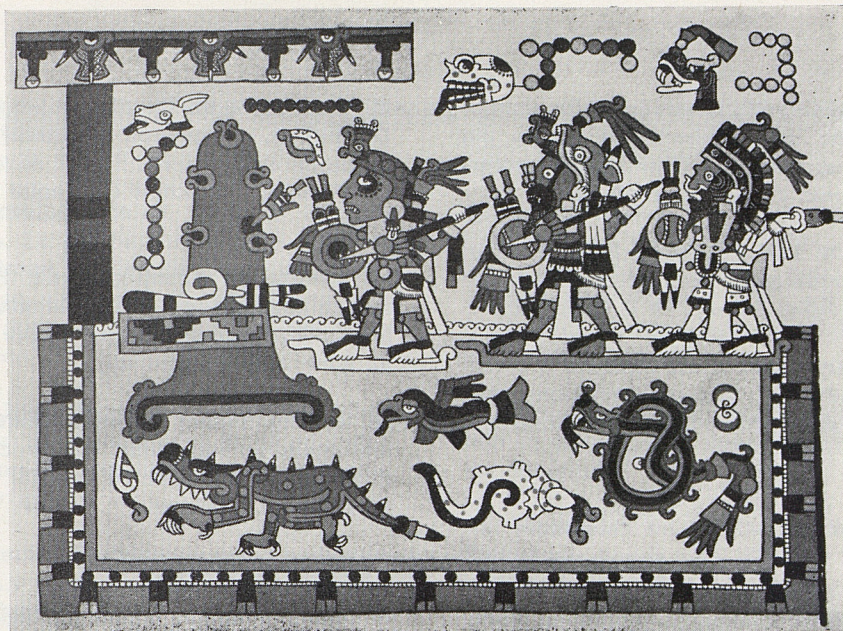
3. Codex Columbinus, connu aussi sous la dénomination « **Codex Doremberg** ». Il provient de la Haute-Mixtèque. L'original est conservé au *Musée National d'Histoire, de Mexico*, et une copie figure au *Musée de Leipzig (Allemagne)*.

4. Le Codex Becker n° 1, ou **Manuscrit du Cacique**, est apparu en 1852 entre les mains d'un Indien qui l'offrit à M. Pascual Almazán, de qui Becker, de Darmstadt, en fit l'acquisition. Il fut présenté en 1888, au *VII^e Congrès International des Américanistes*.

5. Codex Bodley. Il doit son appellation à son premier propriétaire, sir Thomas Bodley. Il est passé par la suite à la *Bibliothèque d'Oxford (Angleterre)*.

6. Le Codex Richards, ou « **Lienzo de Antonio León** », fut acquis à Oaxaca par *Mr. Constantine George Richards*, dont il a pris le nom.

Codex Zouche



- Assaut d'une île -

(L'île est figurée par le glyphe de la montagne, "tepetl". Trois personnages armés de flèches, de lances et de boucliers, s'avancent vers l'île.)

7. Le **Codex Selden I** appartenait à John Selden (1584-1654), qui l'offrit à la *Bodleian Library de l'Université d'Oxford (Angleterre)*.

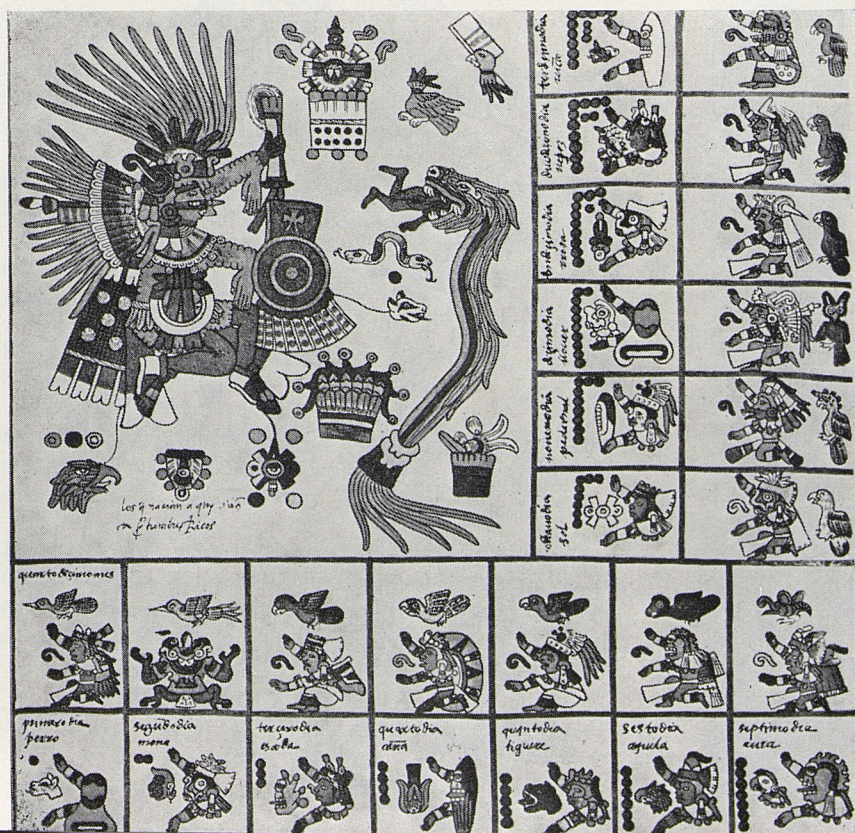
8. **Codex Selden II** : a la même histoire que le précédent.

9. **Codex Tulane** : après avoir appartenu à Samuel Daza de Tlaxiaco, il passa entre différentes mains ; acquis finalement par une Américaine, celle-ci l'offrit au *Middle American Research Department de l'Université de Tulane (Etats-Unis)*, où il est toujours conservé.

10. **Codex Becker n° 2**. Joint à d'autres pièces de la collection Becker, il se trouve aujourd'hui au *Musée National d'Histoire de Vienne (Autriche)*.

11. **Fragment Doremberg**. Comme le « *Codex Columbinus* », ce manuscrit fut acquis par *Doremberg*, alors qu'il était consul d'Allemagne à Mexico ; il est conservé chez celui-ci, à *Leipzig (Allemagne)*.

12. **Codex Dehesa**. Ce manuscrit appartient d'abord à M. Cardoso, de Puebla (Mexique), et en dernier à M. Teodoro A. Dehesa, qui l'offrit au *Musée National d'Histoire, de Mexico*, où il est conservé.



Page du Tonalámatl
du Codex Borbonicus

(L'année divinatoire de 260 jours se divise naturellement en 20 treizaines ou "semaines" commençant chacune par le chiffre I, affecté d'un signe différent. Chaque "semaine" était assignée à un ou deux dieux.)

13. Codex Mixtèque n° 36. Cette carte fut dressée peu après la conquête, pour indiquer les limites des propriétés de divers agriculteurs. Il se trouve aujourd'hui au *Musée National d'Histoire de Mexico*.

14. Lienzo Vischer n° 1. Il appartient à Lucas Vischer, qui séjourna au Mexique entre 1828 et 1837. Vischer l'offrit au *Musée de Bâle (Suisse)*, où il est encore.

15. Codex de Yanacuitlán. Il est conservé à l'*Academia de Pintura de Puebla (Mexique)* : plusieurs photographies en ont été présentées à la *Grande Exposition de Madrid de 1892*.

16. Le Lienzo de Zacatepec, ou « Códice Martínez Gracida », est resté en la possession du *Ministerio de Fomento, du Mexique* ; il a été édité en 1900, par *Antonio Peñafiel*. Une copie était entre les mains d'*Eduardo Selser*.

17. Lienzo de Amoltepec. Ce manuscrit était autrefois en la possession de don Manuel Martínez Gracida. Il se trouve actuellement au *Musée d'Histoire Naturelle de New York (Etats-Unis)*.

18. Autres Codex topographiques d'Oaxaca. Ces manuscrits se rapportent aux procès entre les Indiens et le marquis del Valle de Oaxaca, vers 1549. Ils furent présentés en 1933, au *I^{er} Congrès Mexicain d'Histoire*.

V. MANUSCRITS D'AUTRES CULTURES

1. Codex de la Famille Cuara. Il se trouvait autrefois au Musée de Morelia (Mexique). De caractère historico-généalogique, il est conservé actuellement au *Musée National d'Anthropologie, de Mexico*.

2. Le Codex Otomí fut acquis par C.C. James, de Mexico, et se trouve actuellement au *Musée National d'Anthropologie, de Mexico*. Selon Alfonso Caso, son auteur est Fray Felipe de Santiago, Indien otomí.

3. Codex Fernández Leal. Après avoir été la propriété de Benjamín Guevara, ce manuscrit fut, finalement, acquis par E.F. Molera, de San Francisco. Il semble qu'il ait été perdu.

4. Codex Porfirio Díaz. D'origine cuicatèque, il a été présenté à l'Exposition de Madrid, en 1892. Il est actuellement conservé au *Musée National d'Anthropologie, de Mexico*.

5. Le Lienzo de Santa María Ichcatla appartenait à Martínez Gracida avant qu'il ait été acquis par *Eduardo Selser*.

6. Le Codex Sierra, ou « Códice de Santa María Catarina Texupan », fut acquis par l'*Académie de Peinture de Puebla (Mexique)*, entre 1828 et 1892.

Codex Fejérvary-Mayer (28)
Mictecacihuatl (épouse du dieu de la mort)



Codex Matritense
Le jeu du Tochtecomatl (l'écuelle du lapin)
- légende de la découverte du pulque -



1. Le
manus
relac
œuvre
Chima
throp

2. « U
cana
tères l
dans le

3. « E
de C
édité
puis p

4. « A
Domir
Quaub
Nation

5. « E
tenu à
ajour
lection

6. « A
en esp
publié
Mexic

7. La
publié
Mengi

8. Lis
histoir
tions c

9. Hu
Gariba
ciens ;
la Ban
fornie,

10. L'
— me

11. « A
qui app
Chimal

12. Lis
docum
édité p
d'un tr

VI. MANUSCRITS INDIGÈNES EN CARACTERES LATINOS

1. Le **Codex Chimalpopoca** se compose de trois manuscrits différents. Le second, en espagnol, « **Breve relación de los dioses y ritos de la gentilidad** », œuvre de Pedro Ponce, a été édité en 1892. Le « *Codex Chimalpopoca* » est conservé au *Musée National d'Anthropologie de Mexico*.
2. « **Unos Anales históricos de la Nación Mexicana** » : c'est la plus ancienne source écrite en caractères latins. Ces « *Annales* » ont été éditées par Mengin, dans le « *Baessler Archiv* ».
3. « **Historia Tolteca-Chichimeca** », ou « **Anales de Cuauhtinchan** » : cette « *Histoire* » fut d'abord éditée par Preuss et Mengin dans le « *Baessler Archiv* », puis par H. Berlin.
4. « **Anales de Chimalpahin** » est l'œuvre de Domingo Francisco de San Antón Muñoz Chimalpahin Quauhtlehuanitzin ; elle est conservée à la *Bibliothèque Nationale de Paris (Collection Aubin)*.
5. « **El Memorial Breve de Chimalpahin** » a appartenu à Sigüenza y Góngora, puis à Boturini. Il se trouve aujourd'hui à la *Bibliothèque Nationale de Paris (Collection Aubin)*.
6. « **Anales Mexicanos** ». Le manuscrit a été traduit en espagnol par Chimalpopoca. Alfredo Chavero l'a publié dans les « *Anales del Museo Nacional* », de Mexico.
7. La **Généalogie des rois d'Azcapotzalco** a été publiée par H. Berlin, selon la traduction allemande de Mengin.
8. **Liste des rois de Tenochtitlán** : c'est plutôt une histoire qu'une liste ; elle a paru dans les mêmes conditions que la « *Généalogie* » ci-dessus.
9. **Huehuetlatolli. Document A.** Selon Angel María Garibay, les « *huehuetlatolli* » étaient des propos d'anciens ; tel en est le sens. Ce manuscrit est conservé à la *Bancroft Library de l'Université de Berkeley (Californie, Etats-Unis)*.
10. L'**Histoire de Tlatelolco** a paru dans l'ouvrage — mentionné ci-dessus — de H. Berlin.
11. « **Anales Coloniales de Tlatelolco** ». L'original, qui appartenait à Boturini, a été perdu. Au XIX^e siècle, Chimalpopoca a pu en faire une copie, qui a paru.
12. **Liste des rois de Tlatelolco**. Comme les autres documents mentionnés ci-dessus, ce manuscrit a été édité par Berlin, et, comme les autres, ce fut le résultat d'un travail demandé par fray Bernardino de Sahagún.
13. Les **Annales de la Conquête de Tlatelolco** s'étendent sur les années 1473 à 1521. Ce manuscrit, qui appartenait à Boturini, passa au *Musée National d'Histoire, de Mexico*. L'original est perdu, mais une copie, faite au XIX^e siècle par Galicia Chimalpopoca, y est encore conservée.
14. **Anónimo Mexicano**. Chavero se chargea de l'édition de ce manuscrit, dans les *Anales del Museo Nacional de México*.
15. **Memorial de los indios de Nombre de Dios, Durango**. Acquis vers 1850 par José Fernando Ramírez, il passa finalement à la *Bancroft Library de l'Université de Berkeley (Californie, Etats-Unis)*.
16. **Acuerdo de Mexicanos y Michoacanenses**. Ce manuscrit a également été traduit par Galicia Chimalpopoca, et acheté par José Fernando Ramírez. Il a fini à la *Bancroft Library de l'Université de Berkeley (Californie, Etats-Unis)*.
17. **Autres manuscrits**. Il existe divers autres manuscrits, notamment : un sermonnaire en náhuatl (Paul Rivet y fait allusion) ; le catéchisme du père Bernardo José Ramírez.

Page du Codex Telleriano-Remensis
- Décrit la période qui va de 1424 à 1439 -



Les documents indigènes n'ayant pas été encore édités sont nombreux, ainsi que l'a fait connaître Barlow, dans une liste parue dans sa revue *Tlalocan*.

La présente nomenclature complète utilement la bibliographie contenue dans l'ouvrage de George C. Vaillant, *Les Aztèques du Mexique* (édition française par Guy Stresser-Péan), publié dans la « Bibliothèque Historique », chez Payot, à Paris, 1951.

Afin de mieux localiser certains de ces codex indigènes, il nous a paru utile de donner une liste de cent codex, qui peuvent être consultés au *Musée National de Mexico*.

- Codex de Guevea.**
Codex de Huamantla. Premier fragment.
Codex de Huamantla. Second fragment.
Codex de Huamantla. Troisième fragment.
Codex de Huamantla. Quatrième fragment.
Codex de Huamantla. Cinquième fragment.
Codex de Huamantla. Sixième fragment.
Codex-Plan de la Ville de Mexico.
Codex Baranda.
Codex de Jucutácato.
Codex-Carte de San Pedro Tlacotepec.
Codex de lieu non identifié.
Codex Becker 2 (copie *fac simile*).
Codex Becker n° 2 (copie inexacte).
Codex d'Annales Aztèques.
Codex de Cholula (Original).
Codex de Cholula (copie).
Codex de Cholula (copie à l'huile).
Codex généalogique des Mendoza Moctezuma.
Codex du culte de Tonatiuh.
Codex de justifications de dépenses.
Codex Sigüenza.
Codex-Carte de Mixquiahuala.
Codex de Coatlinchan, Texcoco.
Codex de Cuertlaxcoapan, Puebla.
Codex de Sevina (Siunan). Original.
Codex de Sevina (copie).
Codex de Coatepetl.
Codex n° 20 (Mixtèque).
Codex Mauricio de la Arena.
Codex-Plan de San Gabriel de Cholula.
Codex de Cuauhtinchan n° 1.
Codex de Cuauhtinchan n° 2 ou *Peregrinación de los Totomihuaca*.
Codex Maya de Cuauhtinchan n° 3.
Codex-Plan de Cuauhtinchan n° 4.
Codex Chavero.
Codex Moctezuma.
Codex d'une famille de Tepeticpac, Tlaxcala (original).
Codex d'une famille de Tepeticpac, Tlaxcala (copie).
Codex de Quiotepec et Cuicatlán.
Codex Columbinus.
Codex de Puacuaro (original).
Codex de Puacuaro (copie).
Codex de Contlantzinco.
Codex de Santo Tomás Xochtlan.
Codex Mixtèque.
Tira de la Peregrinación de los Aztecas.
Codex de Tlatelolco.
Codex de Nahuatzen.
- Codex généalogique de Zolin.**
Codex de l'Académie de Puebla (copie).
Lienzo de Tlaxcala.
Codex García Granados.
Codex Porfirio Díaz.
Codex Dehesa.
Rôle des Tributs.
Livre de prières.
Calendriers mexicains de Veytia.
Codex des tributs de Santa Cruz Tlamapa.
Codex des tributs de Santiago Zapotitlan.
Codex du Monastère de San Mateo Huichapan.
Codex topographique fragmentaire.
Codex de la seigneurie de Tenochtitlan.
Codex de Zacatepec.
Codex des seigneurs de San Luis Huexotla et San Lorenzo Axotlan.
Codex de San Antonio Techialoyan.
Codex Chilán Balán de Tizimín.
Codex Chilán Balán de Ixil.
Codex Muro.
Codex de San Juan Teotihuacán.
Codex de Tlaxcala.
Fragment de tributs.
Codex de Xalapa.
Codex d'une région boisée.
Codex d'Otumba.
Codex de Tepecuacuilco.
Codex avec scènes de la conquête (copie).
Codex Caltecpaneca.
Codex de la descendance de Pitzahua.
Codex généalogique de Nopalxochitl (copie ancienne).
Codex de Nezmoyotla, Ateno, Zoyatitlan et Hueytetla.
Codex généalogique de Tetlamaca et Tlametzin.
Codex généalogique.
Codex de généalogies de Yetla.
Codex de Teotenantzin.
Codex des possessions de don Andrés.
Codex-Carte de Popotla.
Codex de Taltepeque Santa María Nativitas.
Codex de San Cristóbal Coyotepec (original).
Codex de San Cristóbal Coyotepec (copie).
Codex de Yanhuítlán.
Codex n° 94 (original).
Codex n° 95 (copie).
Codex de Tzoquitetlan.
Codex de San Juan Nayotla.
Codex de la famille Cuara (copie).
Codex Ramírez.

Financement du Mexique par le Gouvernement Français et un consortium bancaire

par Antonio ORTIZ MENA

Ministre des Finances et du Crédit Public

La préoccupation et les efforts déployés par le Mexique au cours des dernières décennies, en vue d'arriver à une ferme situation créditrice avec l'étranger, — en remplissant strictement toutes ses obligations externes et, dans certains cas, par des paiements anticipés — ainsi que la stabilité monétaire, politique et sociale dont il jouit, ont favorisé son prestige actuel sur les marchés extérieurs.

Le Mexique est parvenu également à consolider, d'une façon pleinement satisfaisante, sa position créditrice externe, du fait de l'utilisation constante des crédits de l'étranger auxquels il a fait appel et qu'il a toujours employés à des travaux de caractère productif ayant contribué à son développement économique.

Les crédits alloués au Mexique, en juin 1963, — pour un montant total de 750 millions de francs français — par le Gouvernement Français et un consortium bancaire, formé par les banques les plus importantes de ce pays, ont été le résultat le plus significatif de cette situation.

Sur les ressources provenant de ces financements, le Mexique consacrera une somme de 500 millions de francs à l'achat de biens et de services français. Le reste sera destiné à l'acquisition de biens et de services réalisés au Mexique à concurrence de 100 millions de francs, et les 150 autres millions de francs seront prêtés directement par le Trésor Français à la Nacional Financiera, en vue du remboursement de dépenses locales ou de nouveaux financements d'engagements sur les opérations à effectuer.



M. Ortiz Mena

Chacune de ces sommes contribuera à l'es-sor d'importantes entreprises dans les secteurs fondamentaux de l'économie mexicaine, tels que l'industrie pétrochimique et l'exploitation sucrière. Avec les fonds destinés à l'industrie sucrière, trois grands groupes sous administration « ejidale » seront créés dans de nouvelles régions de canne à sucre du pays ; chacun de ces groupes produira 80.000 tonnes de sucre.

Le mécanisme du crédit a été prévu pour qu'en ce qui concerne les dépenses devant être effectuées en France, les conditions habituelles soient maintenues pour les crédits de fournitures qu'obtenait jusqu'ici dans ce pays Petróleos Mexicanos (organisme chargé officiellement du développement de l'industrie pétrolière et des produits pétrochimiques de base).

L'initiative privée du Mexique ayant, de son côté, une part dans le développement pétrochimique, elle interviendra dans la mise en application de certains des projets pétrochimiques auxquels ces crédits sont destinés, et elle percevra, par conséquent, elle aussi, les bénéfices qui en résulteront.

Conformément aux conditions stipulées dans le protocole souscrit par les gouvernements des deux pays, un tiers du crédit global (environ 250 millions de francs français) pourrait être employé à absorber des dépenses effectuées au Mexique, ce qui serait susceptible de profiter directement à l'industrie du pays et aurait des répercussions favorables sur toute son économie.

En ce qui concerne la part financée par les banques françaises le délai d'amortissement sera, au total, de 13 ans ; le remboursement du capital commencera à être effectué au bout de 3 ans, à compter de la date du premier versement sur chaque projet. Ce qui permettra de n'effectuer de remboursements que lorsque les investissements auront produit les revenus nécessaires à la couverture du financement.

Quant à la part devant être financée par le Trésor Français, le capital en sera amorti dans les délais de 5 ou 9 ans, selon la destination qui aura été donnée aux ressources correspondantes.

LE VIEUX PROBLÈME D'EL CHAMIZAL est liquidé

par Maria Eugenia MARTINEZ
Secrétaire d'Ambassade

EN 1848, au moyen du Traité de Guadalupe Hidalgo, lequel mettait fin à la guerre entre le Mexique et les Etats-Unis, était fixée, sur une partie de la frontière nord du Mexique, une ligne de partage imaginaire, suivant la moitié du Río Bravo — appelé « Río Grande » par les Nord-Américains. L'utilisation de fleuves comme frontières entre deux pays, a le grave inconvénient de voir, avec le temps, se produire des accidents naturels susceptibles d'en modifier le cours. C'est ce qui est arrivé, à plusieurs reprises, pour le Río Bravo. D'importantes crues ont fait dévier le fleuve vers le sud, laissant dans sa partie nord de larges étendues de terres qui appartenaient, auparavant, au Mexique.

Pour ce qui est des taux d'intérêt, l'on peut indiquer que les prêts pour fournitures rapporteront un intérêt de 6,5 % l'an sur les soldes impayés, alors que ceux provenant du Trésor Français sont fixés à 4 % l'an, également sur des soldes impayés.

Les crédits obtenus pour des dépenses locales devront être couverts dans une période de 5 années, à partir de la date de l'achèvement des travaux. En fait, le crédit est obtenu pour 8 ans : les trois premières années avec seulement paiement d'intérêts, les cinq suivantes, y compris l'amortissement du capital.

Il est intéressant de remarquer que les crédits, quand il s'agira de financement pour Petróleos Mexicanos, pourront être utilisés aussi bien par cet organisme, pour son propre compte, que pour des entreprises pétrochimiques mexicaines, associées ou indépendantes.

Enfin, il faut souligner l'importance que représente pour le Mexique le fait que, pour la première fois, la France accorde un crédit international dans les délais et conditions dont nous avons parlé ; et c'est la première fois, également, qu'elle consent un prêt destiné à un gouvernement étranger.

La première représentation élevée par le Gouvernement du Mexique à la suite de la déviation de ce cours d'eau, portait sur la zone connue sous la dénomination de « El Chamizal », partie située entre les villes de Juárez et Chihuahua (au Mexique) et El Paso (dans le Texas, Etats-Unis). Cette réclamation fut présentée par le Ministre des Affaires Etrangères du Gouvernement présidé par Benito Juárez, le 5 décembre 1866.

En 1889, était créée et organisée la *Commission Internationale des Limites*, qui fut chargée de rechercher une solution aux problèmes frontaliers. En 1894, cette Commission eut pour mission de délimiter la ligne de partage entre *El Paso* et

Paso del Norte (aujourd'hui *Ciudad Juárez*), en la faisant passer par les ponts qui reliaient ces deux localités, et se trouvaient dans la zone en litige. Le Gouvernement du Général Díaz n'approuva pas cette fixation provisoire de la ligne de démarcation, et il le fit savoir au Gouvernement nord-américain, lequel accusa réception du désaccord du Gouvernement mexicain quant au transfert de territoires.

Des difficultés surgirent à différentes reprises, car, le Mexique, loin d'abandonner cette portion de terre, renouvelait à chaque instant, au Gouvernement américain, son droit de juridiction sur celle-là, et s'opposait à certains gestes de Nord-Américains.

Diverses propositions en vue de soumettre le litige à un arbitrage, n'aboutirent à aucun résultat.

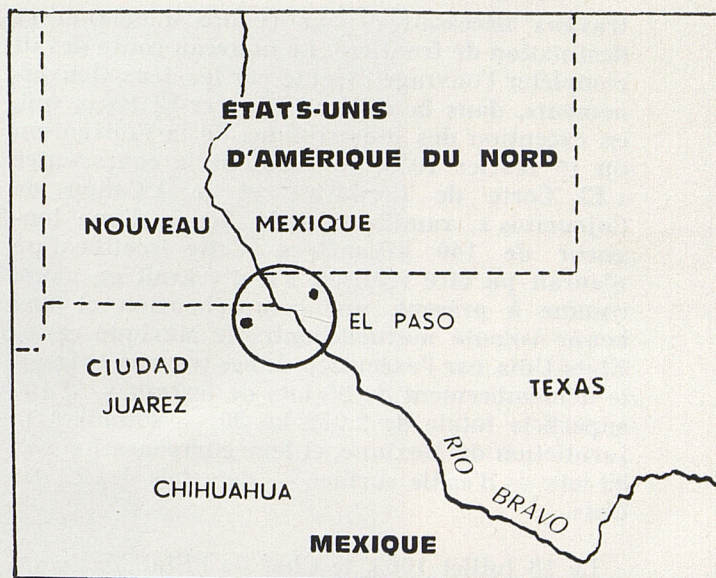
En 1910, un tiers expert, accepté par les deux parties, fut désigné pour siéger à la *Commission Internationale des Limites* ; M. Eugène Lafleur, docteur en droit, de nationalité canadienne, fut chargé des fonctions de Président.

Dans l'impossibilité de dire si l'ensemble du territoire appartenait à l'un ou à l'autre des deux pays, il fut décidé, à la majorité des voix, que revenait aux Etats-Unis l'autorité sur la partie d'El Chamizal située en 1864 — avant les crues de cette année là — au nord de la ligne médiane du cours du Río Bravo, et que le Mexique exercerait sa puissance sur la partie sise au sud de la ligne médiane en question, c'est-à-dire sur une superficie d'environ 177 hectares. Le représentant des Etats-Unis contestait le point de vue de la majorité de la Commission, en se basant notamment sur le fait que, conformément à l'opinion de son pays, il était impossible de fixer, en 1911, le cours suivi par le fleuve en 1864. Le Mexique se rangea à l'avis de la majorité, et, comme il n'était pas entré en possession de sa part, il attendit sereinement qu'on lui rendit justice.

L'exécution de la sentence arbitrale resta en suspens pour des raisons historiques et du fait de l'opposition systématique des Etats-Unis.

« El Chamizal » devint alors le point névralgique des relations entre les deux pays, relations qui, par ailleurs, étaient presque toujours cordiales. Cette zone demeura quasi déserte, car le Mexique n'acceptait pas que des citoyens américains y vissent pour construire.

Le dossier des représentations du Mexique aux Etats-Unis, relatif à « El Chamizal », devenait



Zone d'El Chamizal

volumineux. Il fallut la haute compréhension et la ténacité du Président López Mateos, ainsi que la largeur de vue et le sens de la justice du Président Kennedy, pour mettre un point final à cette fâcheuse affaire.

Le 30 juin 1962, le Président López Mateos et le Président Kennedy, au cours de la visite rendue au Mexique par ce dernier, annoncèrent qu'ils étaient convenus de donner des instructions à leurs organismes compétents, afin que ceux-ci recommandent une solution définitive. Pendant une année, les techniciens des deux pays travaillèrent inlassablement à un projet d'opération complémentaire, sans laquelle la restitution d'« El Chamizal » au Mexique n'eut été d'aucun profit : la rectification du cours du Río Bravo.

Quand les pourparlers s'engagèrent entre les Gouvernements du Mexique et des Etats-Unis, « El Chamizal » avait une superficie totale d'environ 242 hectares. Une portion de territoire jouxtant El Chamizal, « El Corte de Córdoba », d'une superficie de 156 hectares, soumise à la juridiction du Mexique, est située au nord du cours actuel du fleuve. Ce *corte*, cette coupure, fut créé artificiellement en 1899, d'un commun accord entre les deux Gouvernements afin d'amoinrir le danger d'inondations. Ce territoire, ainsi que la partie d'« El Chamizal » à remettre au Mexique, fût demeurée séparée du territoire national par le Río Bravo, faute des

travaux nécessaires pour rendre à celui-ci sa destination de frontière. Le nouveau cours devait compléter l'ouvrage exécuté par les deux Gouvernements, dans la vallée de Juárez-El Paso, qui, en exécution des prescriptions de la Convention du 1^{er} février 1933, en rectifiait le cours entre « El Corte de Córdoba » et le « Cañon de Cajoncitos », ramification du fleuve d'une longueur de 140 kilomètres. Cette rectification n'aurait pu être réalisée, s'il n'y avait eu alors, comme à présent, une compréhension et une bonne volonté mutuelle entre le Mexique et les Etats-Unis, car l'exécution de ces travaux exigeait le démembrement de 86 lots de terrain — d'une superficie totale de 2.072 ha 39 — soumis à la juridiction du Mexique, et leur compensation par 89 lots — d'égale surface — détachés des Etats-Unis.

Le 18 juillet 1963, le Chef de l'Etat Mexicain, — alors que le Président Kennedy le faisait dans son pays — adressait un message à la Nation, afin de porter à sa connaissance qu'il avait approuvé — tout comme le Président des Etats-Unis — les recommandations du Ministère des Affaires Etrangères du Mexique et du Département d'Etat de Washington, recommandations tendant à résoudre le vieux problème d'El Chamizal. Le Chef de l'Etat Mexicain annonçait que, une fois ces recommandations reprises dans une Convention, laquelle devait être ratifiée par les Parlements des deux pays, se trouverait liquidé un facteur négatif dans les relations du Mexique avec les Etats-Unis. Le Mexique recouvrera ainsi une partie de son territoire national, qui, en droit, lui a toujours appartenu.

Voici, en résumé, quelles sont les recommandations dont il a été question :

a) Le cours du Río Bravo devra être dévié dans le tronçon Ciudad Juárez-El Paso, afin de laisser au Mexique une superficie de 333 hectares, au sud de la ligne médiane du fleuve, ligne qui deviendra la frontière.

b) Le nouveau cours devra partir du point de divergence entre le cours actuel du fleuve, et celui de 1864. Il conviendra de s'attacher à ce que

les démembrements et les compensations de terrain soient réduits au minimum et qu'en fonction de leurs aspects particuliers, ils contribuent à l'embellissement des deux villes-frontières.

c) En résumé, sur les 177 hectares d'El Chamizal, réclamés par le Mexique, environ 148 lui seront remis. Les 29 hectares restant seront compensés par une portion de territoire placée sous juridiction des Etats-Unis, à l'est du « Corte de Córdoba ». De même, 78 hectares actuellement sous juridiction américaine, dans la zone contiguë, à l'est du « Corte de Córdoba », reviendront au Mexique, en compensation d'une égale superficie détachée du territoire actuellement sous juridiction du Mexique, au nord du « Corte de Córdoba ».

d) Il sera opportun que tous les terrains en question ne fassent l'objet de titres de propriété privée, ni de restrictions de jouissance, ou de servitudes de n'importe quel ordre. Le *Banco Nacional Hipotecario Urbano y de Obras Públicas* rachètera les propriétés sises dans la zone réintégrée au Mexique. Aucun paiement ne sera effectué par les deux Gouvernements, pour la valeur des terrains qui passeront d'un pays à l'autre. Les deux Gouvernements supporteront, à parts égales, le coût des travaux du nouveau cours du fleuve — lequel atteindra environ trois millions de dollars —, ainsi que des ponts devant remplacer les six actuellement en service.

Le Ministère des Affaires Etrangères du Mexique ainsi que le Département d'Etat des Etats-Unis se sont déclarés convaincus que la solution de ce litige sera un louable exemple pour le monde entier, et qu'elle contribuera à la paix universelle, en mettant de nouveau en évidence que tous les différends entre Nations, aussi compliqués soient-ils, peuvent être aplanis par voie de négociations amiables.

Le 29 août 1963 était signée la Convention formelle, laquelle a été ratifiée conformément aux modes constitutionnels des gouvernements signataires.

LE PR

L

Murvi
S. Ex
Géné
M. P
Direct
des Se
des Se
Présid

étaient
Mexic

peuple
et pou



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE EST L'HÔTE DU MEXIQUE

LE Président de la République Française et Mme Charles de Gaulle ont rendu au Mexique la visite que leur avaient faite, l'an dernier, le Président des Etats-Unis Mexicains, Mme López Mateos et leur fille.

Pour cette visite officielle du Chef de l'Etat Français, celui-ci était accompagné de : M. Maurice Couve de Murville, Ministre des Affaires Etrangères ; S. Exc. M. Raymond Offroy, Ambassadeur de France au Mexique ; S. Exc. M. l'Ambassadeur Etienne Burin des Rosiers, Secrétaire Général de la Présidence de la République ; du Général de division aérienne Gabriel Gauthier, Commandant de la Maison Militaire du Président de la République ; M. Pierre Siraud, Ministre plénipotentiaire, Chef du Protocole ; M. Jacques de Beaumarchais, Ministre plénipotentiaire, Directeur du Cabinet du Ministre des Affaires Etrangères ; M. Gilbert Perol, Conseiller des Affaires Etrangères, Chef des Services de Presse de la Présidence de la République ; M. Roger Vaurs, Conseiller des Affaires Etrangères, Chef des Services d'Information de l'Ambassade de France à Washington ; du Commandant Albert Lurin, aide-de-camp du Président de la République ; M. Raoul Spitalier, Conseiller des Affaires Etrangères.

Avant que l'avion ne se pose sur le terrain de Mérida (Etat du Yucatán), les hôtes d'honneur du Mexique étaient déjà salués par un vaste panneau, formé d'ampoules électriques, reproduisant un message du Chef de l'Etat Mexicain et ainsi libellé :

« Le Mexique aime la France très cordialement et je suis sûr d'être l'interprète des sentiments que porte un peuple à l'autre, en formant des souhaits fervents pour le bonheur de votre Excellence, pour la gloire de votre République et pour l'amitié entre nos deux Nations. »

A MERIDA - PREMIÈRE ESCALE AU MEXIQUE

Le lundi 16 mars 1964, venant de Pointe-à-Pitre, le cortège présidentiel faisait escale à Mérida (Etat du Yucatán), où il quittait le « Boeing » pour prendre place dans une « Caravelle » de l'Armée française de l'Air.

Représentant le Chef de l'Etat Mexicain, M. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education Nationale, était venu accueillir le Président de la République Française, en compagnie de S. Exc. le Dr Ignacio Morones Prieto, Ambassadeur du Mexique en France, de MM. Luis Torres Mesías, Gouverneur de l'Etat du Yucatán, Joaquín Bernal, Directeur Général adjoint du Protocole, ainsi que

de nombreuses personnalités civiles et militaires de l'Etat du Yucatán.

Dans son allocution, M. Torres Bodet souligna que l'amitié franco-mexicaine est : « Un élément de progrès, de liberté et de concorde internationale. »

Le Ministre fit l'éloge du Général Charles de Gaulle, en ces termes :

« Soldat qui a toujours défendu la grandeur authentique de sa patrie; homme toujours fidèle à ses convictions, Chef d'Etat dévoué à la collaboration internationale sur la base de l'indépendance et de la justice. »

A L'AÉROPORT INTERNATIONAL DE MEXICO

La « Caravelle » présidentielle se posait sur le terrain de Mexico à 13 heures (heure locale). A l'Aéroport Central l'attendaient le Président des Etats-Unis Mexicains, Mme et Mlle López Mateos, le Président de la Commission Permanente du Congrès de l'Union et Mme Sánchez Mireles, le Président de la Cour Suprême de Justice et Mme Guzmán Neyra, les Membres du Cabinet Présidentiel et les Chefs de Mission Diplomatique, accrédités

auprès du Gouvernement Mexicain, ainsi que leurs épouses.

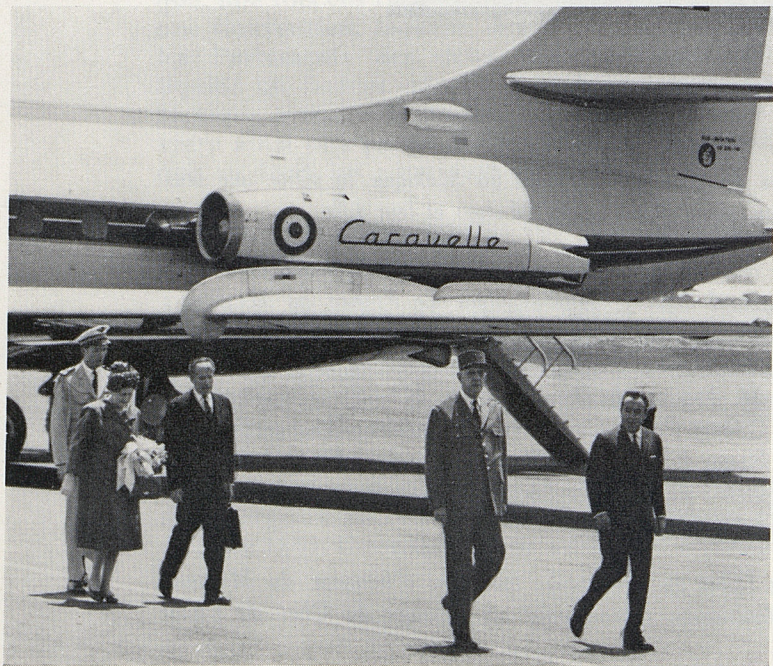
Rompant avec le protocole, le Général de Gaulle, en uniforme, donna l'accolade à M. Adolfo López Mateos, qui l'accueillit par ces mots :

« Monsieur le Président, interprète du sentiment unanime, spontané et chaleureux de tous les citoyens de cette République, c'est en leur nom et en celui du Gouvernement du Mexique que je présente, à vous-même et à Madame de Gaulle ainsi qu'aux Membres de votre suite, les expressions de la plus cordiale et affectueuse bienvenue.

« Votre présence parmi nous, nous la considérons comme le moment le plus transcendant et heureux de l'histoire des relations franco-mexicaines, et si c'est un grand honneur pour nous que, pour la première fois, un Chef d'Etat Français soit notre hôte, cet honneur est, en cette occasion, d'autant plus grand que ce Chef d'Etat est également un éminent homme d'Etat.

« Cela vous explique pourquoi, sur cette terre mexicaine — créatrice d'anciennes civilisations et cultures et dont le passé est éclairé par le génie de nos ancêtres — les bras qui s'ouvrent grands devant vous ne sont pas seulement ceux d'un gouvernement recevant un gouvernement ami, mais ceux de tout un peuple qui admire en vous l'un des plus purs héros de la Deuxième Guerre Mondiale.

« Par cet accueil, je puis également vous exprimer, alors que nous rendons en votre personne un hommage symbolique à l'influence de la culture et de l'esprit français sur notre vie et à l'impulsion que les idées de la Révolution de 1789 ont donné à nos luttes libératrices, que ce jour est chargé d'une signification exceptionnelle : car en développant les relations directes entre la France et le Mexique nous élargissons notre contribution commune à l'effort tendant à hâter l'établissement de relations pacifiques entre tous les peuples, à l'effort qui doit aboutir au désarmement universel et total, à une paix durable et à la réalisation des échanges et de la coopération entre l'Europe et l'Amérique Latine.



U. P. Photo

— Le Général de Gaulle à sa descente d'avion —
Précédé de M. Federico Mariscal, directeur du Protocole, le Président est suivi de Mme Charles de Gaulle, de M. Pierre Siraud, ministre plénipotentiaire, Chef du Protocole, et du commandant Albert Lurin, aide-de-camp du Président de la République Française



Mme

« L
— et
jointe
passé
qu'éta
cent
nation
défen
placa
de ch
égalité
naiss
ont l
degré
de vu
nouve
la ré
le mo
posé,

« M
souve
dont
les a
pathie
peupl
tous
de v
Franc



— A l'aéroport de Mexico —

De gauche à droite : le Président López Mateos, Mme López Mateos et M^{me} de Gaulle, le général de Gaulle et M^{lle} López Mateos (U. P. Photo)

« Les liens que nous avons noués entre nos deux pays — et dont les bases, contenues dans la Déclaration Conjointe faite après nos conversations de mars de l'année passée, ont déjà donné d'excellents résultats parce qu'étayées par de loyaux accords bilatéraux — se renforcent par l'identité d'objectifs dans la conjoncture internationale. Et ces objectifs, à leur tour, se fondent sur la défense des valeurs humaines et sur le respect d'irremplaçables principes d'harmonie universelle : indépendance de chaque Etat en ce qui concerne ses propres problèmes, égalité juridique dans les rapports entre Etats, et reconnaissance de ce que les nations hautement industrialisées ont le devoir de coopérer avec celles qui le sont à un degré moindre. Dans la prochaine confrontation de points de vue, que nous allons avoir, nous pourrions envisager de nouvelles méthodes qui, tout en donnant plus de force à la réciprocité franco-mexicaine, seront à même de hâter le moment où l'Amérique Latine, ainsi que vous l'avez proposé, pourra bénéficier d'une participation européenne.

« Monsieur le Président, je n'oublie pas — c'est un souvenir inoubliable — les amabilités et les distinctions dont j'ai été l'objet au cours de ma visite en France. Je les ai reçues comme un témoignage d'amitié et de sympathie envers ma patrie. En vivant maintenant avec mon peuple, vous allez sentir combien votre présence est, pour tous les Mexicains, une heureuse et émouvante occasion de vous exprimer l'affection que nous inspire la France, l'admiration que nous gardons pour ses tra-

ditions et la reconnaissance pour votre généreux effort personnel afin que soit développée toujours plus l'alliance exemplaire entre votre pays et le nôtre. Une alliance qui, je l'ai déjà dit, n'est ni formelle ni protocolaire ; alliance qui n'est dirigée contre personne et contre rien, mais qui est exclusivement destinée à favoriser une solidarité spirituellement et matériellement féconde pour deux grandes communautés : la communauté européenne et la communauté latino-américaine.

« En vous souhaitant, ainsi qu'à Madame de Gaulle et aux personnalités qui vous accompagnent, un heureux séjour au Mexique, je forme des vœux pour que, lorsque vous retournerez en France, vous emportiez avec vous le souvenir de l'hospitalité franche et joyeuse que le Gouvernement et le peuple du Mexique se plaisent à vous offrir dès cet instant. »

Répondant au Président du Mexique, le Général de Gaulle s'est exprimé ainsi :

« Je comprends fort bien l'importance et la solennité de cette cérémonie. Cette visite, la première, dans l'histoire de nos deux peuples, que la France fait au Mexique, est vraiment une occasion exceptionnelle pour mon pays, de lui offrir une preuve de son amitié, de sa confiance et de son estime.

« La France éprouve pour le Mexique depuis bien longtemps, nous pourrions dire depuis la naissance de votre nation à l'histoire du monde, une sympathie toute particulière. Il y a entre nous de nombreuses affinités, bien qu'un grand océan nous sépare ; tout, en vérité, nous incite à être unis : votre grand, votre noble, votre glorieux passé, votre présent qui est de travail et d'effort humain, et votre futur qui est sans aucun doute magnifique. Les raisons que nous avons, nous, Français, et je crois pouvoir le dire, Monsieur le Président, que vous aussi, Mexicains, avez de coopérer, sont évidentes.

« Il est tant de choses qui s'additionnent pour qu'une nation comme la vôtre et une nation comme la mienne, dans l'univers où elles existent, travaillent unies dans cet univers en transformation. Une action solide, ferme, d'une nation moderne comme le Mexique, et d'une nation comme la France, peuvent rendre un grand service au monde, à l'humanité.

« Ainsi que vous l'avez dit vous-même, c'est une union qui n'est dirigée contre personne. Notre devoir à l'égard de l'humanité est le progrès de la paix.

« Tels sont, Monsieur le Président, les sentiments avec lesquels je viens vous voir et vous rendre l'émouvante visite que vous avez faite à Paris, l'an dernier. Votre accueil m'a touché au plus profond de mon cœur. Toute la France le sentira aussi.

« Je me sens tout heureux de me trouver sur votre terre. Une fois encore je vous salue et je salue Madame López Mateos, qui vous a si aimablement accompagné. Dès maintenant, j'exprime ma gratitude envers vous et envers le Mexique tout entier pour l'accueil que vous avez bien voulu me réserver.

« Vive le Mexique ! »

Au BALCON du PALAIS NATIONAL

Entre l'aérodrome et Mexico, tout le long du parcours, des deux côtés de la chaussée, les Mexicains, par dizaines de milliers, agitaient de grosses crécelles en bois, criaient, applaudissaient, brandissaient de grandes banderoles portant le nom de leurs organisations professionnelles, des portraits en couleur du Président de la République Française, des calicots souhaitant la bienvenue au Général de Gaulle.

Arrivés sur la place du Zocalo, « au cœur du Mexique », les deux Chefs d'Etat apparaissent presque aussitôt au balcon central du Palais National. Le Président López Mateos prend la parole pour présenter son Hôte d'honneur :

« Mexicains, mes compatriotes,

« Cette place est le cœur du Mexique. C'est ici que, aux jours glorieux de l'empire aztèque, siégeaient les pouvoirs politiques et religieux, non loin de la multitude qui affluait au grand marché, mais aussi pour consulter les prêtres, les gouvernants, les juges.

« C'est ici que s'acheva le règne de Moctezuma II. Quelque part, tout près d'ici, nous pourrions suivre par l'imagination, les pas du jeune Cuauhtémoc marchant vers son destin implacable; nous pourrions entendre la voix des conquérants, voir passer les carrosses des vice-rois et revivre les heures décisives de notre vie indépendante et révolutionnaire.

« Chaque année, du haut de ce balcon, le Président de la République glorifie le Mexique et les héros de son Indépendance. Ce n'est donc pas sans une légitime fierté que nous offrons cette tribune à notre hôte illustre, le Président de la République Française, afin que, selon son désir, il puisse parler d'ici — du cœur du Mexique — au peuple mexicain. Nous ne saurions en offrir aucune qui soit plus élevée ni d'un si pur lignage à l'héroïque soldat de la liberté et de la grandeur de la France.

« Mexicains : le Général de Gaulle. »

— La foule massée devant le Palais National —



Le général de Gaulle et le Président López Mateos saluent la foule

Après le Président López Mateos, le Général de Gaulle s'est exprimé, en espagnol, pour saluer le Mexique :

« Mexicains, j'apporte au Mexique le salut de la France.

« La France salue le Mexique avec amitié. Mon pays, ardent, fier et libre, est attiré par le vôtre, libre, fier et ardent. Il n'existe aucune doctrine, aucune querelle, aucun intérêt qui nous oppose. Au contraire, beaucoup de raisons nous engagent à nous rapprocher.

« La France salue le Mexique avec respect. Nous savons à quelles imposantes origines américaines remonte votre nation. Nous savons avec quel courage vous avez conquis et maintenu votre indépendance. Nous savons quel immense effort de libération de l'homme et de développement moderne représente votre Révolution.

(U. P. Photo)

Pu

« L
prése
du de
tiques
pas l
irrém
la Fr
conco
qu'il
libres

« A
a pou
jamai
guerre
la syn
la rés
ouvro
a disp
la no
server
Franc
a fou
et mo

Pa
ment

« L
pour
sans
avons
Hidal
qui la
sion
de 19
jours
coup
montr
limita
doiver
qui s
déper
accun
des H
et spi

Ap
Mexi

« Il
sident
conna
Mexic
déclar
Mexic
et la
clés s
ration
pour
des p
ble et

Puis, M. Uruchurtu a souligné :

« L'esprit héroïque du peuple français a toujours été présent dans les manifestations de son histoire ; mais, lors du dernier conflit, où l'existence des régimes démocratiques était mise en péril, le général de Gaulle ne s'est pas laissé abattre par les circonstances, qui semblaient irrémédiablement contraires, et, à la tête des patriotes de la France Libre, il offrit au monde son inappréciable concours en vue du triomphe des démocraties ; c'est ainsi qu'il s'est gagné la vive reconnaissance des nations libres. »

« Aussi bien, accueillons-nous aujourd'hui avec joie — a poursuivi l'orateur, — non seulement l'homme qui n'a jamais cru que perdre une bataille signifiait perdre la guerre et qui, en juillet 1940, arborant dans son drapeau la symbolique Croix de Lorraine, se dressa pour organiser la résistance française contre l'envahisseur étranger ; nous ouvrons également nos portes au grand homme d'Etat qui a disposé du savoir et des forces nécessaires, soutenu par la noblesse et par le patriotisme de son peuple, pour conserver intactes la souveraineté et l'indépendance de la France, pays qui, par son exemplaire passion du travail, a fourni une preuve admirable de redressement matériel et moral.

Parlant de l'histoire du Mexique, le Chef du Département du District Fédéral a ajouté :

« Le Mexique a lutté d'une façon permanente d'abord pour la conquête de la liberté, puis pour conserver celle-ci sans tache. Dans une rapide évocation historique, nous avons à l'esprit les noms de Cuicláhuac, Cuauhtémoc, Hidalgo, Juárez, Madero, Carranza, et de tant d'autres pour qui la vie n'avait aucun sens dans des situations d'oppression où la dignité humaine était bafouée. La Révolution de 1910, qui eut pour résultat la Constitution de 1917 toujours en vigueur, coûta d'innombrables sacrifices et beaucoup de sang au peuple mexicain, lequel s'est toujours montré intransigent devant la moindre possibilité de limitation du droit sacré dont tous les pays de la terre doivent jouir en toute souveraineté. Nous sommes un pays qui se sent fort, pleinement convaincu que la force ne dépend pas de la puissance destructrice que l'on peut accumuler, car le pouvoir des nations, de même que celui des hommes, émane essentiellement de valeurs morales et spirituelles, les seules jouissant de l'immortalité. »

Après avoir souligné la constante attitude pacifiste du Mexique, M. Uruchurtu a conclu :

« Il m'est particulièrement agréable, Monsieur le Président de la République Française, de porter à votre connaissance que le Conseil Consultatif de la Ville de Mexico, en raison de vos dons extraordinaires, vous a déclaré hôte d'honneur de la capitale de la République Mexicaine ; et c'est pourquoi je vous remets le parchemin et la médaille qui correspondent à ce titre, ainsi que les clés symboliques de la cité, dont vous êtes assuré de l'admiration. De plus, je me permets de former des vœux fervents pour que votre séjour dans notre capitale, ainsi que celui des personnalités qui vous accompagnent, vous soit agréable et apporte des résultats positifs pour nos peuples ».



Le passage du cortège présidentiel dans une rue de Mexico, sous une pluie de confetti (U. P. Photo)

Le Général de Gaulle a répondu à ce discours en disant notamment :

« Je suis profondément heureux et honoré de me trouver ici. Je vous exprime mes remerciements, tout d'abord, pour ce témoignage d'amitié, de confiance, et ensuite pour les cadeaux dont j'ai été l'objet et que j'emporterai jalousement dans mon pays. Je suis sûr que la France sera émue en apprenant ce qui s'est passé aujourd'hui à Mexico, la réception pour laquelle cette ville s'est magnifiquement parée... Ainsi que son Régent vient de l'expliquer de manière éloquent, jamais auparavant ne s'étaient exprimées avec tant de magnificence les raisons qui rapprochent les esprits mexicains des esprits français. C'est pour moi l'occasion de relever le témoignage de cette capitale historique, où se sont épanouies l'Indépendance et la Révolution Mexicaine, grâce auxquelles on a pu édifier une solidarité politique, un progrès social et une stabilité économique, qui servent de modèles à l'Amérique Latine tout entière. »

Et le Chef de l'Etat Français a conclu :

« On voit à Mexico, les monuments, les témoignages de son passé, qui donnent tout à la fois l'assurance de son grand avenir. Salut de la France à Mexico, salut à Mexico de la capitale de la France, où votre Président était récemment. Vive la Ville de Mexico ! »

De retour à la résidence présidentielle de Los Pinos, le Général de Gaulle prenait congé du Président López Mateos sur ces mots :

« Je vous remercie de l'accueil particulièrement chaleureux que m'a réservé la ville de Mexico. Aujourd'hui, j'ai réservé ma journée au peuple. Je suis très heureux de la sympathie qu'il a bien voulu me montrer. »

Et la première journée mexicaine du Président de la République Française s'achevait par un dîner intime.

« Et vous, Mexicains, vous savez combien les Français, tout au long de leur longue et rude vie de peuple, ont lutté pour la liberté et la dignité des hommes. Vous savez comment, à présent, ils travaillent de leurs mains, de leur tête et de leur cœur pour élever leur pays et pour en aider beaucoup d'autres.

« La France salue le Mexique avec confiance. Le monde où nous vivons est en complète transformation. Mais aussi, il est menacé de subir d'épouvantables épreuves. Les problèmes qui, de ce fait, sont posés à tous les Etats,

s'appellent le progrès et la paix. Pour les résoudre, rien n'est plus important que la coopération de deux pays comme les nôtres, qui hier écoutèrent le même idéal, qu'aujourd'hui suivent la même route, et qui, pour demain, se sentent appelés à un même avenir.

« Voici donc ce que le peuple français propose au peuple mexicain : Marchons la main dans la main.

« Vive le Mexique ! »

A la RÉSIDENCE PRÉSIDENTIELLE de LOS PINOS

Le Général et Mme Charles de Gaulle prirent un bref repos dans les appartements qui leur avaient été réservés à « Los Pinos ».

A 18 heures, et pendant quarante-cinq minutes, les Présidents de la République Française et des Etats-Unis Mexicains procédèrent à un échange de vues sur les

problèmes européens et latino-américains, en présence de MM. Manuel Tello et Maurice Couve de Murville, ministres des Affaires Etrangères, ainsi que de M. le Dr Ignacio Morones Prieto, ambassadeur du Mexique en France, et de M. Raymond Offroy, ambassadeur de France au Mexique.

Au PALAIS du DISTRICT FÉDÉRAL

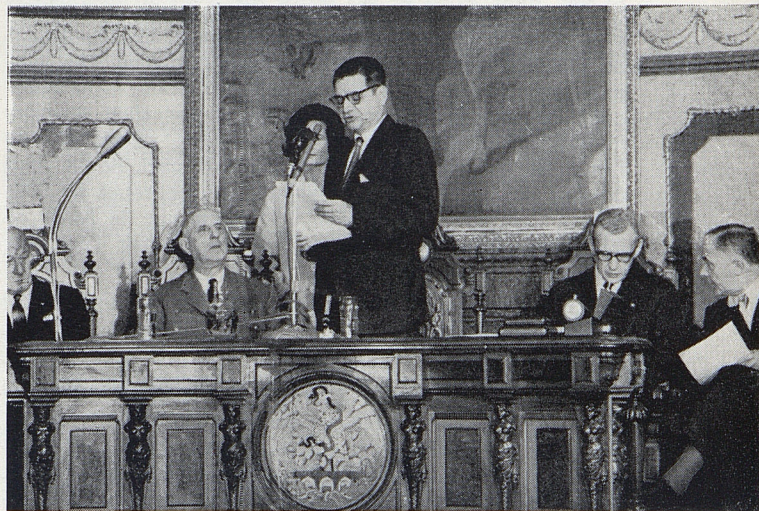
A l'issue de cet entretien privé, le Chef de l'Etat Français — accompagné de M. Ernesto P. Uruchurtu, Chef du Département du District Fédéral, de M. Maurice Couve de Murville, Ministre français des Affaires Etrangères, et de MM. les ambassadeurs Morones Prieto et Raymond Offroy — se rendait au Palais du District Fédéral (l'ancien Ayuntamiento) où il était reçu par les Autorités administratives.

On remarquait dans l'assistance : MM. Romulo Sánchez Mireles, Président de la Commission Permanente du Congrès de l'Union; Manuel Moreno Sánchez, Président de la Grande Commission du Sénat de la République; Arturo Garcia Torres, Secrétaire général du Département du District Fédéral, ainsi que les collaborateurs de M. Uruchurtu : MM. les ingénieurs Eduardo Molina et Gilberto Valenzuela, MM. Benjamin Olalde, Rafael Suarez Ocaña, le général Francisco Martínez Peralta, Directeur général de la Circulation, et le général Luis Cueto Ramírez, Chef de la Police municipale.

Le Chef du Département du District Fédéral prononça un discours dont nous extrayons les passages suivants :

« Avec une extrême délicatesse, qui révèle la décision bien arrêtée du Gouvernement et du Peuple français de resserrer les relations amicales existant déjà entre les deux pays et les deux Gouvernements, en guise de prélude à votre voyage, vous avez envoyé au Mexique un drapeau et des étendards nationaux qui n'auraient jamais dû sortir du pays et qui, s'ils nous rappellent de tristes jours

de notre histoire, scellent maintenant l'amitié sans nuages et assurent les relations spirituelles, culturelles et économiques de plus en plus fécondes entre nos deux nations. »



(U. P. Photo)

— M. Ernesto P. Uruchurtu, Chef du Département du District Fédéral, prononçant son discours de bienvenue —
De gauche à droite : M. Manuel Tello, ministre des affaires étrangères du Mexique, le général de Gaulle, M. Ernesto P. Uruchurtu, M. Maurice Couve de Murville, ministre des Affaires étrangères de la République Française, S. Exc. M. Raymond Offroy, ambassadeur de France au Mexique

La
de MM
ministr
France
Prieto
Hernán
rendit
il dépo
ral du
en hom

Apr
les acc
saluait
Comba
la ban
Lorra

De gau
ambass
de
I
M. Ma

Une
dencia
ensem
person
seulem
et jard
poupon
pour «
sible à

M.
Mexica
Gaulle

« J'ai
diale b
des ouv
édifier
Mexica

Aujour
vous re
hension
l'histoir
dramati

Apr
de Gau

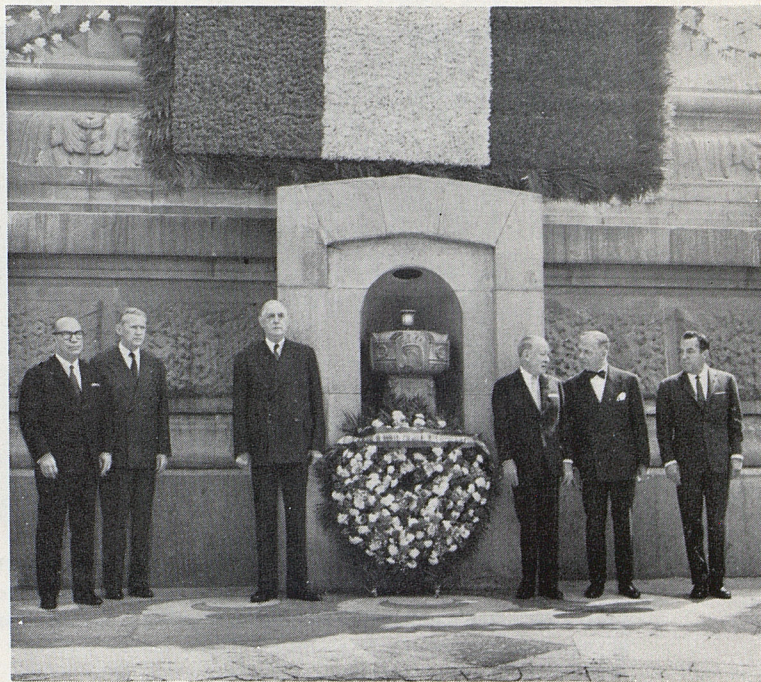
A la COLONNE de L'INDÉPENDANCE

La seconde journée — le mardi 17, — accompagné de MM. Manuel Tello et Maurice Couve de Murville, ministres des Affaires Etrangères du Mexique et de France, de MM. les ambassadeurs Ignacio Morones Prieto et Raymond Offroy, ainsi que du général Sánchez Hernández, le Président de la République Française se rendit à la Colonne de l'Indépendance, au pied de laquelle il déposa, aidé de M. Federico Mariscal, Directeur Général du Protocole, une gerbe barrée d'un ruban tricolore en hommage aux héros de la liberté du Mexique.

Après la minute de silence, et tandis que retentissaient les accents de la « Marseillaise », le Général de Gaulle saluait le drapeau de l'Association Française des Anciens Combattants, porté par M. Auguste Olivier, ainsi que la bannière de la France Libre, frappée de la Croix de Lorraine, que lui présentait M. Pierre Sarre.

De gauche à droite : S. Exc. le Dr Ignacio Morones Prieto, ambassadeur du Mexique en France, M. Maurice Couve de Murville, ministre des Affaires étrangères de la République française, le général de Gaulle,

M. Manuel Tello, ministre des Affaires étrangères du Mexique, S. Exc. M. Raymond Offroy, ambassadeur de France au Mexique, M. Federico A. Mariscal, directeur général du Protocole.



L'UNIDAD INDEPENDENCIA de la SÉCURITÉ SOCIALE

Une réception était offerte à l'« Unidad Independencia » de l'Institut Mexicain de la Sécurité Sociale, ensemble de trente-deux hectares, abritant près de 15.000 personnes et constitué en entité autonome, comportant non seulement des logements modernes, mais aussi des parcs et jardins, salles de spectacle, stades, groupes médicaux, pouponnières, supermarché, bref tout ce qui est nécessaire pour « instaurer un quartier à l'échelle humaine et accessible à toutes les classes sociales ».

M. Benito Coquet, Directeur général de l'Institut Mexicain de la Sécurité Sociale, salua le Général de Gaulle en ces termes :

« J'ai l'honneur de vous présenter les souhaits de cordiale bienvenue dans cette Unidad Independencia, cité des ouvriers qui, par leur effort quotidien, contribuent à édifier la grandeur de cette Nation. Hier, le Peuple Mexicain vous accueillait chaleureusement, cordialement.

Aujourd'hui, un secteur de notre population laborieuse vous rend un hommage plein d'admiration, de compréhension et de respect. Vous représentez une nation dont l'histoire, comme celle du Mexique, n'a été qu'une suite dramatique de luttes de nos peuples pour la liberté. »

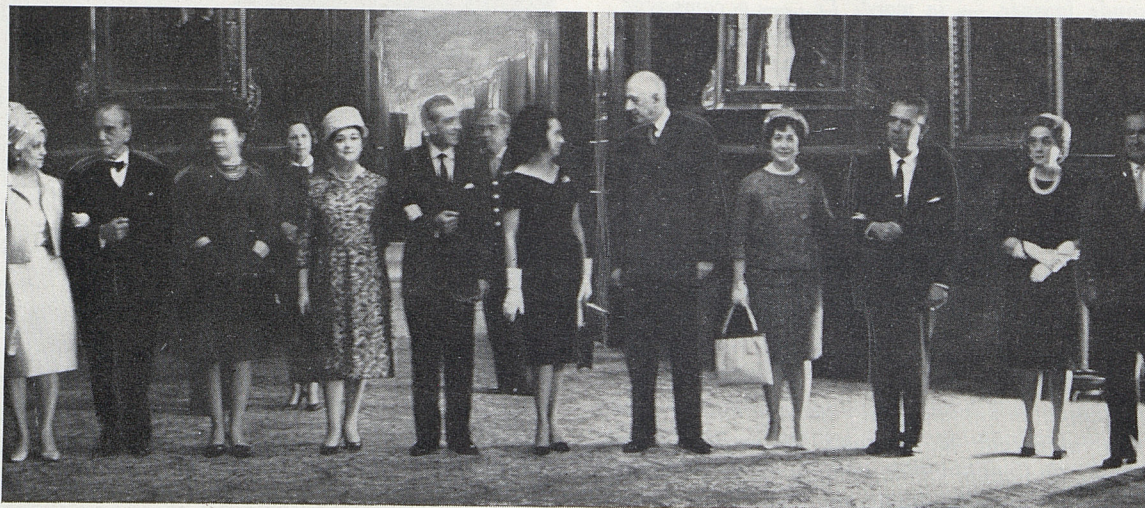
Après une rapide visite des installations, le Général de Gaulle félicita M. Benito Coquet :

« Merci, Monsieur le Directeur. Je reconnais l'immense effort que vous êtes en train de faire en faveur de votre peuple. Vive le Mexique ! »



De gauche à droite : M. Pierre Siraud, ministre plénipotentiaire, chef du Protocole, M. Maurice Couve de Murville, ministre des Affaires étrangères de la République Française, le général Tomás Sánchez Hernandez, S. Exc. le Dr Ignacio Morones Prieto, ambassadeur du Mexique en France, M. Raoul Spitalier, conseiller des Affaires étrangères, M. Benito Coquet, directeur général de l'Institut Mexicain de la Sécurité Sociale, le général de Gaulle. (U. P. Photo)

AU PALAIS NATIONAL



De gauche à droite : Mme Miguel Alemán, épouse de l'ancien Président du Mexique, M. Adolfo Ruiz Cortines, ancien Président du Mexique, M^{lle} López Mateos, Mme Charles de Gaulle, le Président López Mateos, M^{me} López Mateos, le général de Gaulle, M^{me} Cárdenas et le général Lazaro Cárdenas, ancien Président du Mexique, M^{me} et M. Emilio Portes Gil, ancien Président du Mexique

(U. P. Photo)

Pendant ce temps, Mme de Gaulle, en compagnie de Mme López Mateos, visitait les installations de l'Institut National de Protection de l'Enfance.

Le Président des Etats-Unis Mexicains et Mme Adolfo López Mateos offraient, au Palais National, au Président de la République Française et à Mme Charles de Gaulle, un déjeuner de 145 couverts. Auparavant, les deux Chefs d'Etat, leurs épouses et Mlle López Mateos s'entretenaient, dans le cabinet présidentiel, avec les anciens Présidents du Mexique — le général Lázaro Cárdenas, MM. Emilio Portes Gil, Miguel Alemán et Adolfo Ruiz Cortines, — accompagnés de leurs épouses. Après avoir salué les invités dans le « Salon des Ambassadeurs », le cortège se forma pour gagner la salle à manger.

A l'issue du banquet, le Président López Mateos déclara à son hôte illustre :

« Cet instant nous offre une excellente occasion pour souligner devant vous, qui représentez la France Libre, le sincère attachement que le Mexique éprouve envers votre personne et à l'égard de votre pays, ainsi que pour vous exprimer notre profonde gratitude pour la splendide contribution de la culture française au Mexique, laquelle, tel un courant prodigue, depuis l'aube de notre Indépendance, a stimulé le cours de notre évolution idéologique.

« Dès lors, l'influence de la pensée française s'est si généreusement répandue sur ces terres, qu'Alfonso Reyes, avec sa lucide sagesse, en envisageait les répercussions en indiquant que « le grand esprit de la France a éduqué la pensée des naissantes républiques américaines, en gui-

dant leurs premiers pas dans la voie démocratique : elle a inspiré leur nouvelle culture, pénétré leur philosophie et leurs campagnes d'éducation libérale » et « elle a aidé à la formation de notre être national, en enrichissant avec fruit la tradition hispanique, alors que celle-ci avait précisément besoin d'un levain — comme toute terre labourée, en somme — pour continuer à donner, dans le Nouveau Monde, des profits et des bienfaits. »

« C'est pourquoi vous êtes, mon Général, l'hôte d'un peuple pour lequel ce qui est français a une proche parenté, et c'est pourquoi aussi nous donnons une haute signification à votre aimable visite, précédée d'un geste chevaleresque et bien français : la dévolution d'un drapeau et de deux étendards pris au cours des combats de San Lorenzo et de San Pablo del Monte (en 1863) et lors de la bataille de Valparaiso (en 1864). Nous vous en sommes vivement reconnaissants pour notre pays. Ainsi s'efface complètement un incident qui n'a jamais pu troubler la ferme amitié franco-mexicaine — née voici plus d'un siècle et demi, à travers des idées en faveur de la liberté — et qui met en valeur la règle selon laquelle la noblesse dans les relations internationales est la meilleure vertu pour forger des amitiés définitives.

« Votre présence donne ainsi plus de relief à la volonté explicite qui pousse la France et le Mexique à unir leurs efforts pour la grande et urgente cause qui nous est commune : consolider la paix et donner une réalité effective ainsi qu'une définition pratique aux droits de l'homme et des Etats. La paix mondiale est une affaire qui exige de tous les Chefs d'Etat une collaboration plus intense ; elle ne peut souffrir ni trêve ni repos. Sans garantie de paix ni liquidation de la guerre froide l'on ne saurait offrir aux aspirations de l'humanité tout entière l'espoir d'arriver, sans délais, à des sociétés modernes régies par la justice

sociale. Pour conquérir pleinement la paix et pour liquider petit à petit la guerre froide, les contacts directs sont de plus en plus nécessaires et utiles, car les voies de la coexistence pacifique s'élargissent en fonction des échanges multilatéraux, humains, culturels et matériels.

« L'histoire de mon pays est une longue lutte acharnée en vue de la liberté et de la justice. Les mouvements de l'Indépendance et de la Réforme, qui ont créé la nationalité et l'Etat mexicains, atteignent leur point culminant en 1910, avec la Révolution Mexicaine, dont le sûr élan répond aux revendications populaires en faveur du droit à une existence digne et contre l'exploitation de l'homme par l'homme ou par l'Etat. La question constante qui associe ces trois révolutions, est résolue et nettement clarifiée par la dernière : l'indépendance politique est incomplète sans l'indépendance économique ; les droits individuels doivent être liés à ceux de la collectivité. Pendant la Révolution Mexicaine notre peuple perfectionne sa propre formule particulière afin d'avancer dans la voie d'un progrès franc, pacifique et démocratique.

« Pour entrer dans la voie du progrès réel — réel parce qu'il tend à être collectif —, il nous en a coûté beaucoup de courage et de sacrifices, et nous ne voulons pas que tout ce qui nous reste à faire demeure inachevé, ainsi qu'il adviendrait si une hécatombe nucléaire était déclenchée. Nous ne souhaitons pas que notre histoire — comme il est arrivé en d'autres pays — soit anéantie au milieu des radiations atomiques. C'est pourquoi nous pensons qu'en notre temps nul ne doit être neutre. Nul ne peut s'enfermer dans une attitude passive devant le danger d'une nouvelle guerre. Nous devons tous nous efforcer de maintenir l'harmonie internationale et la paix, et de lutter pour le désarmement général et complet. Les relations entre les peuples doivent s'étendre à toutes les manifestations humaines et avoir pour ferme objectif que la compréhension et la coexistence pacifique prennent le pas sur la violence, la menace et la force, comme moyens de domination.

« Pour les Mexicains, la culture latine représente un héritage de souches communes, en toute liberté. Une conception erronée de la latinité amena certains de nos compatriotes, dérouterés par les problèmes de leur époque, à partager les théories des idéologues de Napoléon III, lesquels prétendaient imposer une souveraineté politique sur notre territoire. Devant ce dilemme ainsi que dans les autres aspects fondamentaux de notre vie de nation indépendante, Benito Juárez adopta une attitude dont on doit le louer : il comprit que le véritable esprit français ainsi que ce peuple exemplaire dans ses luttes démocratiques, étaient tout autre chose que leurs oppresseurs occasionnels. La pensée de Juárez, tout comme celle des meilleurs Mexicains de cette époque, coïncidait avec les voix authentiques de la France d'alors : les arguments mexicains de Doblado, de Zarco, de Ramírez et de Prieto étaient semblables à ceux du jeune Clemenceau, du fidèle ministre Ollivier ou à ceux de Victor Hugo. Ce fut Hugo qui définit, de façon émouvante, cette compréhension mutuelle : « Mais, que vous soyez vainqueurs ou vaincus, la France continuera d'être votre sœur, sœur de votre gloire ou de votre malheur ; et moi, puisque vous avez fait appel à mon nom, je vous répète que je suis avec vous ; si vous êtes vainqueurs, je vous offre ma fraternité de citoyen ; si vous êtes vaincus, ma fraternité de proscrit. »

« Cette expérience a alimenté l'histoire contemporaine de mon pays, et si nous délimitons hier — en des heures funestes — ce qu'était la vraie France, c'est que nous avons toujours admis que celle-ci représente une survivance de l'esprit classique, c'est-à-dire non seulement la juste harmonie la tolérance et la rigueur, mais aussi la fervente adhésion aux luttes pour l'entière liberté des hommes. Ce n'est pas par hasard que Paris fut le lieu où ont été proclamées les deux Déclarations des Droits Humains — celle de 1789 et celle de 1948 —, décisives pour la dignité de l'homme, et que c'est dans cette même ville que se trouve le siège de l'Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture.

« Nous aussi nous estimons vitale la codification mondiale des droits de l'homme et des Etats. Les uns et les autres ont la même souche ; ils sont à tel point solidaires que les pactes y relatifs, actuellement en discussion (civils et politiques, d'une part ; économiques, sociaux et culturels, d'une autre) débutent par un article général : l'article qui consacre le principe de l'auto-détermination des peuples — à la fois individuel et collectif, national et international, et constituant l'un des axes de la politique extérieure du Mexique — et le principe de l'égalité souveraine des Etats. Avec l'inévitable corollaire de la non-intervention, dans lequel nous retrouvons des origines françaises ; dans la Déclaration du Droit des Gens, dont l'auteur, l'abbé Grégoire, lut le texte à la tribune de la Convention, figure l'article VII, selon lequel « aucun peuple n'a le droit de s'immiscer dans les affaires des autres ». Nous pourrions fixer à cette date et à ce texte l'histoire de ce principe, auquel le Mexique a pleinement souscrit, bien qu'il ait été inscrit dans la Constitution de 1793 comme norme de la politique extérieure de la France. Son observance ininterrompue pendant près d'un siècle entre la France et le Mexique est l'éloquent témoignage de la façon dont ont pu se développer et se resserrer, sur une base aussi nette, les relations d'amitié et de coopération entre peuples qui se respectent et s'estiment réciproquement.

« Ce ne sont pas seulement les liens spirituels qui unissent nos deux Républiques. Il en est pour preuve récente notre décision d'y englober les aspects les plus divers. Je citerai, à titre d'exemple, les travaux de la Commission de Coopération Franco-Mexicaine, dont nous avons décidé la création avec Votre Excellence, lors de ma visite à Paris. Dans une ambiance de sincère cordialité, la Commission a examiné — toujours dans un esprit constructif — l'évolution des échanges commerciaux entre la France et le Mexique, les possibilités de financements et d'investissements, la coopération technique pouvant être resserrée entre nos deux pays et ayant déjà eu d'heureux résultats, aussi bien en favorisant nos mutuels investissements qu'en augmentant le volume de nos transactions commerciales.

« Monsieur le Président, durant notre voyage en France, nous avons reçu d'inoubliables et multiples marques de sympathie et d'hospitalité. Ceci nous porte à renouveler non seulement l'expression de notre gratitude, mais encore notre conviction que, à la suite de votre visite au Mexique, nous ouvrirons de nouvelles perspectives dans la voie d'une plus large coopération dans tous les domaines, coopération qui aura d'heureuses répercussions dans les rapprochements entre l'Europe et l'Amérique Latine.

« Je formule les vœux les plus sincères pour que votre séjour en ce pays vous soit aussi agréable que l'a été pour nous notre passage en France. Vous avez sans doute senti la fervente admiration de mes compatriotes à votre égard, admiration qui remonte aux jours, tout à la fois amers et glorieux, où s'abattaient sur le monde des régressions vers des temps obscurs et barbares, alors que vous avez su brandir, à la tête de la France Libre, la devise de la liberté et de la dignité humaine.

« Mesdames, Messieurs, poussé par de tels sentiments, je lève mon verre à l'amitié franco-mexicaine, au bonheur de Votre Excellence, de Madame de Gaulle et de votre suite, ainsi qu'à la prospérité et au bonheur du noble et admirable peuple français. »

Aux paroles du Président du Mexique, le Général de Gaulle a répondu par l'allocution suivante :

« Monsieur le Président, dans une rencontre aussi nouvelle et aussi exceptionnelle que celle que nous vivons, l'homme qui a l'honneur de s'exprimer au nom de la France doit d'abord laisser parler son cœur.

« C'est pourquoi mes premiers mots, en réponse à vos si aimables paroles, vous diront ma grande émotion et ma satisfaction profonde. Depuis que l'Amérique fut révélée à l'ancien monde, et plus spécialement, depuis l'arrivée des conquérants espagnols au milieu des peuples qui habitaient votre pays, ensuite sa libération et son indépendance, enfin sa Révolution, mirent le Mexique à l'ordre du temps, la France avait appris à vous connaître. Mais jamais encore, en tant qu'elle est la France, elle ne vous avait visité. Voilà qui est fait à présent. Or, tous les mots, tous les cris, tous les gestes, démontrent, depuis hier matin, que les sentiments nourris au long des années dans les profondeurs populaires ainsi que les certitudes accumulées par les responsables revêtent ce grand événement d'un caractère vraiment extraordinaire de solennité, de sympathie et d'espoir.

« Le cœur s'étant fait entendre, la voix de la raison s'élève à son tour. Mais celle-ci abonde dans le même sens, car si, dans l'ordre affectif, tout porte le Mexique et la France à nouer des liens plus étroits, c'est aussi vrai dans le domaine pratique.

« Votre pays très vaste et très vivant, rempli de virtualités économiques dépassant de beaucoup les résultats considérables que vous avez déjà obtenus, résolu à faire en sorte que tout progrès, tout enrichissement national soient répartis entre tous ses enfants afin que son peuple en entier accède à une prospérité et à une dignité plus grande, a les meilleurs motifs de recourir au mien pour aider à son développement. La France, de son côté, en est à ce degré de capacité qu'elle tend à exporter au dehors, en particulier chez vous, une part de ce qu'elle réalise, et par là, à multiplier ses possibilités d'échanges, c'est-à-dire d'activité. Mais, si cette sorte d'appel réciproque est, au point de vue matériel, conforme à l'ordre des choses, combien l'est-il s'il s'agit de la culture, de la science et de la technique, qui règlent en notre temps chaque pas en avant de la civilisation. Or, dans ce domaine dont tout dépend, vous, Mexicains, et nous, Français, nous convenons les uns aux autres tout particulièrement bien.

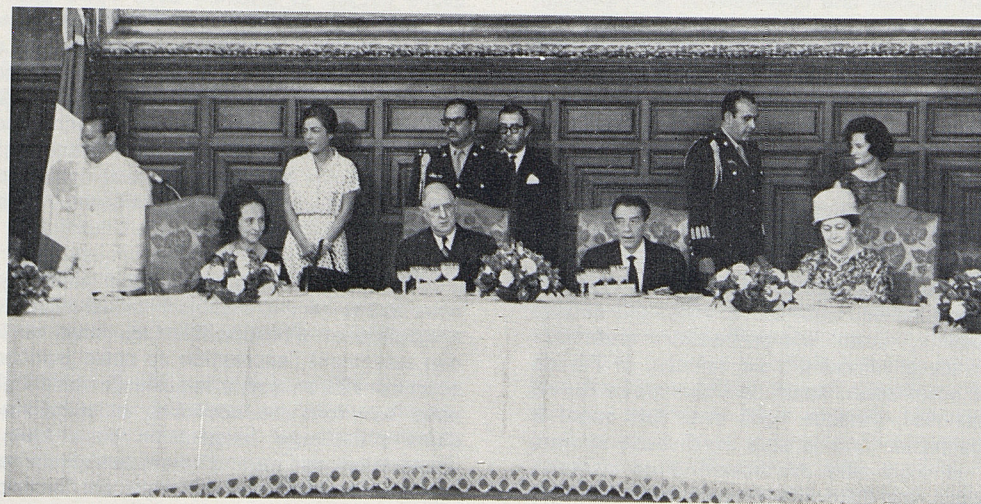
« Mais quand, chez deux peuples, le cœur et la raison s'accordent, une politique est tracée. C'est donc celle de la coopération que nous avons ensemble adoptée, celle qu'a marqué, Monsieur le Président, l'importante et émouvante visite que vous avez faite à Paris l'an dernier, celle qu'à précisée l'accord conclu ensuite entre nos deux Gouvernements et celle que la magnifique réception que vous m'accordez aujourd'hui met en relief devant le monde entier. Oui, devant le monde entier ! Car, si cette politique est franco-mexicaine, elle est mondiale du même coup. Que des rapports particuliers s'établissent entre votre pays — œuvre vive de l'Amérique Latine — et le mien — essentiel à l'Europe, mais aussi plongeant son influence et son activité en Afrique et en Asie —, c'est là un fait dont les conséquences peuvent heureusement dépasser nos Etats.

— Déjeuner au Palais National - La table présidentielle —

De gauche à droite : M^{me} López Mateos, le général de Gaulle, le Président López Mateos, M^{me} de Gaulle.

Debout, au second plan : M^{lle} Jacqueline González Quintanilla, secrétaire d'ambassade

(U. P. Photo)



« D'autant plus et d'autant mieux que, vous et nous, n'entendons pas, en raison de ce fait nouveau, exclure ni même réduire les relations, les courants, les contacts qui nous lient respectivement à nos voisins et à d'autres peuples, et d'autant plus et d'autant mieux aussi qu'il y a là comme le signe d'un des plus grands événements qui s'annoncent en notre siècle, je veux dire l'apparition des Américains Latins au premier plan de la scène de l'univers, et d'autant plus et d'autant mieux enfin, que le trait singulier de cette action commune du Mexique et de la France, par opposition aux actes et aux pactes conclus jadis pour dominer, c'est qu'elle ne tend qu'au bien de nos hommes et au progrès de nos peuples, sans nuire à qui que ce soit, bref, qu'elle est faite pour servir la paix.

SÉANCE SOLENNELLE au PARLEMENT

Dans l'après-midi, avait lieu une réception solennelle par la Commission Permanente du Congrès de l'Union. Le Général de Gaulle s'installa à la tribune présidentielle ayant à sa droite M. Rómulo Sánchez Mireles, Président de la Commission, et à sa gauche, M. Alfonso Guzmán Neyra, Président de la Cour Suprême de Justice.

Le Président Rómulo Sánchez ouvrit la séance par ces mots :

« Le Congrès de l'Union, représenté par sa Commission Permanente, a le privilège d'accueillir dans cette enceinte pleine de souvenirs, le héros légendaire de la Résistance, comme le symbole énergique et fidèle des forces vives de la France immortelle. »

Prenant la parole, au nom de ses collègues, le député Alfredo Ruiseco Avellaneda formula le vœu suivant :

« Nous réclamons pour trente-cinq millions de Mexicains le bien-être indispensable à la réalité de l'être humain, et, pour l'obtenir, nous désirons pouvoir interroger tous les peuples de la terre sur leurs expériences scientifiques et techniques sans que, en échange, on nous réclame de gage qui porterait atteinte à notre souveraineté ou à notre dignité... « Nous élevons notre prière jusqu'au héros de la liberté de l'Europe, l'illustre président du peuple le plus profondément aimé du peuple mexicain. Qu'il veuille bien dire aux Français que, dans la lutte de l'homme pour l'homme, les Mexicains ont déjà placé leurs cœurs et leurs pensées dans la France. »

Devant les députés et sénateurs, le Chef de l'Etat Français a affirmé qu'une étroite collaboration entre la France et le Mexique, dans les domaines de l'économie, de la culture, de la technique et de la politique, compterait heureusement dans le destin des deux peuples et dans celui de tous les hommes :

« Si, en ce jour inoubliable, la France regarde vers vous — a poursuivi le Général de Gaulle —, tandis que votre Parlement et le peuple de votre capitale lui témoignent une aussi émouvante amitié, n'est-ce pas parce que, dans leur profondeur, les deux pays veulent marcher côte à

« De notre coopération, vous êtes, Monsieur le Président, l'artisan capital. Au nom de mon pays, je vous salue en cette qualité.

« Je lève mon verre en l'honneur de Son Excellence Monsieur le Président López Mateos, Président de la République des Etats-Unis du Mexique, et en l'honneur de Madame López Mateos, à qui nous sommes, ma femme et moi, très reconnaissants de son aimable accueil et de ses gracieuses attentions.

« Paix et prospérité au Mexique, qui est l'ami de la France! »

côte? ». Assurément, a répondu lui-même le Général, « il y a longtemps que les deux Républiques ont adopté les mêmes principes, choisi pour elles-mêmes l'indépendance et la liberté, appuient le droit d'autodétermination des peuples, préconisent la paix dans l'univers et tiennent le progrès des nations peu développées comme essentiel au bien général. »



Entourant le général de Gaulle : M. Alfonso Guzmán Neyra, Président de la Cour Suprême de Justice, M. Romulo Sánchez Mireles, Président de la Commission Permanente du Congrès de l'Union, M. le Sénateur Carlos Román Celis.

« Vous êtes, comme vos prédécesseurs, des amis de la France », a-t-il assuré, rappelant le précieux concours moral que la France reçut du Mexique, chaque fois qu'elle traversa des difficultés. « Comment aurais-je, moi-même, oublié l'aide que, sous tant de formes, le Mexique donna à la France Libre tout au long de son effort pour la Libération et la victoire de la Patrie? Comment tairais-je que c'est parmi vos parlementaires que ces encouragements trouvèrent un de leurs plus ardents foyers? Aujourd'hui, l'épreuve surmontée, voici qu'un groupe s'est formé à votre Chambre des Députés, pour étudier avec un groupe correspondant de notre Assemblée Nationale, dans quelles conditions la France et le Mexique peuvent et doivent coopérer. »

Le Chef de l'Etat Français a déclaré que cette coopération pouvait se manifester, tout d'abord, dans le domaine économique. La France voit dans le Mexique

« un pays en plein développement, pourvu de grandes ressources humaines et naturelles, en train de se doter de l'équipement moderne qu'il lui faut, mais enclin, dans sa marche en avant, à recevoir du dehors de considérables investissements, tout en faisant en sorte que ceux-ci ne coulent pas tous de la même source. »

« Quant à la France, qui est parvenue à un degré élevé de capacité productrice, qui continue de progresser et qui tend à exporter une part croissante de ce qu'elle fabrique, vous la voyez, vous, Mexicains, comme étant en mesure de contribuer aux importants équipements industriels et aux grands travaux d'infrastructure entrepris par certains pays et, notamment par le vôtre, à qui elle pourrait, au surplus, ouvrir des crédits dans les limites que lui permettent ses moyens et ses obligations ». Des idées réciproques que les deux pays se font l'un de l'autre, « je crois bien qu'elles sont conformes à la réalité. »

Le Président de la République Française a mis l'accent sur l'accord économique signé l'an dernier, lors de la visite du Président López Mateos à Paris.

« Premier acte de cette sorte que la France ait signé avec un Etat du Continent américain, et qui, pour elle, marque le début d'une orientation nouvelle », il répondait à la possibilité « organique » des deux peuples de s'adapter l'un à l'autre.

Le champ de la coopération franco-mexicaine n'est pas moins fécond dans le domaine de la culture, de la science et de la technique. Mexicains et Français doivent, à cet égard — a souligné le Général de Gaulle —

« se comprendre, rechercher le progrès en commun, utiliser des méthodes et des pratiques du même genre. Précisément, tout les y invite », — a-t-il dit — en rappelant qu'entre le Mexique, « qui recherche autour de lui le concours de capacités qui ressembleraient aux siennes », et la France, « pétrie par vingt siècles de formation générale, au fait de toutes les acquisitions et expériences de notre temps », il y a tout ce qu'il faut « pour une osmose profonde des esprits et des activités ».

« Le travail en commun et l'échange de nos penseurs, savants, techniciens, ingénieurs, étudiants, ouvriers, artisans, agriculteurs, voilà qui ferait de la France et du

Mexique de réels et bons compagnons dans le travail de civilisation qui soulève aujourd'hui le monde. »

Un tel rapprochement implique aussi que la politique des deux pays ne soit pas en opposition, « et que, de même, on les accorde ».

Dans leur profondeur, les deux pays veulent marcher côte à côte — a affirmé le Général de Gaulle —, ainsi que le prouvent l'attention que la France porte aujourd'hui au Mexique et l'amitié que le Peuple et le Parlement mexicains témoignent à la France. C'est que les deux pays se sont, depuis longtemps, déclarés pour l'indépendance et la liberté, le droit d'autodétermination des peuples, la paix partout dans l'univers, « et qu'ils tiennent le progrès des nations peu développées comme essentiel au bien général ».

« Mais, dans notre monde en gestation, cela est-il suffisant? », a interrogé le Général. Et de tracer le rapide tableau des deux pays. Une France « en pleine ascension, essentielle à une Europe en train de s'organiser, qui attend l'équilibre et la paix du monde, non point des surenchères idéologiques dont se couvrent les candidatures à la domination, mais bien de la personnalité et de la responsabilité des Etats qui, par instinct et par raison, tendent à se tourner vers l'immense potentiel et les croissantes réalités que représente l'Amérique Latine ». D'autre part, un Mexique « qui a su s'affranchir des entraves d'un dur passé, qui, parmi les pays latins du continent américain, donne l'exemple d'une solidité politique, d'un développement économique, d'un progrès social éclatants. Le Mexique qui, sans méconnaître aucunement ce qu'ont de naturel et de fécond les relations massives qu'il entretient avec son grand voisin du nord, est attiré par toutes sortes d'affinités vers les pays européens, et d'abord, j'ose le dire, vers le mien ».

« Dès lors, pour la France et le Mexique — a conclu le Président de la République Française —, de part et d'autre de l'océan, le resserrement de leurs rapports politiques directs comptera sans doute, heureusement, dans le destin de nos deux peuples et dans celui de tous les hommes, comme l'a dit le Président López Mateos — a déclaré, en espagnol, le Général de Gaulle, en conclusion de son discours — faisons de la mer une voie de liberté, de paix et d'espoir humain. »

— Le général de Gaulle serre la main à l'assistance —
(U. P. Photo)



Après
d'Etat.
de pré
Affair



(La tab
premier

Dès
recevai
M. G

Acc
de l'Et
tre du
Murvil
blique
Moron
Répub
cain, o
Lycée,

Au PALAIS des MINES

Après un entretien à Los Pinos, entre les deux Chefs d'Etat, la journée du mardi 17 s'acheva par un dîner de près de 2.000 couverts, offert par le Ministre des Affaires Etrangères du Mexique et Mme Manuel Tello,

au Président de la République Française et à Mme Charles de Gaulle, et auquel assistaient le Président et Mme López Mateos.



— Le dîner dans le patio du Palais des Mines —
(La table présidentielle est dressée dans les galeries du premier étage).



— A la table présidentielle, au dîner du Palais des Mines —
De gauche à droite : Mme López Mateos, le général de Gaulle, le Président López Mateos, Mme de Gaulle, M. Alfonso Guzmán Neyra, Président de la Cour Suprême de Justice

ENTRETIEN avec M. Gustavo DIAZ ORDAZ

Dès 9 heures 30, le mercredi 18, le Général de Gaulle recevait, à la résidence présidentielle de Los Pinos, M. Gustavo Díaz Ordaz, candidat du Parti Révolution-

naire Institutionnel à la Présidence de la République du Mexique, avec qui le Chef de l'Etat Français s'entretint cordialement.

VISITE du LYCÉE FRANCO-MEXICAIN

Accompagné de MM. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education Nationale, et Eduardo Bustamante, Ministre du Patrimoine National, de M. Maurice Couve de Murville, Ministre des Affaires Etrangères de la République Française, ainsi que des Ambassadeurs Ignacio Morones Prieto et Raymond Offroy, le Président de la République Française s'est rendu au Lycée franco-mexicain, où M. Paul Le Brun, Président de la Société du Lycée, lui souhaita la bienvenue en assurant :

« Vous incarnez mieux que quiconque la volonté, la continuité et la confiance françaises. » Le Lycée, fondé en 1938, se maintient non sans difficultés durant la seconde guerre mondiale, grâce aux sacrifices de professeurs, dont certains renoncèrent à une partie de leur traitement. Ce lycée symbolise — a ajouté M. Le Brun — « l'opiniâtre volonté de tous ceux qui, au Mexique, aiment et admirent la France, et luttent pour maintenir vivants et présents son esprit et son héritage ».

Au nom du Président du Mexique, M. Eduardo Bustamante, Ministre du Patrimoine National, s'exprima en ces termes :

« Monsieur le Président des Etats-Unis Mexicains, sincèrement convaincu que la culture est non seulement l'élément indispensable pour que l'homme développe pleinement ses qualités et ses capacités essentielles, mais qu'elle est aussi un facteur de première importance pour que se généralisent entre les individus et entre les nations les possibilités et les occasions d'une mise en valeur adéquate des ressources naturelles et des fruits du talent et de l'effort humains en vue d'atteindre un niveau de vie élevé; convaincu également que cette généralisation contribuera efficacement à mettre fin aux inégalités et disparités qui ont été traditionnellement une cause de crainte, de méfiance, de rivalité et de violence, et se félicitant que précisément la culture ait été le lien ayant uni le plus étroitement et le plus amicalement les peuples du Mexique et de la France, il a décidé que le Gouvernement Fédéral acquerra la propriété du terrain contigu à celui qu'occupe le Lycée Franco-Mexicain et le destinera à ce lycée afin de faciliter l'extension de ses activités pédagogiques et culturelles, au cours des prochaines années.

« Le Président du Mexique pense que le Lycée Franco-Mexicain de Mexico et la Maison du Mexique à la Cité Universitaire de Paris seront l'expression permanente de la fraternité entre nos peuples, ainsi que de leur amour et de leur confiance dans la culture en tant que source et garantie de paix.

« J'ai tout à la fois l'honneur et le plaisir d'en faire part à Monsieur Le Brun, président de l'association civile « Francia en México », en présence de S. Exc. Monsieur le Général de Gaulle, Président de la République Française, représentant illustre et authentique de la France immortelle, à l'occasion de sa visite au siège de la culture franco-mexicaine au Mexique. »

A ce message présidentiel, le Chef de l'Etat Français répondait par ces mots :

« Quand on est convaincu de la nécessité d'une coopération entre ce grand, ce courageux et ce noble pays qu'est le Mexique, et la France, rien ne saurait être plus optimiste, plus démonstratif, que la cérémonie à laquelle j'ai l'honneur d'assister.

« On m'a déjà présenté les membres de ce magnifique Lycée, ses professeurs, ses élèves si joyeux, si vivants: l'Institut Français d'Amérique Latine, qui fut fondé — comment pourrai-je l'oublier — du temps de la France Libre et sous les auspices de Paul Rivet. Les comités de notre Alliance Française qui, par le monde entier et en ce pays en particulier, remplissent la haute mission de maintenir unis les esprits et les cœurs. Et aussi notre

Centre Scientifique et Technique, dans lequel j'ai vu nos hommes de science et nos techniciens unis aux Mexicains, et finalement notre Mission Archéologique et Ethnologique.

« Tout ceci fait partie d'un ensemble qui rapproche chaque jour davantage, par le moyen le plus direct, la France et le Mexique. La culture française ne peut être considérée comme une chose isolée, mais comme un apport de mon pays au développement de l'humanité, à tous les degrés.

« Je suis donc fier d'avoir à mes côtés un des maîtres de cette culture, le Ministre de l'Education Nationale, M. Jaime Torres Bodet, notre maître à tous.

« Ce service que la France et d'autres pays rendent, à travers la culture, à l'humanité, s'affirme mieux que n'importe où dans les institutions comme celles que vous venez de me présenter. Le Lycée Franco-Mexicain, déjà magnifique par lui-même, prendra encore plus d'importance du fait que le Président López Mateos avec qui j'entretiens depuis un an des relations personnelles, que je qualifie d'excellentes, est d'accord avec moi en ce qu'il est indispensable d'accroître les rapports entre nos deux pays, en particulier les relations culturelles; il souhaite — et nous l'entendons ainsi d'après les paroles de M. Eduardo Bustamante, Ministre du Patrimoine National —, il désire, je le répète, que notre Lycée s'agrandisse encore; et il lui donne un terrain que l'Etat Mexicain destine à cet objet. Oui, je suis heureux, car l'on a commencé l'œuvre de rapprochement de plus en plus étroit entre les peuples français et mexicain, dans tous les domaines; je le suis encore plus après vous avoir vu, vous tous, qui êtes là, aujourd'hui.

« Je vous ai observés unis, ardents, convaincus de la grandeur de l'œuvre à laquelle vous travaillez soit comme professeurs, soit comme élèves.

« Je tiens à vous faire savoir que cette démonstration de la jeunesse franco-mexicaine m'a causé une vive et réconfortante impression. Impression qui s'ajoute à celles que j'ai ressenties depuis que j'ai l'honneur de fouler cette terre, au nom de mon pays, et sur laquelle les témoignages, tant populaires qu'officiels, m'ont démontré que la France et le Mexique sont faits pour marcher la main dans la main en ce monde où nous vivons.

« Vive le Mexique. Vive la France. Vive l'amitié et la coopération franco-mexicaines. »

Une médaille d'or fut alors remise au Président Français. Cette pièce représente à l'avant les effigies des Présidents de Gaulle et López Mateos, et au revers, Cuauhtémoc et Cortés, avec cette inscription : « Au Général de Gaulle, le Lycée Franco-Mexicain ».

A LA CHAMBRE NATIONALE du COMMERCE

Tandis que Mme de Gaulle visitait l'Hôpital Français, en compagnie de Mme López Mateos, le Président de la République Française se rendait à la Chambre Nationale

de Commerce (la Canaco), où il fut accueilli par son président, M. Carlos Abedrop. Le Général de Gaulle a dit notamment :

« Il y
Mexique
capacité
fares m
développ
aussi di
humaine
admiron
pour son

Accu
M. le D
nale Au
de l'Un
de Fran
M. Jaim
nale, de
çais des
Prieto,
dait à l'

Le R

« L'Un
le Présid
Charles
pour l'ho

De gauch
le D
Recteur
français

« Il y a quelque chose de complémentaire entre le Mexique d'aujourd'hui et la France moderne, quant à leur capacité de production ». Il a félicité les hommes d'affaires mexicains de l'effort qu'ils ont réalisé en vue du développement d'un pays aussi complexe, aussi vaste, aussi difficile, mais également doté de tant de ressources humaines et naturelles, comme le Mexique. Nous savons, admirons et rendons justice à tout ce qu'a fait le Mexique pour son sol et son sous-sol... Connaissant cette réalité,

nous avons pleine confiance, en France, en votre avenir ». De cette façon, la collaboration s'établit normalement, et le Chef de l'Etat Français est persuadé qu'elle se poursuivra, car c'est dans l'ordre naturel des choses. Ayant demandé quelques précisions, celles-ci lui furent fournies par M. Alfonso Cardoso, de la Chambre Nationale de l'Industrie de Transformation ; ainsi le Général de Gaulle entrevoit des possibilités d'extension des échanges commerciaux dans ce domaine.

A LA CITÉ UNIVERSITAIRE de MEXICO

Accueilli au Rectorat de la Cité Universitaire par M. le Dr Ignacio Chávez, Recteur de l'Université Nationale Autonome de Mexico, par les membres du Conseil de l'Université et par des représentants de l'Ambassade de France, le général de Gaulle — accompagné de M. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education Nationale, de M. Maurice Couve de Murville, Ministre français des Affaires Etrangères, du Dr Ignacio Morones Prieto, Ambassadeur du Mexique en France — se rendait à l'amphithéâtre « Justo Sierra ».

Le Recteur Chávez s'exprima en ces termes :

« L'Université Nationale de Mexico salue, par ma voix, le Président de la République Française, S. Exc. le Général Charles de Gaulle, et lui exprime sa plus vive satisfaction pour l'honneur de sa visite.

« L'Université le reçoit avec joie, se souvenant que la France est le pays avec lequel le Mexique a eu, traditionnellement, les liens culturels et scientifiques les plus étroits. Néanmoins, elle voit en lui non seulement le Chef de l'Etat, mais aussi l'homme qui, par sa vie et par son œuvre, personnifie les vertus qui ont fait la grandeur de la nation française.

« Tout au long d'un quart de siècle, le Général de Gaulle a rempli de son nom l'histoire de la France. Il fut un jour l'esprit de la rébellion, alors que rébellion signifiait héroïsme et résistance à la barbarie nazie. Il fut un jour l'artisan de la libération, et alors la grande France, sut changer sa défaite en victoire. L'histoire dira un jour — on l'a déjà écrit — combien de force et de patriotisme a forgé l'homme d'Etat qui a rendu à son pays l'esprit de grandeur avec lequel il a toujours marché à travers l'histoire. Et que ce fut lui précisément qui, rompant avec les traditions, eut la vision et l'audace de mettre en pièces l'Empire français et de transformer les Colonies

De gauche à droite :

le Dr Ignacio Morones Prieto, ambassadeur du Mexique en France, le Général Charles de Gaulle, le Dr Ignacio Chávez, Recteur de l'Université Nationale de Mexico, Maurice Couve de Murville, Ministre des Affaires étrangères de la République française.

(Photo Paris-Match, Marie-Claire)



en pays libres. Pour compléter son portrait, aux aspects multiples d'homme universel d'un autre siècle, cette histoire mentionnera que des pages immortelles sont sorties de sa plume. Lui qui avait vécu pour faire l'histoire, il a su également l'écrire, d'une manière sereine et vibrante tout à la fois, avec une plume acérée, dans la prose la plus pure. Le style et la tendresse ont fait de ses « Mémoires » une des grandes œuvres classiques de notre temps.

« Tel est l'homme supérieur qui nous rend visite. Avec lui arrive un vent de France, la patrie spirituelle de la culture, et comme un message de l'Université de Paris, notre vieille sœur et maîtresse. L'Université de Mexico, la plus ancienne d'Amérique, reconnaît que l'Université de Paris a été pour nous, comme pour le monde entier, une source d'inspiration ; elle proclame fièrement la profonde similitude qu'il y a entre elles. C'est que nos deux Universités ont fixé leurs racines dans la même tradition latine ; toutes deux cultivent le plus profond attachement aux hautes valeurs de l'esprit ; toutes deux professent le saint amour de la liberté.

« Excellence, à l'occasion de votre visite — dont nous vous remercions vivement —, nous tenons à satisfaire deux souhaits. L'un est de vous offrir la médaille — frappée à votre nom — de notre Université, en hommage solidaire à la France et à vous-même. L'autre consiste à adresser, par votre intermédiaire, dans ce parchemin que je vous remets, un message de solidarité et de sympathie à l'égard de l'Université de Paris, un message dans lequel se reflète notre admiration pour son esprit créateur dans l'orbite universelle de la culture.

« Soyez le bienvenu dans cette Maison d'Etudes ».

Répondant au chaleureux accueil que lui a fait M. le Dr Ignacio Chávez, Recteur de l'Université Nationale Autonome de Mexico, le Président de la République Française a prononcé le discours suivant :

« Combien suis-je impressionné et honoré de l'accueil que me fait l'Université Autonome de Mexico ! Combien le suis-je aussi, d'être introduit dans l'amphithéâtre portant le nom de l'illustre éducateur que fut Justo Sierra, fondateur de cette institution et qui mérita si bien le titre de « Maître de l'Amérique ». Combien le suis-je enfin, d'être reçu reçu ici par vous, mon Cher Maître, qui êtes, par excellence, renommé parmi tous les savants du monde, notamment ceux de mon pays, et à qui, voici seize années déjà, l'Université de Paris a témoigné son exceptionnelle et admirative estime en vous décernant la plus haute distinction dont elle disposait, celle de Docteur **honoris causa**. Ainsi, se manifeste avec éclat, sous mes yeux, la continuité de la politique de l'esprit, inaugurée de si bonne heure par le Mexique — puisque votre université est, avec celle de Lima, la doyenne de toutes en Amérique Latine —, poursuivie avec tant de perspicacité et d'énergie par les gouverneurs successifs de la République Fédérale et les générations de professeurs formées sur son sol, s'épanouissant aujourd'hui en une vaste réussite nationale d'enseignement telle que l'attestent ces magnifiques édifices, les 7.500 étudiants qui les remplissent et l'influence universelle des disciplines qui rayonnent à partir d'ici.

« 1551-1964. Quel chemin la valeur intellectuelle, morale et humaine du Mexique a-t-elle parcouru dans cet espace de temps, de progrès, qui est le signe et la base d'une grande civilisation ! Or, il se trouve que le monde est en train d'accomplir une transformation à laquelle ne se compare, en étendue et en rapidité, aucun des changements qu'il a connus dans le passé. Tandis que, jadis, la culture générale et les connaissances spéciales apportaient surtout à l'homme un ennoblissement de sa condition et une compensation à ce que celle-ci avait de rigoureux et d'inéluctable, voici que l'enclenchement direct de la pensée, de la science et de la recherche sur chacune des techniques qui commandent la civilisation moderne, détermine une modification profonde et accélérée de la vie de chacun et de celle des sociétés. Par ce fait immense et nouveau, l'enseignement supérieur n'assure plus seulement l'ornement et l'enrichissement des intelligences. Il est en vérité la source, pour ainsi dire unique, et l'artisan, presque immédiat, du progrès sous toutes ses formes. Cependant, si puissant et précipité que soit le mouvement qui nous emporte, rien ne peut empêcher qu'à l'origine de tout ce qui est découvert et accompli, il y ait l'esprit humain, disposant, certes, de moyens grandissants, mais lui-même immuable dans sa nature et sa capacité. C'est dire qu'aucune avance ne s'effectue jamais sur la table rase, que le renouvellement serait incompatible avec le reniement, bref, que le progrès se conjugue avec la tradition. Il me suffit d'être ici pour connaître que telle est bien la philosophie dont s'inspire votre Université.

« A cet égard, comme à beaucoup d'autres, comment ne pas être frappé par les affinités qui existent entre votre peuple et le mien ?

« Pour ce qui est du passé, le Mexique apparaît par son histoire, ses monuments, sa population, comme un très ancien pays que la conquête espagnole plaça devant les perspectives de trois destins inconciliables : ou bien parvenir à repousser les nouveaux venus, mais retomber dans une stagnation contradictoire avec la marche du monde, ou bien renoncer totalement à lui-même et n'être plus que le prolongement d'un système importé d'ailleurs, ou bien réussir à conjuguer son caractère originel avec la civilisation hispano-latine, pour créer, en fin de compte, après de longues et terribles épreuves, suivies d'une vaste révolution, une nation distincte, stable et maîtresse d'elle-même. C'est évidemment cette troisième destinée que fut la vôtre. Or, bien plus tôt, et après dix siècles de gestation, mais dans des conditions tant soit peu analogues à ce qui se passa chez vous, il était arrivé que la Gaule, fécondée par l'ordre romain, avait enfanté la France.

« Pour ce qui est du présent, nos deux pays, en plein essor, ont choisi une direction et une ambition semblables, à savoir : leur développement dans tous les domaines, à l'appel et au moyen de la civilisation moderne, de telle sorte que ce soient les peuples dans leur ensemble, et, parmi eux, tous les individus, qui bénéficient du progrès. Mais tous deux se sont, en outre, aperçu que la similitude de leurs vues et de leurs tendances leur confèrent, l'un par rapport à l'autre, un caractère sensiblement complémentaire. De là, l'impulsion profonde qui les porte à coopérer. Il va de soi que cela est vrai, par-dessus tout, dans le domaine de la culture, parce que c'est celui-là qui commande leur destin et qui les rapproche le plus. Aussi, inclinent-ils à se lier plus étroitement par la pensée, la science, la recherche et la technique. Je crois

bien que
même, r
cation à
part.

« Si l'
ainsi l'u
plus près
qu'elles
deux pe
de l'aven
les dista
nuent, l
l'humani
trueuses
l'unité d

« Une
progrès

Ce m
et Mme
sident d
dans les

A ce
ses invit

« Par
entendu
Mexique,
nos deu
Nous, M
nos gens
vous nou
moi-mêm
en mon
Vive le l

Le P

De re
Tello e
Affaires
Ignacio

« Sur
Républiq
la Répub
16 au 19

bien que c'est cette intention qui remplit en ce moment même, nos esprits et nos cœurs et qui donne sa signification à l'imposante cérémonie à laquelle nous prenons part.

« Si l'âme du Mexique et l'âme de la France ressentent ainsi l'utilité et, laissez-moi ajouter, la douceur de vivre plus près l'une de l'autre et de mieux cultiver tout ce qu'elles ont de commun afin d'en inspirer l'action des deux peuples, de quel poids peut peser, pour ce qui est de l'avenir, un pareil apparentement ! En effet, par-dessus les distances qui se rétrécissent, les idéologies qui s'atténuent, les politiques qui s'essoufflent, et à moins que l'humanité s'anéantisse elle-même un jour dans de monstrueuses destructions, le fait qui dominera le futur, c'est l'unité de notre univers.

« Une cause, celle de l'homme, une nécessité, celle du progrès mondial, — et, par conséquent de l'aide à tous

les pays qui la souhaite pour leur développement, — un devoir, celui de la paix, sont, pour notre espèce, les conditions mêmes de la vie.

« D'autre part, parmi les données nouvelles et essentielles du grand jeu de demain, comment ne pas voir, avant tout, l'avènement de l'Amérique Latine, en tant qu'elle est appelée à la prospérité, à la puissance, à l'influence, et en même temps l'instauration progressive d'une Europe occidentale enfin unie et organisée ? Dès lors, quel rôle peuvent, dans cette vaste évolution, jouer ensemble un pays comme le vôtre et un pays comme le mien, à condition qu'ils sachent que suivant le mot d'Antonio Caso : « no hay virtud que sea débil ».

« Jeunes Mexicains, je vous le déclare, la vie, celle qui est devant vous, n'a jamais mieux valu la peine, la joie, l'honneur d'être vécue ! »

DÉJEUNER A L'AMBASSADE de FRANCE

Ce mercredi, le Président de la République Française et Mme Charles de Gaulle offraient un déjeuner au Président des Etats-Unis Mexicains et à Mme López Mateos, dans les jardins de l'Ambassade de France.

A cette occasion, le Général de Gaulle, s'adressant à ses invités, dit notamment :

« Par ce que j'ai pu voir et en juger, par ce que j'ai entendu pendant le temps que je viens de passer au Mexique, je puis affirmer, sans crainte de me tromper, que nos deux peuples sont engagés dans une bonne voie... Nous, Mexique et France, allons coopérer pour le bien de nos gens et pour servir nos peuples... Pour l'accueil que vous nous avez réservé à mon épouse, à ma suite et à moi-même, je tiens à vous remercier doublement. D'abord, en mon nom personnel ; ensuite au nom de la France : Vive le Mexique... »

Le Président du Mexique répondit :

« Vous avez eu, maintenant, l'occasion de voir, de lui parler et d'entendre le peuple mexicain. Vous savez qui nous sommes et ce que nous voulons... Comme vous le dites, Monsieur le Général de Gaulle, la main dans la main, nous collaborerons au bien-être de nos deux pays et au profit des hommes... Vous laissez un grand prestige parmi nous... Nous, Mexicains, vous remercions du voyage que vous avez rendu à notre pays. Vous aurez toujours notre sympathie... Je lève mon verre à la France ! »

Debout, le Général de Gaulle ajouta :

« Un seul mot. Je lève mon verre à l'amitié et à la coopération franco-mexicaines ».

Reprenant aussitôt la parole, le Président du Mexique conclut :

« Maintenant que nous nous connaissons mieux, nous ne doutons pas que vous serez encore plus l'ami du Mexique et du peuple mexicain ».

DEUXIÈME ENTRETEN PRIVÉ

De retour à la résidence de Los Pinos, les Présidents, Tello et Maurice Couve de Murville, ministres des Affaires Etrangères, ainsi que de MM. les ambassadeurs Ignacio Morones Prieto et Raymond Offroy, s'entre-

tinrent pendant quarante-cinq minutes dans le cabinet présidentiel. A la suite de cette seconde conversation, un communiqué fut remis à la presse.

COMMUNIQUÉ COMMUN FRANCO-MEXICAIN

« Sur l'invitation de M. López Mateos, Président de la République des Etats-Unis du Mexique, le Président de la République Française et Mme de Gaulle ont été, du 16 au 19 mars, les hôtes du Mexique.

« Le Général de Gaulle et M. López Mateos, ainsi que les deux Ministres des Affaires Etrangères, M. Couve de Murville et M. Manuel Tello, ont eu des conversations approfondies sur les grands problèmes qui se posent en Europe et en Amérique Latine.

« Ils ont été heureux de retrouver l'atmosphère de cordiale amitié et de confiance mutuelle qui avait marqué leur première rencontre à Paris, au mois de mars 1963.

« L'objet de cette première visite du Général de Gaulle en Amérique Latine était non seulement de resserrer les liens de toute nature qui unissent la France et le Mexique, mais de mettre en lumière la communauté de vues et d'idéal qui anime les Nations d'origine et de tradition latines, unies par une même culture, par la même conception du droit et de la liberté, par le même respect de la personne humaine. Ils ont constaté un égal attachement à la cause de la paix, qui ne peut être assurée de manière stable que dans le respect de l'indépendance de chaque pays et qui requiert la coopération, sur un pied d'égalité, de tous les peuples.

« Le Président López Mateos a développé à ce sujet les arguments qui justifient la politique de non-intervention dans les affaires intérieures des Etats, dont le Mexique s'est toujours fait le défenseur et dont le Général de Gaulle a reconnu toute la valeur.

« Les deux Présidents ont repris l'examen abordé à Paris, il y a un an, du problème des pays en voie de développement. Ils ont reconnu l'importance que présente à cet égard la Conférence des Nations Unies sur le Commerce et le Développement, qui s'ouvre à Genève le 23 mars, et dont l'un des objets est la recherche de politiques commerciales susceptibles de modifier les conditions dans lesquelles ont lieu les échanges entre les pays ayant un niveau de vie élevé et ceux qui sont en voie d'industrialisation.

« A ce sujet, le Général de Gaulle a déclaré que la France était disposée à présenter à la Conférence des formules originales, aussi bien pour les produits de base que pour les produits manufacturés et semi-manufacturés originaires des pays en voie de développement et, en particulier, de ceux de l'Amérique Latine. Le Président López Mateos en a pris bonne note avec intérêt et a signalé la nécessité qui s'attache à ce que les pays les plus développés examinent avec une grande attention les points de vue que soutiendront à Genève les pays en voie de développement et, en particulier, le groupe des pays latino-américains pour assurer une expansion saine de l'économie mondiale. Les deux Chefs d'Etat ont convenu que le Mexique et la France devaient unir leurs efforts pour contribuer à la solution du problème.

« Les rapports franco-mexicains ont été examinés dans un esprit de coopération qui anime les deux Gouvernements et qui s'était déjà manifesté lors de la visite en France du Président López Mateos. La volonté commune a été exprimée de ne rien négliger qui puisse renforcer les échanges mutuels dans tous les domaines. On a relevé notamment avec satisfaction que le projet d'instaurer des réunions interparlementaires s'était traduit par la création du Comité Franco-Mexicain d'Affaires Parlementaires, qui permettra l'organisation des rencontres et des échanges souhaités de part et d'autre.

« Le Général de Gaulle et le Président López Mateos ont estimé que la coopération franco-mexicaine, déjà bien amorcée sur le plan économique, devait s'intensifier dans le domaine de la culture, où se sont rencontrées de tout temps, pour leur profit mutuel, les élites des deux pays.

L'importance de l'effort accompli dans ce sens est déjà considérable, comme le prouvent l'existence au Mexique d'établissements français d'enseignement secondaire et supérieur, ainsi que des centres de l'Alliance Française, et l'existence à Paris, à la Cité Universitaire, de la Maison du Mexique. Ils ont constaté en outre avec satisfaction que le nombre de bourses attribuées à des Mexicains par le Gouvernement français est de plus en plus important et que le Gouvernement du Mexique a, de son côté, l'intention d'accroître dans une forte proportion le nombre de celles qu'il accorde à des Français.

« Les deux Gouvernements ont noté avec satisfaction que la coopération technique avait pris beaucoup d'importance, comme le marquent le concours apporté par des experts français aux centres de formation professionnelle au Mexique et le nombre des Mexicains qui poursuivent des études de perfectionnement en France. Ils ont estimé qu'il existait des possibilités de développement très intéressantes dans des domaines tels que la planification, l'agriculture, l'électronique, où la France est en mesure d'offrir aux pays qui le demandent des techniques avancées et des experts.

« A la lumière des conclusions de la Commission de Coopération, créée lors de leur rencontre à Paris, et qui s'est réunie à Mexico du 17 au 28 février, les deux Chefs d'Etat ont examiné les relations économiques entre la France et le Mexique. Ils se sont félicités de l'accroissement, particulièrement sensible en 1963, du volume des échanges, et sont convenus que les accords concernant la coopération technique et le commerce, mis au point par cette Commission, devaient être prochainement signés.

« Les accords financiers, conclus en 1963, pour contribuer au développement de l'économie mexicaine, s'exécutent conformément aux prévisions. Les deux Chefs d'Etat l'ont constaté avec satisfaction et ont souligné qu'on pouvait en attendre d'heureux résultats, grâce à la stabilité politique, économique et financière du Mexique. Ils ont estimé que les investissements français au Mexique, en association avec des capitaux mexicains, devraient être encouragés.

« Le Général de Gaulle, en manifestant l'intérêt qu'il porte aux efforts entrepris pour leur développement par les Pays latins de l'Amérique, a indiqué que la France reconnaissait le rôle qu'elle pourrait, grâce aux liens anciens qui l'attachent à ces Pays, jouer dans la mise en valeur du continent. L'évolution du Marché Commun et la part qu'il est appelé à prendre également dans cette œuvre historique ont été étudiées dans le même esprit. Il est apparu qu'une économie puissante et en expansion, telle que celle de la Communauté Economique Européenne, favoriserait le développement des échanges avec l'Amérique Latine. Il a été reconnu souhaitable que la Communauté Economique Européenne et l'Association Latino-Américaine de Libre Commerce s'engagent dans la voie de la coopération pour leur bénéfice mutuel.

« Les entretiens du Président de la République Française et du Président des Etats-Unis du Mexique ont été marqués par une chaleureuse cordialité.

« Les deux Chefs d'Etat ont estimé que le contact ainsi établi devrait être maintenu dans l'avenir. A cet effet, des consultations régulières entre les deux Gouvernements

seront o
dans cer
merce e

« Les
et à Me

Après
sident d
de Gau
recevoir

Le m
assistaier
Mateos,
Mexicain
sonnalité

Le géné
de M. Ja
de l'Édu
touré de
plénipote
de M. Ra
Affaires
Cortina
tional d'
et du C
aide-de-c
Républic

(Photo Pres

seront organisées dans tous les domaines et, notamment, dans ceux des affaires étrangères, de l'économie, du commerce et de la culture.

« Les visites respectives des deux Chefs d'Etat à Paris et à Mexico ont puissamment contribué au resserrement

des rapports franco-mexicains et donnent une nouvelle impulsion à la collaboration entre les deux pays. Les conséquences d'une telle collaboration ne pourront être que bénéfiques pour l'ensemble des Nations latines et pour le monde libre tout entier. »

RÉCEPTION A L'AMBASSADE DE FRANCE

Après la remise du communiqué à la presse, le Président de la République Française et Mme Charles de Gaulle retournèrent à l'Ambassade de France pour y recevoir la Colonie Française, dans les jardins de la Rési-

dence de l'Ambassadeur. Un peu plus tard, les Hôtes d'honneur du Mexique accueillaient de nombreuses personnalités mexicaines dans les salons de l'Ambassade.

SOIRÉE de GALA au PALAIS des BEAUX ARTS

Le mercredi soir, le Général et Mme Charles de Gaulle assistaient, en compagnie du Président et de Mme López Mateos, de leurs suites, des Membres du Gouvernement Mexicain, du Corps diplomatique et d'innombrables personnalités du monde de la politique, des arts et des lettres,

à une grande soirée de gala au Palais des Beaux-Arts. Le Ballet National Mexicain, dirigé par Mme Amalia Hernandez, présentait son merveilleux spectacle de danses folkloriques.

VISITE à TEOTIHUACAN

Le général de Gaulle, en compagnie de M. Jaime Torres Bodet, ministre de l'Éducation Nationale, est entouré de M. Pierre Siraud, ministre plénipotentiaire, Chef du Protocole, de M. Raoul Spitalier, conseiller des Affaires étrangères, de M. Joaquin Cortina Goribar, de l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire, et du Commandant Albert Lurin, aide-de-camp du Président de la République Française

(Photo Presse Présidentielle, Mexico)



Dans la matinée du jeudi, disposant de quelques heures avant de quitter le Mexique, le Président de la République Française en profita pour faire une visite à la Zone Archéologique de San Juan Teotihuacán, où il fut accompagné par M. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education Nationale, lequel était assisté de MM. Eusebio Dávalos Hurtado et Ignacio Bernal, Directeur et Sous-Directeur de l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire.

Accueilli par le Président Municipal de San Martín de las Pirámides, le cortège officiel parcourut les prin-

cipaux sites de la Ciudadela, le Temple de Quetzalcóatl, des Pyramides, du Soleil et de la Lune, le fameux Palais des Papillons.

Le Chef de l'Etat Français rendit hommage aux constructeurs de cette grande métropole :

« On ne saurait imaginer comme je suis vivement impressionné par l'ampleur de cette résurrection entreprise par le Gouvernement Mexicain dans cette œuvre de restauration... C'est une très belle chose pour un grand peuple que d'avoir des monuments aussi importants de son grand passé. »

L'ADIEU au MEXIQUE

Après avoir pris congé du Président du Mexique et de Mme López Mateos, le Chef de l'Etat Français, Mme de Gaulle et leur suite montèrent dans la « Caravelle » qui les emmenait vers la Guadeloupe.

De l'avion, le Général de Gaulle adressait au Président López Mateos le message suivant :

« J'emporte de ma visite la profonde conviction que nos peuples amis sont, plus que jamais, faits pour coopérer. Mon épouse se joint à moi pour vous exprimer, ainsi qu'à Madame López Mateos, nos sentiments de gratitude pour toutes les attentions dont nous avons été l'objet.

« Recevez, Monsieur le Président, l'expression de ma plus haute et plus amicale considération. »

— Le départ à l'aéroport international de Mexico —

Le général de Gaulle est accompagné à son avion par le Président López Mateos, escorté par M. Raoul Spitalier, conseiller des Affaires étrangères, M. Federico Mariscal, directeur général du Protocole, et le général Jose Gomez Huerta, Chef de l'état-major du Président du Mexique

(Photo Presse Présidentielle, Mexico)



Le directeur de la publication : **Arturo GARCIA FORMENTI**, Conseiller Culturel.

Les articles contenus dans cette publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Dépôt légal en 1964 (2^e trimestre)

Éditions C.M.M.

19, Rue Sainte Anne - PARIS-1^{er}

UNIVERSITE DE PARIS
BIBLIOTHEQUE
MUSEE
MAYNARD

